530

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

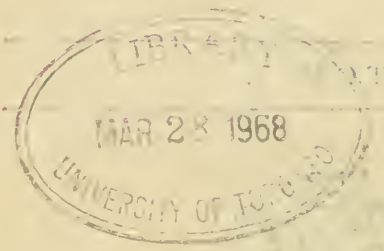
TOM V.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet;
au Coin de Bruton-ſtreet.

M.DCC.LXXXVI.

PQ
1221
L5
t.5



LE

PERE DE FAMILLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

PAR M. DIDEROT.

CONTENTS of VOL. V.

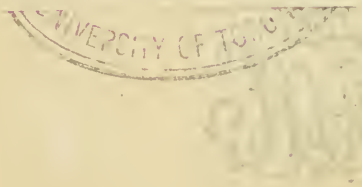
LE Père de Famille.
Nanine.
La Bonne Mere.
Le Bon Menage.
L'Amant Auteur & Valet.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PQ
1221
L5
L.5



LE

PERE DE FAMILLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

PAR M. DIDEROT.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor maturis dandus & annis.
Horat. de Art. poet.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

Monsieur D'ORBESSON, Pere de Famille.

Monsieur LE COMMANDEUR D'AUVILLE, beau frere du Pere de Famille.

CECILE, fille du Pere de Famille.

SAINT-ALBIN, fils du Pere de Famille.

SOPHIE, une jeune Inconnue.

GERMEUIL, fils de feu Monsieur de ***, un ami du Pere de Famille.

Monsieur LE BON, Intendant de la maison.

Mademoiselle CLAIRET, femme de chambre de Cécile.

LA BRIE, PHILIPPE, } Domestiques du Pere de Famille.

DESCHAMPS, Domestique de Germeuil.

Autres DOMESTIQUES de la maison.

Madame HEBERT, Hôtesse de Sophie.

Madame PAPILLON, Marchande à la toilette.

Une des OUVRIERES de Madame Papillon.

M. ***. C'est un pauvre honteux.

UN PAYSAN.

UN EXEMPT.

La Scène est à Paris, dans la Maison du Pere de Famille.

LE

PERE DE FAMILLE.

Le théatre repréſente une ſalle de compagnie, décorée de tapiſſeries, glaces, tableaux, pendule, &c. C'eſt celle du Pere de Famille.

La nuit eſt fort avancée. Il eſt entre cinq & ſix heures du matin.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la ſalle, on voit le Pere de Famille qui ſe promene à pas lents. Il a la tête baiſſée, les bras croiſés & l'air tout-à fait penſif.

Un peu ſur le fond, vers la cheminée, qui eſt à l'un des côtés de la ſalle, le Commandeur & ſa niece font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil eſt aſſis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de tems en tems

la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle eſt occupée de ſon jeu, & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur ſe doute de ce qui ſe paſſe derriere lui. Ce ſoupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ſes mouvemens.

CECILE.

MON oncle, qu'avez-vous ? Vous me paroiſſez inquiet.

LE COMMANDEUR,
(en s'agitant dans ſon fauteuil.)

Ce n'eſt rien, ma niece. Ce n'eſt rien.

(Le bougies ſont ſur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil :)

Monſieur, voudriez-vous bien ſonner ?

(Germeuil va ſonner. Le Commandeur ſaiſit ce moment pour déplacer ſon fauteuil & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet ſon fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre.)

Des bougies.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & ſa niece jouent alternativement & nomment leurs dez.)

LE COMMANDEUR.

Six cinq.

GERMEUIL.

Il n'eſt pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une & je paſſe l'autre.

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque ſix points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monſieur, vous avez la fureur de parler ſur le jeu.

CECILE.

Six points d'école....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquietent.

CECILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR. *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAMILLE.

EST-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ?... Hélas, ni l'un ni l'autre !

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.)

La Brie !

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.)

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

LA BRIE.

Monſieur, je n'en ſçais rien.

LE PERE DE FAMILLE,

(encore une pauſe.)

Et vous ne ſçavez pas où il eſt allé ?

LA BRIE.

Non, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien ſçu. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR,

(ironiquement & bruſquement.)

Ma niece, ſongez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE,

(à La Brie, toujours en ſe promenant & révant.)

Il vous a défendu de le ſuivre ?

LA BRIE,

(feignant de ne pas entendre.)

Monſieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne réprondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE,

(toujours en ſe promenant & révant.)

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE,

(feignant encore de ne pas entendre.)

Monſieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me pourſuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

(A Germeuil.)

Riez, Monſieur. Ne vous contraignez pas.

(La Brie eſt ſorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient ! Où eſt-il ? Qu'eſt-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui ſçait cela ? . . . Mais vous vous êtes aſſez tourmenté pour ce ſoir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en eſt plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'eſt un peu votre faute, & beaucoup celle de ma ſœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ſes enfans.

CECILE,

(peinée.)

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à préſent qu'ils ſont jeunes, vous en ſerez martyrs quand ils ſeront grands.

CECILE.

Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Bon, eſt-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de ſoupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine eſt arrivé. Si vous n'avez pû la prévenir, voyons du moins ſi vous ſçaurez la ſupporter... Entre nous, j'en doute...

(La pendule ſonne ſix heures.)

Mais voilà ſix heures qui ſonnent... Je me ſens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme ſi ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous ſuis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR,

(en s'en allant.)

La Brie.

LA BRIE,

(du dédans.)

Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi ; & quand mon neveu ſera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE,

(apres s'être encore promené triſtement.)

MA fille, c'eſt malgré moi que vous avez paſſé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous ſçais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en ſoyez indiſpoſée. Allez vous repoſer.

CECILE.

Mon pere, il eſt tard. Si vous me permettiez de prendre à votre ſanté l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne....

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux reſter. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'eſt plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que ſçait tout le mal qu'a pû apporter une nuit ?

CECILE.

Mon pere....

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(en appuyant tendrement ſes mains ſur les bras de ſa fille.)

Allez, ma fille, allez. Je ſçais que vous m'aimez.

(Cécile ſort. Germeuil ſe diſpoſe à la ſuivre : mais le Pere de Famille le retient & lui dit.)

Germeuil, demeurez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette Scene eſt lente.)

LE PERE DE FAMILLE,

(comme s'il étoit ſeul, & en regardant aller Cécile.)

SON caractere a tout-à-fait changé. Elle n'a plus ſa gaieté, ſa vivacité .... Ses charmes s'effacent ... Elle ſouffre ... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'eſt établi chez moi, le bonheur s'en eſt éloigné ! .... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans ! ... Ses vûes ambitieuſes, & l'autorité qu'il a priſe dans ma maiſon, me deviennent de jour en jour plus importunes ... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiete & tyrannique de cet homme nous a tous ſéparés. On ſe craint, on s'évite, on me laiſſe ; je ſuis ſolitaire au ſein de ma famille, & je péris ... Mais le jour eſt prêt à paroître, & mon fils ne vient point ! ... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus ſupporter mon état ....

GERMEUIL.

Vous, Monſieur ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été ?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere coulent ſouvent en ſecret...

(Il ſoupire, il pleure.)

Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monſieur, que faut-il que je faſſe ?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la ſoulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai : Germeuil, ſi j'ai pris de toi quelque ſoin ; ſi depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendreſſe, & ſi tu t'en ſouviens ; ſi je ne t'ai point diſtingué de mon fils ; ſi j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'eſt & me ſera toûjours préſent.... Je t'afflige ; pardonne ; c'eſt la premiere fois de ma vie & ce ſera la derniere.... Si je n'ai rien épargné pour te ſauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard, ſi je t'ai cheri ; ſi je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais ; ſi je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits & répons à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monſieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſçais-tu rien de mon fils ?... Tu es ſon ami, mais tu dois être auſſi le mien... Parle... Rends-

moi le repos ou acheve de me l'ôter... Ne ſçais-tu rien de mon fils ?

GERMEUIL.

Non, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajoûter à mon inquiétude. Quelle eſt la conduite de mon fils, puiſqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait myſtere au ſeul homme qu'il aime ? ... Germeuil, je tremble que cet enfant ...

GERMEUIL.

Vous êtes pere ; un pere eſt toûjours prompt à s'allarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne ſçais pas, mais tu vas ſçavoir & juger ſi ma crainte eſt précipitée .... Dis-moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il eſt changé ?

GERMEUIL.

Oui : mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage ; moins recherché dans ſa parure ? Il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez ? Il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge ? Il fuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis ? Il aime à paſſer les journées rétiré dans ſon cabinet ? Il lit ; il écrit ; il penſe ? Tant mieux. Il a fait de lui même, ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me diſois cela, comme toi ; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre ... Ecoute ... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effrayent ...

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même-tems ;

(Germeuil paroît surpris.)

Oui, mon ami, en même-tems.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas ! le deſordre ne m'eſt connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés, l'un de régularité qui nous en impoſe de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit ; voilà ce qui m'accable.... Que malgré ſa fierté naturelle, il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à corrompre des valets ; qu'il ſe ſoit rendu maître des portes de ma maiſon ; qu'il attende que je repoſe ; qu'il s'en informe ſecretement ; qu'il s'échappe ſeul, à pied, toutes les nuits, par toute ſorte de tems, à toute heure, c'eſt peut-être plus qu'aucun pere ne puiſſe ſouffrir, & qu'aucun enfant de ſon âge n'eût oſé.... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'auſtérité dans les principes, la réſerve dans les diſcours, le goût de la retraite, le mépris des diſtractions... Ah, mon ami !... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup ſe maſquer & ſe contraindre à ce point ?... Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laiſſe entrevoir, me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en déſeſpérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu !...

GERMEUIL.

En effet, je n'entens pas cette conduite ; mais je connois votre fils. La fauſſeté eſt de tous les défauts le plus contraire à ſon caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en eſt point qu'on ne prenne bientôt avec

les méchans ; & maintenant avec qui penſes-tu qu'il vive ? .... Tous les gens de bien dorment quand il veille .... Ah, Germeuil ! .... Mail il me ſemble que j'entens quelqu'un .... C'eſt lui peut-être ... Eloigne-toi.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, *ſeul.*

Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, & dit triſtement :

JE n'entens plus rien.

Il ſe promene un peu, puis il dit :

Aſſeyons-nous.

Il cherche du repos : il n'en trouve point, & il dit :

Je ne ſçaurois ... Quels preſſentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y ſuccedent & l'agitent ! ... O cœur trop ſenſible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment ! ... A l'heure qu'il eſt, peut-être il perd ſa ſanté .... ſa fortune .... ſes mœurs .... Que ſçais-je ? ſa vie ... ſon honneur ... le mien ...

Il ſe leve bruſquement, & dit :

Quelles idées me pourſuivent !

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de Famille erre accablé de triſteſſe, entre un inconnu vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veſte ; les bras cachés ſous ſa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé ſur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine & la réverie. Il traverſe ſans appercevoir perſonne.

LE PERE DE FAMILLE

qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit :

QUI êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU,

(point de réponſe.)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU,

(point de réponſe encore.)

LE PERE DE FAMILLE,

releve lentement le chapeau de l'Inconnu, reconnoît ſon fils, & s'écrie :

Ciel ! . . . C'eſt lui ! . . . C'eſt lui . . . Mes funeſtes preſſentimens, les voilà donc accomplis ! . . . . . Ah ! . . . .

Il pouſſe des accens douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit :

Je veux lui parler . . . . . Je tremble de l'entendre . . . . Que vais-je ſçavoir ! . . . . J'ai trop vêcu. J'ai trop trop vêcu.

ST. ALBIN,

(en s'éloignant de son pere & soupirant de douleur.)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE,

(le suivant.)

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? .... Aurois-je eu le malheur ? ....

ST. ALBIN,

(s'éloignant encore.)

Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne !

ST. ALBIN,

(revenant & s'adressant à son pere.)

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner ; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, elle ?

ST. ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plûtôt...

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ? ... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois ; & l'effroi qu'il me cause ?

ST. ALBIN,

(en se jettant aux pieds de son pere.)

Mon pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Parle. Cruel enfant, ayes pitié du mal que j'endure.

ST. ALBIN,

(toûjours à genoux.)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; ſi dès mon enfance, j'ai pû vous regarder comme l'ami le plus tendre ; ſi vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conſervez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'eſt plus certain... Voyez-la, détournez-la de ſon projet... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je ſerai le plus heureux de tous les enfans, & vous ſerez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quel égarement il eſt tombé ? Qui eſt-elle, cette Sophie, qui eſt-elle ?

ST. ALBIN,

(relevé, allant & venant, avec enthouſiaſme.)

Elle eſt pauvre ; elle eſt ignorée ; elle habite un réduit obſcur : mais c'eſt un ange, c'eſt un ange ; & ce réduit eſt le Ciel. Je n'en deſcendis jamais ſans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie diſſipée & tumultueuſe, à comparer aux heures innocentes que j'y ai paſſées. J'y voudrois vivre & mourir, duſſai-je être méconnu, mépriſé du reſte de la terre.... Je croyois avoir aimé. Je me trompois... C'eſt à-préſent que j'aime... *(en ſaiſiſſant la main de ſon pere.)* Oui... J'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laiſſez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi ? Qu'eſt-ce que cet indigne traveſtiſſement ? Que m'annonce-t-il ?

ST. ALBIN.

Ah, mon pere, c'eſt à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? parlez.

ST. ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de ſon état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir ſon égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attens.

ST. ALBIN.

Près de cet aſyle écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma derniere reſſource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?...

ST. ALBIN.

A côte de ce réduit... Il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

ST. ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens ſon voiſin ſous le nom de Sergi & ſous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je reſpire!... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un inſenſé.

ST. ALBIN.

Jugez ſi j'aimois!.... Qu'il va m'en coûter cher!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & ſongez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

ST. ALBIN.

Mon pere, vous ſçaurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir!... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Egliſe. Elle étoit à genoux, aux pieds des autels, auprès d'une femme

âgée que je pris d'abord pour ſa mere. Elle attachoit tous les regards.... Ah, mon pere, quelle modeſtie! quels charmes!.... Non, je ne puis vous rendre l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Quel trouble j'éprouvai! Avec quelle violence mon cœur palpita! Ce que je reſſentis! Ce que je devins!... Depuis cet inſtant je ne penſai, je ne rêvai qu'elle. Son image me ſuivit le jour, m'obſéda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la ſanté, le repos. Je ne pus vivre ſans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'eſpérois de la revoir. Je languiſſois, je périſſois, vous le ſçavez; lorſque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, ſe nommoit Madame Hébert, que Sophie l'appelloit ſa bonne; & que reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie miſérable... Vous avouerai-je les eſpérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorſque le Ciel m'eut inſpiré de m'établir à côté d'elle!... Ah, mon pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne ſuis plus ce que j'étois... Dès les premiers inſtans, je ſentis les deſirs honteux s'éteindre dans mon ame, le reſpect & l'admiration leur ſuccéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux ſur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bien-tôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à ſa vertu qu'à ſa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles ſont leurs reſſources?

ST. ALBIN.

Ah, ſi vous connoiſſiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour,

& que ſouvent elles y paſſent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure & groſſiere eſt entré les doigts tendres & délicats de Sophie, & les bleſſe. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'uſent à la lumiere d'une lampe. Elle vit ſous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaiſes de paille, un grabat; voilà ſes meubles ... O Ciel, quand tu la formas, étoit ce là le ſort que tu lui deſtinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

ST. ALBIN.

Il eſt inoui tout ce qui s'y oppoſoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en deſcendant, en montant, je les ſaluois avec reſpect. Le ſoir quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail,) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits ſervices qu'on ſe rend entre voiſins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu-à-peu elles ſe firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les ſervir dans les bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à ſortir la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de ſoins? Et à quelle fin! Ah! ſi les gens de bien!... Continuez.

ST. ALBIN.

Un jour j'entens frapper à ma porte. C'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre ſans parler, s'aſſied, & ſe met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'eſt pas ſur moi que je pleure. Née dans la miſere, j'y ſuis faite; mais cette enfant me déſole... Qu'a-t-elle? Que vous eſt-il arrivé?... Hélas! répond la bonne, depuis

huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous ſommes ſur le point de manquer de pain. Ciel ! m'écriaai-je, tenez, courez. Après cela . . . je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entens. Voilà le fruit des ſentimens qu'on leur inſpire. Ils ne ſervent qu'à les rendre plus dangereux.

ST. ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai ſur leur ſituation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je propoſai d'aſſocier notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'inſiſtai, & l'on conſentit à la fin. Jugez de ma joie ? Hélas, elle a bien peu duré, & qui ſçait combien ma peine durera !

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit ſeule. Elle avoit les coudes appuyés ſur ta table, & la tête panchée ſur ſa main. Son ouvrage étoit tombé à ſes pieds. J'entrai ſans qu'elle m'entendît. Elle ſoupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ſes doigts, & couloient le long de ſes bras. Il y avoit déjà quelque tems que je la trouvois triſte . . . . Pourquoi pleuroit-elle ? Qu'eſt-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le beſoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout . . . Menacé du ſeul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ſes genoux. Quelle fut ſa ſurpriſe ! Sophie, lui dis-je, vous pleurez ! Qu'avez-vous ? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi ; de grace, parlez-moi. Elle ſe taiſoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux où la ſérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, ſe tournoient ſur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle diſoit ſeulement ; pauvre Sergi ! malheureuſe

Sophie! Cependant j'avois baiſſé mon viſage ſur ſes genoux, & je mouillois ſon tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obſtine au ſilence Le déſeſpoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre ſans ſçavoir ce que je fais. Je m'écrie douloureuſement, c'eſt fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter; c'eſt fait de moi. A ces mots ſes pleurs redoublent, & elle retombe ſur ſa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & ſombre d'une petite lampe éclairoit cette ſcene de douleur qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail eſt cenſé m'appeller, je ſuis ſorti, & je me retirois ici accablé de ma peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne penſois pas à la mienne.

ST. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'eſpérez-vous?

ST. ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je ſuis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que...

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune inſenſé!... Et ſçavez-vous qui elle eſt?

ST. ALBIN.

C'eſt-là ſon ſecret. Mais ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes diſcours, n'ont rien de conforme à ſa condition préſente. Un autre état perce à travers la pauvreté de ſon vêtement. Tout la trahit juſqu'à je ne ſçais quelle fierté qu'on lui a inſpirée, & qui la rend impénétrable ſur ſon état.... Si vous voïez ſon ingénuité, ſa douceur, ſa modeſtie.... Vous vous ſouvenez bien de maman... Vous ſou-

pirez. Eh bien, c'eſt-elle. Mon papa, voyez-la ; & ſi votre fils vous a dit un mot...

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle eſt, ne vous en a rien appris ?

ST. ALBIN.

Hélas, elle eſt auſſi réſervée que Sophie ! Ce que j'en ai pû tirer, c'eſt que cette enfant eſt venue de province implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la ſecourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir ſa miſere, ſans offenſer ſa délicateſſe. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le ſçache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

ST. ALBIN,

(avec vivacité.)

Moi, mon pere ?..... Je n'ai pas même entrevû dans l'avenir le moment où je l'oſerois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

ST. ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas, quelquefois je l'ai cru !...

LE PERE DE FAMILLE.

Et ſur quoi ?

ST. ALBIN.

Sur des choſes légeres qui ſe ſentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, ſon viſage s'éclairciſſoit à mon arrivée ; ſon regard s'animoit ; elle avoit plus de gaieté. J'ai crû deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le ſien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

ST. ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE,

(après une pauſe.)

Allez vous repoſer ... Je la verrai.

ST. ALBIN.

Vous la verrez ? Ah, mon pere, vous la verrez ! ... Mais ſongez que le tems preſſe ...

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougiſſez de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

ST. ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, *ſeul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeuneſſe, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées ! ... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre .... Quel ſort ! Mais peut-être m'allarmai, je encore trop tôt .... Un jeune homme paſſionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres .... Il faut voir .... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler ... Si elle eſt telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéreſſer, l'obliger ... Que ſçais je ? ...

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR *en robe de chambre & bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

EH bien, Monſieur d'Orbeſſon, vous avez vû votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous le ſçaurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin ; n'eſt-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laiſſeront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un inſtant de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'eſt moi que vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE.

(impatienté.)

Eh bien, je le voudrois.

(Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene, tandis qu'il parle.)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni ſe ſoffrir, ni ſe quitter. Ils ſe brouillent ſans ceſſe, & ſont toûjours bien. Prêts à s'arracher les yeux ſur des riens, ils ont une ligue offenſive & défenſive envers & contre tous. Qu'on s'aviſe de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils ſe reprennent, on y ſera bien venu . . . Hatez-vous de les ſéparer ; c'eſt moi qui vous le dis . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monſieur le Commandeur ; entrons. Entrons, Monſieur le Commandeur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, *Mademoiſelle* CLAIRET, *Monſieur* LE BON, UN PAYSAN, *Madame* PAPILLON *Marchande à la toilette, avec une de ſes Ouvriers*, LA BRIE, PHILIPPE *domeſtique qui vient ſe préſenter, Un Homme vêtu de noir qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'eſt.*

Toutes ces perſonnes arrivent les unes après les autres. Le payſan ſe tient debout, le corps panché ſur ſon bâton. Madame Papillon aſſiſe dans un fauteuil, s'eſſuie le viſage avec ſon mouchoir ; ſa fille de boutique eſt debout à côté d'elle, avec un petit carton ſous le bras. Monſieur Le Bon eſt étalé négligemment ſur un canapé. L'homme vêtu de noir eſt retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie eſt en veſte & en papillotes. Philippe eſt habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers ; tandis que Monſieur Le Bon examine avec ſa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde ſe leve.

Il eſt ſuivi de ſa fille, & ſa fille précédée de ſa femme-de-chambre qui porte le déjeuner de ſa maîtreſſe.

Mademoiſelle Clairet fait en paſſant un petit ſalut de protection à Madame Papillon. Elle ſert le déjeuner de ſa maîtreſſe ſur une petite table. Cécile s'aſſied d'un côté de cette table. Le Pere de Famille eſt aſſis de l'autre. Mademoiſelle Clairet eſt debout derriere le fauteuil de ſa maîtreſſe.

Cette ſcene eſt compoſée de deux ſcenes ſimultanées. Celle de Cécile ſe dit à demi voix.

LE PERE DE FAMILLE,
(au Payſan.)

AH, c'eſt vous qui venez enchérir ſur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en ſuis content. Il eſt exact. Il a des enfans. Je ne ſuis pas fâché qu'il faſſe avec moi ſes affaires. Retournez-vous-en.

(Mademoiſelle Clairet fait ſigne à Madame Papillon d'approcher.)

CECILE,
(à Madame Papillon, bas.)

M'apportez-vous de belles choſes ?

LE PERE LE FAMILLE,
(à ſon Intendant.)

Eh bien, Monſieur le Bon, qu'eſt-ce qu'il y a ?

Mademoiſelle PAPILLON,
(bas à Cécile.)

Mademoiſelle, vous allez voir.

Monſieur LE BON.

Ce débiteur dont le billet eſt échu depuis un mois, demande encore à différer ſon payement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems ſont durs ; accordez lui le délai qu'il demande. Riſquons une petite ſomme, plûtôt que de le ruiner.

(Pendant que la ſcene marche, Madame Papillon & ſa fille de boutique déploient ſur des fauteuils des Perſes, des Indiennes, des ſatins de Hollande, &c.

Cécile, tout en prenant ſon caffé ; regarde, approuve, deſapprouve, fait mettre à part, &c.)

Monſieur LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maiſon d'Orſigny, ſont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Monſieur LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toûjours. Leurs beſoins ſont plus preſſans que les miens, & il vaut mieux que je ſois gêné qu'eux.

(A ſa fille.)

Cécile, n'oubliez pas mes pupilles. Voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne . . .

(Ici il apperçoit le pauvre honteux. Il ſe leve avec empreſſement. Il s'avance vers lui, & lui dit :)

Pardon, Monſieur ; je ne vous voyois pas . . . . Des embarras domeſtiques m'ont occupé . . . . Je vous avois oublié.

(Tout en parlant, il tire une bourſe qu'il lui donne furtivement ; & tandis qu'il le reconduit & qu'il revient, l'autre ſcene avance.)

Mademoiſelle CLAIRET.

Ce deſſein eſt charmant.

CECILE.

Combien cette piece ?

Madame PAPILLON.

Dix louis, au juſte.

Mademoiſelle CLAIRET.

C'eſt donné.

(Cécile paye.)

LE PERE DE FAMILLE,

(en revenant, bas & d'un ton de commiſération.)

Une famille à élever; un état à ſoûtenir; & point de fortune !

CECILE.

Qu'avez vous-là, dans ce carton ?

LA FILLE DE BOUTIQUE.

Ce ſont des dentelles.

(Elle ouvre ſon carton.)

CECILE,

(vivement.)

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

(Mademoiſelle Cloiret, Madame Papillon & ſa fille de boutique ſortent.)

Monſieur LE BON.

Ce voiſin qui a formé des prétentions ſur votre terre, s'en déſiſteroit peut-être, ſi . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laiſſerai pas dépouiller. Je ne ſacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuſte. Tout ce que je puis, c'eſt de céder, ſi l'on veut, ce que la pourſuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

(Monſieur Le Bon ſort.)

LE PERE DE FAMILLE,

(le rappelle & lui dit :)

A-propos, Monſieur le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

(à la Brie, qui s'occupoit à ranger le Sallon.)

Vous n'êtes plus à mon ſervice. Vous connoiſſiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CECILE,
(intercédant.)

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Nous ſommes bien étranges. Nous les aviliſſons. Nous en faiſons de malhonnêtes gens ; & lorſque nous les trouvons tels, nous avons l'injuſtice de nous en plaindre.

(à la Brie.)

Je vous laiſſe votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

(à Philippe.)

Eſt-ce vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoye. Souvenez-vous-en. Allez, & ne laiſſez entrer perſonne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

MA fille, avez-vous réfléchi ?

CECILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous réſolu ?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponſe.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choiſir un état....

LE PERE DE FAMILLE.

Quel eſt celui que vous préféreriez?.... Vous héſitez... Parlez, ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? Un couvent?

CECILE.

Oui, mon pere. Je ne vois que cet aſile contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne penſez pas à celles que vous me cauſeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maiſon de votre pere, pour un cloître? La ſociété de votre frere, & la mienne, pour la ſervitude? Non, ma fille, cela ne ſera point. Je reſpecte la vocation religieuſe, mais ce n'eſt pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités ſociales, ne vous deſtina point à l'inutilité.... Cécile, vous ſoupirez.... Ah, ſi ce deſſein te venoit de quelque cauſe ſecrete, tu ne ſçais pas le ſort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gémiſſemens des infortunées dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le ſilence de leurs priſons. C'eſt alors, mon enfant, que les larmes coulent ameres & ſans témoin, & que les couches ſolitaires en ſont arroſées.... Mademoiſelle, ne me parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant; je ne l'aurai point élevé; je n'aurai point travaillé ſans relâche à aſſûrer ſon bonheur, pour le laiſſer deſ-

cendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes eſpérances, & celles de la ſociété trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, ſi les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refuſent ?

CECILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'oſe eſpérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, & que dumoins il lui ſera permis de paſſer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne conſidérois que moi je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux ſur un tems où je ne ſerai plus.... Cécile, la Nature a ſes vûes ; & ſi vous regardez bien, vous verrez ſa vengeance ſur tous ceux qui les ont trompées ; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui... Vous connoiſſez les différens états ; dites-moi, en eſt-il un plus triſte & moins conſidéré que celui d'une fille âgée ? Mon enfant, paſſé trente ans on ſuppoſe quelque défaut de corps ou d'eſprit à celle qui n'a trouvé perſonne qui fût tenté de ſupporter avec elle les peines de la vie. Que cela ſoit ou non, l'âge avance, les charmes paſſent, les hommes s'éloignent, la mauvaiſe humeur prend ; on perd ſes parens, ſes connoiſſances, ſes amis. Une fille ſurannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéreſſées qui comptent ſes jours. Elle le ſent, elle s'en afflige ; elle vit ſans qu'on la conſole, & meurt ſans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela eſt vrai. Mais eſt-il un état ſans peines ; & le mariage n'a-t-il pas les ſiennes ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le ſçait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'eſt un état que la Nature impoſe. C'eſt la vocation de tout ce qui reſpire . . . Ma fille, celui qui compte ſur un bonheur ſans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui... Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la ſource des plaiſirs les plus doux. Où ſont les exemples de l'intérêt pur & ſincere, de la tendreſſe réelle, de la confiance intime, des ſecours continus, des ſatisfactions réciproques, des chagrins partagés, des ſoupirs entendus, des larmes confondues, ſi ce n'eſt dans le mariage? Queſt-ce que l'homme de bien préfere à ſa femme ? Qu'y-a-t-il au monde qu'un pere aime plus que ſon enfant ? . . . O lien ſacré des époux, ſi je penſe à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve ! . . . O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais ſans treſſaillir, ſans être touché ! Rien n'eſt plus doux à mon oreille ; rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur . . . . Cécile, rappellez-vous la vie de votre mere : en eſt-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé ſa journée à remplir les devoirs d'épouſe attentive, de mere tendre, de maîtreſſe compatiſſante ? . . . Quel ſujet de réflexions délicieuſes elle emporte en ſon cœur, le ſoir, quand elle ſe retire !

CECILE.

Oui, mon pere. Mais où ſont les femmes comme elle, & les époux comme vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt, mon enfant ; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le ſort qu'elle eut.

CECILE.

S'il ſuffiſoit de regarder autour de ſoi, d'écouter ſa raiſon & ſon cœur...

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baiſſez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler... Mon enfant, laiſſe-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de ſecret pour ton pere; & ſi j'avois perdu ta confiance, c'eſt en moi que j'en chercherois la raiſon.... Tu pleures...

CECILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus ſévérement.

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

CECILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CECILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je ſuis accablée de votre tendreſſe... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous diſtingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CECILE.

Que je ſerois à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant. Si tu ne me ſuppoſes pas une ſévérité que je ne connus jamais, tu n'au-

ras pas une réſerve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blamerois-je en vous un ſentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere ? O vous qui tenez ſa place dans ma maiſon, & qui me la repréſentez, imitez-la dans la franchiſe qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut ſon bonheur & le mien . . . Cécile, vous ne me répondez rien ?

CECILE.

Le ſort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere eſt un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raiſonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'eſt connue ; & je n'attens que l'aveu de ſon choix, pour le confirmer.

(Cécile ſe tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton ſerieux & même un peu chagrin.)

Il m'eût été doux d'apprendre vos ſentimens de vous-même ; mais de quelque maniere que vous m'en inſtruiſiez, je ſerai ſatisfait. Que ce ſoit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe . . . Germeuil eſt notre ami commun . . . C'eſt un homme ſage & diſcret . . . Il a ma confiance . . . Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'eſt ainſi que j'en penſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il eſt tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoiſſance .... Juſqu'à préſent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez ttaité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſçauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CECILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même.... Peut-être a-t-il des idées.... Peut-être.... Quel conſeil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE,

(avec vivacité.)

J'ignore ce que c'eſt ; mais vous connoiſſez mon oncle. Ah, mon pere, n'en croyez rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Il fadra donc que je quitte la vie ſans avoir vû le bonheur d'aucun de mes enfans.... Cécile.... Cruel enfans, que vous ai-je fait pour me déſoler ? .... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe...

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

(Cécile ſe retire. Son pere la rappelle & lui dit triſtement.)

Cécile !

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(Les femmes annoncées entrent, & Cécile ſort avec ſon mouchoir ſur les yeux.)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Madame HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE,

(appercevant Sophie, dit d'un ton triſte, & avec l'air étonné.)

IL ne m'a point trompé. Quel charmes ? Quelle modeſtie ! Quelle douceur ! . . . Ah ! . . .

Madame HEBERT.

Monſieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt vous, Mademoiſelle, qui vous appellez Sophie ?

SOPHIE,

(tremblante, troublée.)

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

(à Madame Hébert.)

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiſelle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéreſſe.

(Madame Hébert ſe retire.)

SOPHIE,

(toûjours tremblante, la retenant par le bras.)

Ma bonne ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puiſſe vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

(Madame Hébert va s'aſſeoir ſur le fond de la ſalle ; elle tire ſon ouvrage & travaille.)

LE PERE DE FAMILLE,

(conduit Sophie à une chaiſe, & la fait aſſeoir à côté de lui.)

D'oû êtes-vous, Mademoiſelle ?

SOPHIE.

Je ſuis d'une petite ville de province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plût au Ciel que je n'y fuſſe jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à ſouffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monſieur votre pere ?

SOPHIE.

Non, Monſieur ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conſervée. Mais elle a eu tant de chagrins ; ſa ſanté eſt ſi chancelante, & ſa miſere ſi grande !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere eſt donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en eſt point au monde dont j'aimſſe mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce ſentiment ; vous paroiſſez bien née... Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux, ſans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ſes amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans de ma mere ; nous demeurâmes tous ſans reſſource à ſa mort... J'étois bien jeune alors... Je me ſouviens à peine de l'avoir vû... Ma mere fut obligé de me prendre entre ſes bras, & de m'élever à la hauteur de ſon lit pour l'embraſſer & recevoir ſa bénédiction... Je pleurois. Hélas ! je ne ſentois pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche.... Et qu'eſt-ce qui vous a fait quitter la maiſon de vos parens & votre pays ?

SOPHIE.

Je ſuis venu ici avec un de mes freres implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vûe autrefois en province. Il paroiſſoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit eſpéré qu'il s'en reſſouviendroit. Mais il a fermé ſa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt devenu votre frere ?

SOPHIE.

Il s'eſt mis au ſervice du Roi. Et moi je ſuis reſtée avec la perſonne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme ſon enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aiſée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monſieur. J'en ai reçû quelques ſecours. Mais de quoi cela ſert-il à ma mere !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un ſuccès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pû ſe reſoudre à m'éloigner d'elle, depuis n'a plus ſçû comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en ſoit chargé par pitié. Ho, nous ſommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici perſonne qui pût vous ſecourir ?

SOPHIE.

Perſonne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez ſeules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'eſt-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous ?

Madame HEBERT,

(avec vivacité & quittant ſon travail.)

Ah, Monſieur, c'eſt la garçon le plus honnête !

SOPHIE.

C'eſt un malheureux, qui gagne ſon pain comme nous, & qui a uni ſa miſere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Eſt ce là tout ce qne vous en ſçavez ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiſelle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoiſſez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !... c'eſt mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

Madame HEBERT,

(en même tems.)

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE LE FAMILLE.

Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi eſt votre fils.

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous eſtime, vous aime ; mais ſa paſſion préparoit votre malheur & le ſien, ſi vous la nourriſſiez.

SOPHIE.

Pourquoi ſuis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en ſuis-je allée lorſque mon cœur me le diſoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt tems encore. Il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, & à qui votre ſéjour ici doit cauſer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah, ma mere, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE,

(à Madame Hébert.)

Madame, vous reconduirez cet enfant ; & j'aurai ſoin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez priſe.

(Madame Hébert fait la réverence.)

LE PERE DE FAMILLE,

(continuant, à Sophie.)

Mais, Sophie, ſi je vous rends à votre mere, c'eſt à vous à me rendre mon fils. C'eſt à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ſes parens ; vous le ſçavez ſi bien.

SOPHIE.

Ah, Sergi ! pourquoi . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ſes vûes, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre

départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de ſa famille.

SOPHIE.

Ma bonne...

Madame HEBERT.

Mon enfant...

SOPHIE

(en s'appuyant ſur elle.)

Je me ſens mourir...

Madame HEBERT.

Monſieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi! Malheureuſe Sophie!

(Elle ſort appuyée ſur Madame Hébert.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, *ſeul.*

O Loix du monde! O préjugés cruels!... Il y a déjà ſi peu de femmes pour un homme qui penſe & qui ſent. Pourquoi faut-il que le choix en ſoit encore ſi limité!... Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il ſe peut, de mon ame, l'impreſſion que cet enfant y a faite... Lui repréſenterai-je, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il ſe doit à lui-même, ſi mon cœur eſt d'accord avec le ſien?...

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, ST. ALBIN.

ST. ALBIN.

(en entrant, & avec vivacité.)

MON pere.

(Le Pere de Famille ſe promene & garde le ſilence.)

ST. ALBIN.

(ſuivant ſon pere & d'un ton ſuppliant.)

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

(s'arrêtant, & d'un ton ſérieux.)

Mon fils, ſi vous n'êtes pas rentré en vous-même, ſi la raiſon n'a pas recouvré ſes droits ſur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

ST. ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant.... Je ſerai tranquille & raiſonnable... Oui, je le ſerai... Je me le ſuis promis.

(Le Pere de Famille continue de ſe promener.)

ST. ALBIN.

(s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix baſſe & tremblante.)

Vous l'avez vûe ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vûe. Elle eſt belle, & je la crois ſage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amuſement ? Je ne le ſouffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

ST. ALBIN.

(en ſe contenant.)

Elle eſt belle, elle eſt ſage, & elle ne me con-

vient pas! Quelle eſt donc la femme qui me convient?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui par ſon éducation, ſa naiſſance, ſon état & ſa fortune, peut aſſûrer votre bonheur, & ſatisfaire à mes eſpérances.

ST. ALBIN.

Ainſi le mariage ſera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition? Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le ſacrifiez pas à des vûes qui rempliſſent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & ſenſible, qui m'apprenne à ſupporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroiſſe. Ah ſouhaitez-moi la mort, & que le Ciel me l'accorde plûtôt qu'une femme comme j'en vois!

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propoſe aucune; mais je ne permettrai jamais que vous ſoyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois uſer de mon autorité & vous dire: Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne ſera pas, n'y penſez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé ſans vous en montrer la raiſon. J'ai voulu que vous m'approuvaſſiez en m'obéiſſant, & je vais avoir la même condeſcendance. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bien-tôt vingt ans que je vous arroſai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du ſein de votre mere; & vous élevant vers le Ciel; & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu: ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, ſi je manque aux ſoins que vous m'impoſez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de ſa mere; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis ſur vous & ſur moi. Il

m'a toujours été préſent. Je ne vous ai point abandonné au ſoin du mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penſer, à ſentir. A meſure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé ſur eux le plan de votre éducation, & je l'ai ſuivi ſans relâche. Combien je me ſuis donné de peines pour vous en épargner ? J'ai réglé votre ſort à venir ſur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous paruſſiez avec diſtinction. Et lorſque je touche au moment de recueillir le fruit de ma ſollicitude ; lorſque je me félicite d'avoir un fils qui répond à ſa naiſſance qui le deſtine aux meilleurs partis, & à ſes qualités perſonnelles qui l'appellent aux grands emplois, une paſſion inſenſée, la fantaiſie d'un inſtant aura tout détruit ; & je verrai ſes plus belles années perdues, ſon état manqué & mon attente trompée, & j'y conſenterai ? Vous l'êtes-vous promis ?

ST. ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous deſtine une fortune conſidérable ; un pere qui vous a conſacré ſa vie, & qui cherche à vous marquer en tout ſa tendreſſe ; un nom, des parens, des amis ; les prétentions les plus flateuſes & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

ST. ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'oſez-vous me propoſer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriſerois par une foibleſſe honteuſe le déſordre

de la ſociété, la confuſion du ſang & des rangs, la dégradation des familles ?

ST. ALBIN.

Que je ſuis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je ſois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans ceſſe j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre ſera malheureuſe ; je le ſerai auſſi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous ſi vous manquez au vôtre.

ST. ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Ceſſez de me la demander.

ST. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'eſt vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A préſent qu'elle ſçait qui je ſuis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? St. Albin ſera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'eſt elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur. Elle ſeule peut l'y conſerver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt-à-dire, que ſon exemple fera ce que le mien n'a pû faire.

ST. ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle ſera ma femme, & c'eſt un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux ! D'une femme à une maîtreſſe ! Homme ſans expérience, tu ne ſçais pas cela.

ST. ALBIN.

J'eſpere l'ignorer toûjours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voye ſa maîtreſſe avec d'autres yeux, & qui parle autrement ?

ST. ALBIN.

Vous avez vû Sophie ! ... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des eſpérances, des préjugés, je ne méritai pas de la connoître. Mon pere, mépriſeriez-vous aſſez votre fils pour le croire ?

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne s'eſt point avilie, en cédant à votre paſſion. Imitez-la.

ST. ALBIN.

Je m'avilirois en devenant ſon époux ?

LE PERE DE FAMILLE.

Interrogez le monde.

ST. ALBIN.

Dans les choſes indifférentes, je prendrai le monde comme il eſt ; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne ...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne changerez pas ſes idées. Conformez-vous y donc.

ST. ALBIN.

Ils auront tout renverſé, tout gâté, ſubordonné la nature à leurs miſérables conventions, & j'y ſouſcrirai ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ou vous en ſerez mépriſé.

ST. ALBIN.

Je les fuirai.

LE PERE DE FAMILLE.

Leur mépris vous ſuivra, & cette femme que

vous aurez entraînée, ne ſera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez ?

ST. ALBIN.

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, & tremblez ſur le ſort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous ſentirez toute la valeur des ſacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez ſeul avec elle, ſans état, ſans fortune, ſans conſidération, l'ennui & le chagrin vous ſaiſiront. Vous la haïrez ; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & ſa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez d'avantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

ST. ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

ST. ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La paſſion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finiſſe.

ST. ALBIN.

Je ceſſerois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, ſi je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le ſçavoir & me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

ST. ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je ſuis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Inſenſé, vous voulez être pere ? En connoiſſez-

vous les devoirs ? Si vous les connoiſſez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

ST. ALBIN.

Ah, ſi j'oſois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

ST. ALBIN.

Vous me le permettez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

ST. ALBIN.

Lorſque vous avez voulu ma mere; lorſque toute la famille ſe ſouleva contre vous; lorſque mon grand papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raiſon ? Ma mere étoit vertueuſe & belle comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrites-vous qu'on vous l'arrachât ? mon pere, & n'ai-je pas un cœur auſſi ?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des reſſources, & votre mere avoit de la naiſſance.

ST. ALBIN.

Qui ſçait encore ce qu'eſt Sophie ?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

ST. ALBIN.

Des reſſources ? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

ST. ALBIN.

Ne la point avoir, eſt le ſeul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendreſſe.

ST. ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit ?

ST. ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embraſſerai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repouſſerez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien ...

(après une petite pauſe, il prend l'air & le ton le plus ſévere & dit :)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain ; que la raiſon n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toûjours d'uſer, eſt le ſeul qui me reſte. J'en uſerai, puis que vous m'y forcez. Quittez vos projets. Je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a ſur ſes enfans.

ST. ALBIN,

(avec un emportement ſourd.)

L'autorité, l'autorité ; ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Reſpectez-le.

ST. ALBIN,

(allant & venant.)

Voilà comme ils ſont tous. C'eſt ainſi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus ?

LE PERE DE FAMILLE.

Que dites-vous ? Que murmurez-vous.

ST. ALBIN,

(toûjours de même.)

Ils ſe croyent ſages, parce qu'ils ont d'autres paſſions que les nôtres.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

ST. ALBIN.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en diſpoſer.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

ST. ALBIN.

Ils la rempliſſent d'amertume ; & comment ſeroient-ils touchés de nos peines ? ils y ſont faits.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je ſuis & à qui vous parlez. Taiſez-vous, ou craignez d'attirer ſur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

ST. ALBIN.

Des peres ! Des peres ! Il n'y en a point.... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel !

ST. ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

(Le fils s'en va. Mais à peine a-t-il fait quelques pas, que ſon pere court après lui & lui dit :)

Ou vas-tu, malheureux ?

ST. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE,

(ſe jette dans un fauteuil, & ſon fils ſe met à ſes genoux.)

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous ſuis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoiſonnez ma vie. Vous ſouhaitez ma mort.

Eh pourquoi a-t-elle été si long-tems différée ? Que ne suis-je à côté de ta mere ! Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

ST. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, ST. ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. Saint Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête panchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR,

(en le montrant à Saint Albin, qui se promene sans écouter.)

TIENS. Regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint Albin se dispose à le suivre.)

LE PERE DE FAMILLE,

(en se retournant vers son fils.)

Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

ST. ALBIN, LE COMMANDEUR.

ST. ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute.... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, & je n'y sçais plus de remede.... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier! Qui? Elle? Moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parens, sans aveu; qui vient de je ne sçais où, qui appartient à je ne sçais qui, & qui vit je ne sçais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui se ruinent pour elles; mais épouser! épouser!

ST. ALBIN,

(avec violence.)

Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien, garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera tems.

ST. ALBIN,

(veut sortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

ST. ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR,
(en l'arrêtant.)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere ?

ST. ALBIN.

Eh bien, Monſieur, dites. Déchirez-moi ; deſeſpérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie ſera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme ?

ST. ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien !

ST. ALBIN.

Qui m'a appris à mépriſer tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as tu point de honte ?

ST. ALBIN.

De la honte ?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monſieur d'Orbeſſon ! neveu du Commandeur d'Auvilé !

ST. ALBIN.

Moi, fils de Monſieur d'Orbeſſon, & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuſe dont ton pere étoit ſi vain ? Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la cour & de la ville ? . . . Mais tu te crois riche peut-être ?

ST. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sçais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

ST. ALBIN.

Je n'y ai jamais penſé, & je ne veux pas le ſçavoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de ſix enfans que nous étions, & cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus ſenſé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta ſœur. C'eſt quinze cents francs pour chacun; voilà toute votre fortune.

ST. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

ST. ALBIN.

Ah, Sophie, vous n'habiterez plus ſous un toît! Vous ne ſentirez plus les atteintes de la miſere. J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere, & preſque le double de moi. St. Albin, on fait des folies, mais on n'en fait pas de plus cheres.

ST. ALBIN.

Et que m'importe la richeſſe, ſi je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE COMMANDEUR.

Inſenſé !

ST. ALBIN.

Je le ſçais. C'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuſe & belle, & je ſais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

ST. ALBIN.

Je mangeois du pain, je bûvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

ST. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

ST. ALBIN.

Elle ſera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

ST. ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, ſœurs ; & tu épouſeras tout cela.

ST. ALBIN.

J'y ſuis réſolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attens aux enfans.

ST. ALBIN.

Alors je m'adreſſerai à toutes les ames ſenſibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du ſecours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

ST. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

ST. ALBIN.

Tort ou raiſon ; il me reſtera deux appuis avec

lesquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui sçait supporter . . . On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage . . . . & que le riche est sans humanité . . .

LE COMMANDEUR.

J'entens . . . Eh bien, aye-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi. Avilis toi. Roule toi dans la fange. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens, & qui deshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

ST. ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre ? . . . . Je me suis privé de tout pendant quarante ans. J'aurois pû me marier, & je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vûe les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé ! . . . . Que dira-t-on dans le monde ? . . . Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer. Ou si je parois quelque part, & que l'on demande qui est cette vieille Croix qui a l'air si chagrin ? on répondra tout bas, c'est le Commandeur d'Auvilé . . . . L'oncle de ce jeune fou qui a épousé . . . . Oui . . . . Ensuite on se parlera à oreille. On me regardera. La honte & le dépit me saisiront. Je me leverai. Je prendrai ma canne, & je m'en irai . . . Non, je voudrois pour tout ce que je possede, lorsque tu graviſſois le long des murs du Fort St. Philippe, que quelqu'Anglois, d'un bon coup de bayonnette, t'eût envoyé

dans la foſſé, & que tu y fuſſes demeuré enſeveli avec les autres. Du-moins on auroit dit : c'eſt dommage ; c'étoit un ſujet & j'aurois pû ſolliciter une grace du Roi pour l'établiſſement de ta ſœur... Non, il eſt inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

ST. ALBIN.

Ce ſera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le ſouffrirai ?

ST. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

ST. ALBIN.

Aſſûrément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

ST. ALBIN.

Tout eſt vû.

SCENE IX.

ST. ALBIN, SOPHIE, Madame HEBERT.

(Tandis que St. Albin continue comme s'il étoit ſeul, Sophie & ſa bonne s'avancent & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.)

ST. ALBIN,

(après une pauſe en ſe promenant & rêvant.)

OUI, tout eſt vû... Ils ont conjuré contre moi... Je le ſens...

SOPHIE,

(d'un ton doux & plaintif.)

On le veut... Allons, ma bonne.

ST. ALBIN.

C'eſt pour la premiere fois que mon pere eſt d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE,

(en ſoupirant.)

Ah, quel moment!

Madame HEBERT.

Il eſt vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur ſe trouble.

ST. ALBIN.

Ne perdons point de tems. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne. C'eſt lui.

ST. ALBIN.

Oui, Sophie, oui, c'eſt moi. Je ſuis Sergi.

SOPHIE,

(en ſanglotant.)

Non, vous ne l'êtes pas... (*Elle ſe retourne vers Madame Hébert.*) Que je ſuis malheureuſe! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne! A quoi me ſuis-je engagée? Que vais-je lui apprendre? Que va-t-il devenir? Ayez pitié de moi... Dites-lui.

ST. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; St. Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus paſſionné.

SOPHIE,

(ſoupire profondément.)

Hélas!

ST. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois ; mais à quoi cela ſert-il ?

ST. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot ?

ST. ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous ?

SOPHIE,

(en ſoupirant profondément.)

Ah, ſi je ne vous aimois pas !

ST. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main. Recevez la mienne, & le ſerment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a ſervi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas ! vous ſçavez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de ſermens qu'aux pieds des autels... Et ce n'eſt pas moi que vous y conduirez .... Ah, Sergi ! C'eſt à-préſent que je ſens la diſtance qui nous ſépare.

ST. ALBIN,

(avec violence.)

Sophie, & vous auſſi ?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma deſtinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

ST. ALBIN.

Ce n'eſt pas vous qui parlez. C'eſt lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'eſt point. Il vous aime.

ST. ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chaſſé. Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe ſervir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

ST. ALBIN.

Jurez donc que vous ſerez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi ? Ravir un fils à ſon pere !.... J'entrerois dans une famille qui me rejette !

ST. ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma ſœur, & toute ma famille, ſi vous m'aimez ?

SOPHIE.

Vous avez une ſœur ?

ST. ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle eſt heureuſe !

ST. ALBIN.

Vous me déſeſpérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puiſſe le Ciel vous accorder un jour une épouſe qui ſoit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie !

ST. ALBIN.

Et vous le ſouhaitez ?

SOPHIE.

Je le dois.

ST. ALBIN.

Malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux ſans vous !

SOPHIE.

Vous le ſerez. Vous jouirez de toutes les béné-

dictions promiſes aux enfans qui reſpecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere. Je retournerai ſeule à ma miſere, & vous vous reſſouviendrez de moi.

ST. ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu...

(en la regardant triſtement.)

Sophie...

SOPHIE.

Je reſſens toute la peine que je vous cauſe.

ST. ALBIN

(en la regardant encore.)

Sophie!...

SOPHIE,

(à Madame Hébert en ſanglotant.)

O ma bonne, que ſes larmes me ſont de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai aſſez de ma douleur...

(Elle ſe couvre les yeux de ſes mains.)

Adieu, Sergi.

ST. ALBIN.

Vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez vraiment aimée. Ce n'eſt pas en deſcendant de votre état, c'eſt en reſpectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré, Je me rappellerai ſouvent ce lieu où je vous ai connu... Ah, Sergi!

ST. ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis à plaindre.

ST. ALBIN.

Sophie, où allez-vous?

SOPHIE.

Je vais ſubir ma deſtinée, partager les peines de mes ſœurs, & porter les miennes dans le ſein de ma mere. Je ſuis la plus jeune de ſes enfans. Elle m'aime. Je lui dirai tout, & elle me conſolera.

St. ALBIN.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez ?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai-je connu !... Ah !...

(Elle s'éloigne)

St. ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

Madame HEBERT.

Pauvre Sergi !

St. ALBIN,

(à Sophie.)

Vous ne vous éloignerez pas... J'irai... Je vous ſuivrai... Sophie, arrêtez... Ce n'eſt ni par vous, ni par moi que je vous conjure... Vous avez réſolu mon malheur & le vôtre... C'eſt au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les ſouffrir.... Voulez-vous que je les haïſſe ?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéïſſez-leur. Oubliez-moi.

St. ALBIN,

(qui s'eſt jetté à ſes pieds, s'écrie en la retenant par ſes habits.)

Sophie, écoutez... Vous ne connoiſſez pas St. Albin...

SOPHIE,

(à Madame Hébert qui pleure.)

Ma bonne, venez, venez. Arrachez-moi d'ici;

ST. ALBIN,

(en se relevant.)

Il peut tout oser. Vous le conduisez à sa perte... Oui, vous l'y conduisez...

(Il marche. Il se plaint Il se désespere. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCENE X.

ST. ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent)

GERMEUIL,

(s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement, Saint Albin, dit à Cécile.)

LE voilà, le malheureux! Il est accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains!.. Mademoiselle, parlez-lui.

CECILE.

St. Albin.

ST. ALBIN,

(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie sans les regarder.)

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoyent. Retirez-vous.

CECILE.

Mon frere, c'est moi; c'est Cécile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

ST. ALBIN,

(toûjours dans la même position.)

Retirez-vous.

CECILE.

Je m'en irai, ſi je vous afflige.

ST. ALBIN.

Vous m'affligez.

(Cécile s'en va ; mais ſon frere la rappelle d'une voix foible & douloureuſe.)

Cécile.

CECILE,

(ſa rapprochant de ſon frere.)

Mon frere.

ST. ALBIN,

(la prenant par la main, ſans changer de ſituation & ſans la regarder.)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL,

(à lui méme.)

Plût au Ciel !

ST. ALBIN.

J'ai tout perdu... Ah !

CECILE.

Il vous reſte une ſœur, un ami.

ST. ALBIN,

(ſe relevant avec vivacité.)

Où eſt Germeuil ?

CECILE.

Le voilà.

ST. ALBIN,

(il ſe promene un moment en ſilence, puis il dit.)

Ma ſœur, laiſſez-nous.

SCENE XI.

St. ALBIN, GERMEUIL.

St. ALBIN,
(en ſe promenant, & à pluſieurs repriſes.)

OUI... C'eſt le ſeul parti qui me reſte... & j'y ſuis réſolu...: Germeuil, perſonne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

St. ALBIN.

J'aime Sophie; j'en ſuis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi! Votre ſœur!

St. ALBIN.

Vous ma ſœur. Mais la même perſécution qu'on me fait, vous attend; & ſi vous avez du courage, nous irons Sophie, Cécile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannifent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?.... Il ne me manquoit plus que cette confidence.... Qu'oſez-vous entreprendre, & que me conſeillez-vous? C'eſt ainſi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je reſpire? Pour prix de ſa tendreſſe, je remplirois ſon ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudiſſant le jour qu'il me reçut chez lui?

St. ALBIN.

Vous avez des ſcrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me propoſez, & celle que vous avez réſolue, ſont deux crimes . . .

(avec vivacité.)

St. Albin, abandonnez votre projet . . . . Vous avez encouru la diſgrace de votre pere, & vous allez la mériter ; attirer ſur vous le blâme public ; vous expoſer à la pourſuite des loix ; déſeſpérer celle que vous aimez . . . Quelles peines vous vous préparez ! . . . Quel trouble vous me cauſez ! . . .

St. ALBIN.

Si je ne peux compter ſur votre ſecours, épargnez-moi vos conſeils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St. ALBIN.

Le ſort en eſt jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même : vous me perdez . . . Que dirai-je à votre pere, lorſqu'il m'apportera ſa douleur ? . . . à votre oncle ? . . . Oncle cruel ! Neveu plus cruel encore ! . . . Avez-vous dû me confier vos deſſeins ? . . . Vous ne ſçavez pas . . . . Que ſuis-je venu chercher ici ? . . . . Pourquoi vous ai-je vû ? . . .

St. ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embraſſez-moi. Je compte ſur votre diſcrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

St. ALBIN.

M'aſſurer le ſeul bien dont je faſſe cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XII.

GERMEUIL, *seul.*

LE sort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse ; & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup-sur-coup leur confident & leur complice... Quelle situation est la mienne ! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni cesser... Si l'on me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle, je suis un traître aux yeux du neveu, & je me deshonore dans l'esprit de son pere.... Encore si je pouvois m'ouvrir à celui-ci... Mais ils ont exigé le secret.... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vû lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune & sa sa niece, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite, & il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers. Il se croira joué, il sera furieux. Il éclatera... Mais Cécile sçait tout ; elle connoît mon innocence... Eh que servira son témoignage contre le cri de la famille entiere qui se soulevera ?... On n'entendra qu'elle, & je n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt ?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion, l'oncle par méchanceté !... Et toi, pauvre innocente dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine ?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court ; & je n'ai qu'un instant... Mais ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Ensuite... Nous verrons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL,
(d'un ton suppliant.)

MADEMOISELLE.

CECILE.

Laissez-moi.

GERMEUIL.

Mademoiselle.

CECILE.

Qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi! chez moi! dans mon appartement! dans la maison de mon pere! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non . . . Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuſer de la commiſération ſi vous la voyiez.

CECILE.

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL.

Le reſpectai-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenſer ?

CECILE.

Et la Commandeur ?

GERMEUIL.

C'eſt un homme ſans principes.

CECILE.

Il en a comme tous ſes pareils, quand il s'agit d'accuſer & de noircir.

GERMEUIL.

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere ſe croira trahi. Je ne me juſtifierai jamais . . . Mais qu'eſt-ce que cela vous importe ?

CECILE.

Vous êtes la cauſe de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'eſt votre frere, c'eſt votre oncle que je vous prie de conſidérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuſe.

CECILE.

La maîtreſſe de mon frere ! une inconnue ! . . . Non. Monſieur : mon cœur me dit que cela eſt mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere eſt tout à ſa douleur. Le Commandeur, votre frere à leurs projets.

Les gens ſont écartés. J'ai preſſenti votre répugnance...

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y eſt. La voilà. Renvoyez-la, Mademoiſelle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait ?

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

(Sophie entre ſur la ſcene comme une troublée. Elle ne voit point. Elle n'entend point. Elle ne ſçait où elle eſt. Cécile de ſon côté eſt dans une agitation extréme.)

SOPHIE.

JE ne ſçais où je ſuis... Je ne ſçais où je vais... Il me ſemble que je marche dans les ténébres... Ne rencontrerai je perſonne qui me conduiſe ?... O Ciel, ne m'abandonnez pas !

GERMEUIL,
(l'appelle.)

Mademoiſelle, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Qui eſt-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

C'eſt moi, Mademoiſelle, c'eſt moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? Où êtes vous? Qui que vous ſoyez, ſecourez-moi... ſauvez-moi...

GERMEUIL,

(va la prendre par la main, & lui dit.)

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE,

(fait quelque pas, & tombe ſur ſes genoux.)

Je ne puis... La force m'abandonne... Je ſuccombe...

CECILE.

O Ciel! *(à Germeuil)* Appellez..... Eh non, n'appellez pas!

SOPHIE,

(les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.)

Les cruels!... Que leur ai-ai fait?

(Elles regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.)

GERMEUIL.

Raſſûrez-vous. Je ſuis l'ami de St. Albin, & Mademoiſelle eſt ſa ſœur.

SOPHIE,

(après un moment de ſilence.)

Mademoiſelle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle eſt au-deſſus de mes forces... Je ſuis à vos pieds, & il faut que j'y meure ou que je vous doive tout... Je ſuis une infortunée qui cherche un aſile... C'eſt devant votre oncle & votre frere que je ſuis... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé; votre frere... Ah, ce n'eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin!... Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez?... Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins... Secourez-moi. Sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-meme. Ils ne ſçavent pas ce que

peut oſer celle qui craint le deſhonneur, & qu'on réduit à la néceſſité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois; j'avois du pain, & je vivois tranquille... Les jours de la douleur ſont venus. Ce ſont les vôtres qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'elle me peine!... Oh que ceux qui peuvent la tourmenter, ſont méchans!

(Ici la pitié ſuccéde à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle ſe panche ſur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle ci continue.)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime... Comment reparoîtrois-je devant elle?... Mademoiſelle, conſervez une fille à ſa mere; je vous en conjure par la vôtre, ſi vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit: Anges du Ciel, prenez cette enfant ſous votre garde, & conduiſez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu ſa priere, & elle en mourra de douleur... Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous béniſſe toute ſa vie... Je ne peux rien, mais il eſt un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commiſération ne ſont pas perdues... Mademoiſelle.

(Cécile s'approche d'elle, & lui tend les mains.)

Levez-vous...

GERMEUIL,

(à Cécile.)

Vos yeux ſe rempliſſent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CECILE,

(à Germeuil.)

Qu'avez-vous fait!

SOPHIE.

Dieu ſoit loué, tours les cœurs ne ſont pas endurcis-

CECILE.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE,

(en l'embraſſant.)

Sophie, venez.

GERMEUIL,

(ſe jette aux genoux de Cécile, & lui prend une main qu'il baiſe ſans parler.)

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

(Cécile s'avance vers le fond du ſallon avec Sophie, qu'elle remet à ſa femme-de-chambre.)

GERMEUIL,

(en ſe relevant.)

Imprudent... Qu'allois-je lui dire ?...

Mademoiſelle CLAIRET.

J'entens, Mademoiſelle. Repoſez vous ſur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE,

(après un moment de ſilence, avec chagrin.)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un inſtant pour lui trouver un aſile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient ?

CECILE.

Que les hommes ſont dangereux ! Pour leur bonheur, on ne peut les tenir trop loin .... Homme, éloignez-vous de moi .... Vous vous en allez, je crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien. Après m'avoir miſe dans la poſition la plus cruelle, il ne vous reſte plus qu'à m'y laiſſer. Allez, Monſieur, allez.

GERMEUIL.

Que je ſuis malheureux !

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaiſe.

CECILE.

Vous m'impatientez ... Songez que je ſuis dans un trouble qui ne me laiſſera rien prévoir, rien prévenir. Comment oſerai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Sçavez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconſidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ? ... Et mon frere ? ... Je redoute d'avance le ſpectacle de ſa douleur. Que va-t-il devenir lorſqu'il ne trouvera plus Sophie ? ... Monſieur, ne me quittez pas un moment, ſi vous ne voulez pas que tout ſe découvre ... Mais on vient ... Reſtez ... Non, retirez-vous ... Ciel, dans quel état je ſuis !

SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,
(à sa maniere.)

CECILE, te voilà seule.

CECILE,
(d'une voix altérée.)

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami ?

LE COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois-tu ?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité ; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi ?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas réſolu de reſter fille, apparemment ?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monſieur. C'eſt mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je ſuis entierement détaché de ton frere. C'eſt une ame dure, un eſprit intraitable ; & il vient encore tout-à-l'heure d'en uſer avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à-préſent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'eſt entêté, je ne m'en ſoucie plus... On ſe laſſe à la fin d'être bon... Toute ma tendreſſe s'eſt retirée ſur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien...

CECILE.

Vous devez le ſuppoſer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire ?

CECILE.

Vous ne me le laiſſerez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raiſon. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'eſt un mariage auquel tu penſes bien que ton pere ne conſentira pas ſans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obſtacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conſeilleriez de penſer à quelqu'un qui ne ſeroit pas du choix de mon pere ?

LE COMMANDEUR.

Il n'eſt pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'eſt plus rien, & je vous

assûrerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je sçais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte ; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que St. Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR,

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas ; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence, que mon pere secoure à votre insçu, & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand ; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au-rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je sçais ce qui se passe dans votre ame ; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... & je m'entens.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

(Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit.)

St. ALBIN,

(violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la scene.)

ELLES n'y sont plus... On ne sçait ce qu'elles sont devenues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR,

(à part.)

Bon. Mon ordre est exécuté.

St. ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive

ſans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils ſera-t-il le ſeul que vous ayez rendu malheureux ? ... Elle n'y eſt plus ... Elles ont diſparu ... Que ferai-je ? ... Quelle ſera ma vie ?

LE COMMANDEUR,
(à part.)

Il a fait diligence.

ST. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur abſence. Je vous l'ai déja dit. Croyez-moi.

(Cela dit, le Pere de Famille ſe promene lentement, la tête baiſſée, & l'air chagrin ; & St. Albin s'écrie en ſe tournant vers le fond.)

ST. ALBIN.

Sophie, où êtes-vous ? Qu'êtes vous devenue ?... Ah...

CECILE,
(à part.)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR,
(à part.)

Conſommons notre ouvrage. Allons.
(à ſon neveu, d'un ton compatiſſant.)
Saint-Albin.

ST. ALBIN.

Monſieur, laiſſez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté ... Je la ſuivois ... Je l'aurois fléchie ... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

ST. ALBIN.

Laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai cauſé ta peine ; & j'en ſuis affligé.

ST. ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auſſi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

ST. ALBIN,

(avec terreur.)

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis ... Rien ...

ST. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ; & le malheur qui me pourſuit m'auroit-il encore ôté mon ami ? ... Monſieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi ... Je n'oſe te l'avouer ... Tu ne nous le pardonneras jamais ...

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous fait ? Seroit-il poſſible ? ... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile .... Germeuil te l'aura confié ? .... Dis pour moi.

ST. ALBIN.

(au Commandeur.)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE,

(avec ſévérité.)

Cécile, vous vous troublez.

ST. ALBIN.

Ma ſœur !

LE PERE DE FAMILLE,
(regardant encore sa fille avec sévérité.)

Cécile... Mais non, le projet est trop odieux... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

ST. ALBIN.

Je tremble... Je frémis... O Ciel, de quoi suis-je menacé !

LE PERE DE FAMILLE,
(avec sévérité.)

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cécile a l'air consterné. Saint Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PERE DE FAMILLE,
(au Commandeur.)

Avez-vous résolu de garder encore long-tems ce silence cruel ?

LE COMMANDEUR,
(à sa niece.)

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle...
(à Saint-Albin.)

Ta maîtresse...

ST. ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

ST. ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

ST. ALBIN.

Lui !

CECILE.

Mon frere, il n'en eſt rien.

ST. ALBIN.

Sophie... & c'eſt Germeuil !

(Il ſe renverſe ſur un fauteuil, avec toutes les marques du déſeſpoir.)

LE PERE DE FAMILLE,

(au Commandeur.)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajoûter à ſon malheur la perte de l'honneur & de la liberté ? Quels droits avez-vous ſur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

ST. ALBIN.

Je la vois... Je vois ſes larmes. J'entens ſes cris, & je ne meurs pas...

(au Commandeur.)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(Il ſe jette entre les bras de ſon pere.)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous malheureux.

ST. ALBIN,

(entre les bras de ſon pere, & d'un ton plaintif & douloureux.)

Germeuil !... Lui !... Lui !...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à ſa place.

ST. ALBIN,

(toûjours ſur le ſein de ſon pere, & du même ton.)

Qui ſe dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter déſormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niece.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'eſt ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt-il donc ?

ST. ALBIN.

Ecoutez, & connoiſſez-le . . . Ah le traître ! . . . Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien !

ST. ALBIN.

J'allois dans mon déſeſpoir m'en ſaiſir & l'emporter au bout du monde . . . Non, jamais homme ne fut plus indignement joué . . . Il vient à moi . . . Je lui ouvre mon cœur . . . Je lui confie ma penſée comme à mon ami . . . Il me blâme . . . Il me diſſuade . . . Il m'arrête ; & c'eſt pour me trahir, me livrer, me perdre . . . Il lui en coûtera la vie.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

CECILE,
(*qui l'apperçoit la premiere, court à lui & lui crie.*)

GERMEUIL, où allez-vous ?

St. ALBIN,
(*s'avance vers lui, & lui crie avec fureur.*)

Traître, où eſt-elle ? Rends-la moi, & te prépares à defendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE,
(*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils.

CECILE.

Mon frere . . . Arrêtez . . . Je me meurs . . .
(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR,
(*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez vous.

GERMEUIL.

Monſieur, permettez que je reſte.

St. ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE,
(*toûjours à Germeuil.*)

Vous avez commis une action odieuſe.

ST. ALBIN.

Si ma sœur t'eſt chere ; ſi tu la voulois, ne vaudroit-il pas mieux ? .... Je te l'avois propoſé .... Mais c'eſt par une trahiſon qu'il te convenoit de l'obtenir ... Homme vil tu t'es trompé ... Tu ne connois ni Cécile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confuſion ... Tu ne répons rien ... Tu te tais.

GERMEUIL,

(*avec froideur & fermeté.*)

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'eſtime en un moment, à celui qui a paſſé toute ſa vie à la mériter. J'attendois autre choſe.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoûtez pas la fauſſeté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne ſuis ni faux ni perfide.

ST. ALBIN.

Quell inſolente intrépidité !

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'eſt plus tems de diſſimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monſieur, je vous entens, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece. C'eſt notre traité, & il tient.

ST. ALBIN,

(*au Commandeur.*)

Du-moins, grace à votre méchanceté, je ſuis le ſeul époux qui lui reſte.

GERMEUIL,

(*au Commandeur.*)

Je n'eſtime pas aſſez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas

être la récompense d'une perfidie... Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR,
(*en la reprenant.*)

Ma lettre de cachet ! Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Elle seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

ST. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur le Commandeur, je vous salue. (*Il sort.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec regret.*)

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR,
(*stupéfait regarde sa lettre de cachet.*)

Ce l'est... Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort-bien. Encouragez les à me manquer. Ils n'y sont pas assez disposés.

ST. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue.... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, & je percerai ce mystere. (*Il sort.*)

CECILE,
(*en le suivant.*)

Mon frere !

ST. ALBIN,
(*à Cécile.*)

Laiſſez-moi. Vous avez des intérêts qui ne ſont pas les miens.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

VOUS avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE,

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Sçavez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le ſçais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup ſur elle. C'eſt un enfant ; mais c'eſt un enfant bien né, & dans cette circonſtance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'eſt pas dans un moment où la raiſon puiſſe quelque choſe ſur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à ſe perdre ? J'enrage. Et vous êtes un pere de famille ? Vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez ſoi ; ſe montrer homme d'abord, & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agiſſe ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle queſtion ! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans ſon extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chaſſerois de ma maiſon. Contre une fille qui devient de jour en jour plus inſolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bien-tôt à vous, & que j'enfermerois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout ſentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie ſi dure, qu'il ne ſeroit pas tenté plus long-tems de ſe ſouſtraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurois fait ſauter tout cela. C'eſt par où j'aurois commencé ; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût aviſé le premier.... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entens. C'eſt-à-dire que je chaſſerai de ma maiſon un homme que j'y ai reçu au ſortir du berceau, à qui j'ai ſervi de pere, qui s'eſt attaché à mes intérêts depuis qu'il ſe connoît, qui aura perdu ſes plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de reſſource ſi je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié ſoit funeſte ſi elle ne lui devient pas utile ; & cela, ſous prétexte qu'il donne de mauvais conſeils à mon fils, dont il a déſapprouvé les projets ; qu'il ſert une créature que peut-être il n'a jamais vûe ; ou plûtôt parce qu'il n'a pas voulu être l'inſtrument de ſa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent ; je chargerai ſa conduite ou ſon caractere de ſoupçons déſavantageux ; je flétrirai moi-même ſa réputation ; & cela, parce qu'elle aura quelquefois uſé de repréſailles avec Monſieur le Commandeur ; qu'irritée par ſon humeur chagrine, elle ſera ſortie de ſon caractere, & qu'il lui ſera échappé un mot peu meſuré.

Je me rendrai odieux à mon fils ; j'éteindrai dans ſon ame les ſentimens qu'il me doit ; j'acheverai d'enflammer ſon caractere impétueux, & de le porter à quelqu'éclat qui le déſhonore dans le monde tout en y entrant ; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeuneſſe qui marque au fond la bonté de ſon naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conſeils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'eſt vous qui les accuſez : vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous ſeriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'eſt un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, & vous avez toûjours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un pere injuste & cruel, ni un homme ingrat & malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt ; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent ; & je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Eh bien conservez votre chere fille ; aimez-bien votre cher fils ; laissez en paix les créatures qui le perdent ; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi sous un même toit... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe ; n'eſt-ce pas ? Mais je reſterai : oui je reſterai ; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ST. ALBIN, *seul.*

(Il entre furieux.)

TOUT eſt éclairci. Le traître eſt démaſqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il faut qu'il périſſe par mes mains...

(*Il appelle.*)

Philippe.

SCENE II.

ST. ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR.

ST. ALBIN,

(*en donnant une lettre.*)

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur ?

ST. ALBIN.

A Germeuil.... Je l'attire hors d'ici. Je lui

plonge mon épée dans le ſein. Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je cours partout où me conduira l'eſpoir de la retrouver...

(*Il apperçoit Philippe qui eſt reſté.*)

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monſieur...

ST. ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monſieur votre pere ſoit fâché ?

ST. ALBIN.

Marche.

SCENE III.

ST. ALBIN, CECILE.

ST. ALBIN.

LUI qui me doit tout !... Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !... A qui...

(*En appercevant ſa ſœur.*)

Malheureuſe, à quel homme t'es-tu attachée !...

CECILE.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

ST. ALBIN.

Le perfide ! Le traître !... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici... Il a abuſé de votre nom...

CECILE.

Germeuil eſt innocent,

ST. ALBIN.

Il a pû voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CECILE

Ce n'eſt point un barbare ; c'eſt votre ami.

ST. ALBIN.

Mon ami ? ... Je le voulois ... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon ſort ... d'aller lui & moi, vous & Sophie ...

CECILE.

Qu'entens-je ... Vous lui auriez propoſé ? ... Lui, vous, moi, votre ſœur ? ...

ST. ALBIN.

Que ne me dit-il pas ! Que ne m'oppoſa-t-il pas ! Avec quelle fauſſeté ! ...

CECILE.

C'eſt un homme d'honneur ; oui, Saint-Albin, & c'eſt en l'accuſant que vous achevez de me l'apprendre.

ST. ALBIN.

Qu'oſez-vous dire ? ... Tremblez, tremblez ... ? Le défendre, c'eſt redoubler ma fureur ... Eloignez-vous.

CECILE.

Non, mon frere ; vous m'écouterez. Vous verrez Cécile à vos genoux ... Germeuil ... Rendez-lui juſtice ... Ne le connoiſſez-vous plus ? ... Un moment l'a-t-il pû changer ? ... Vous l'accuſez ! Vous ! ... Homme injuſte !

ST. ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reſte de la tendreſſe ! ... Je pleure ... Tu pleureras bientôt auſſi.

CECILE.

(avec terreur & d'une voix tremblante.)

Vous avez un deſſein.

ST. ALBIN.

Par pitié pour vous-même, ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haïſſez.

ST. ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

ST. ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil... Vous voulez me perdre.... Eh bien, perdez-nous ... Dites à mon pere...

ST. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il ſçait tout.

CECILE.

Ah Ciel!

SCENE IV.

ST. ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE.

(*St. Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de ſon pere : enſuite il reſte immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis, & je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils, & il te reſte toûjours un pere! St. Albin, pourquoi me fuyez-vous?... Je ne viens pas vous affliger davantage, & expoſer mon autorité à de nouveaux mépris... Mons fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous

ſommes ſeuls. Voici ton pere. Voilà ta ſœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les ſiennes pour s'y mêler... Que ce moment ſera doux, ſi tu veux!...

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous eſt cher.

ST. ALBIN,

(en levant les yeux au Ciel avec fureur.)

Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une paſſion qui vous dégrade. Montres-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

(Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux ſentimens de ſon pere, & qu'il ne le peut pas. Son pere ſe méprend à ſon action, & dit en le ſuivant :)

Dieu! Eſt-ce ainſi qu'on accueille un pere! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé! Eh où irez-vous que je ne vous ſuive?... Partout je vous ſuivrai. Partout je vous redemanderai mon fils...

(St. Albin s'éloigne encore, & ſon pere le ſuit, en lui criant avec violence.)

Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils.

(St. Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ſes mains & cachant ſa tête entre ſes bras ; & ſon pere continue :)

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus juſqu'à ſon cœur. Une paſſion inſenſée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il eſt devenu ſtupide & féroce.

(Il ſe renverſe dans un fauteuil, & dit :)

O pere malheureux! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foibleſſe... J'en mour-

rai... Cruels enfans, c'eſt mon ſouhait... c'eſt le vôtre...

CECILE,

(s'approchant de ſon pere en ſanglotant.)

Ah!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Conſolez-vous.... Vous ne verrez pas long-tems mon chagrin... Je me retirerai... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous peſe.

CECILE,

(avec douleur, & ſaiſiſſant les mains de ſon pere.)

Si vous quittez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PERE DE FAMILLE,

(après un moment de ſilence.)

Cécile, j'avois des vûes ſur vous.... Germeuil... Je diſois en vous regardant tous les deux, voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... elle relevera la famille de mon ami.

CECILE,

(ſurpriſe.)

Qu'ai-je entendu!

ST. ALBIN,

(ſe retournant avec fureur.)

Il auroit épouſé ma ſœur? Je l'appellerois mon frere! Lui!

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penſer.

SCENE V.

ST. ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

ST. ALBIN.

LE voilà, le voilà. Sortez, ſortez tous.

CECILE,

(en courant au devant de Germeuil.)

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE,

(en ſaiſiſſant ſon fils par le milieu du corps & l'entraînant hors de la ſalle.)

St. Albin ... mon fils ...

(Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme & tranquille.)

(St. Albin avant que de ſortir, détourne la tête, & fait ſigne à Germeuil.)

CECILE.

Suis-je aſſez malheureuſe !

(Le Pere de Famille rentre, & ſe rencontre ſur le fond de la Salle avec le Commandeur qui ſe montre.)

SCENE IV.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

MON frere, dans un moment je ſuis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'eſt-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Germeuil.*)

LA diviſion & le trouble ſont dans ma maiſon, & c'eſt vous qui les cauſez... Germeuil je ſuis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin ; je m'attendois à autre choſe de votre part... Mon fils médite un rapt ; il vous le confie, & vous me le laiſſez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux ; il vous le confie, & vous me le laiſſez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre ? . . . Cependant cette fille disparoît, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée . . . Qu'est-elle devenue ? . . . Que faut-il que j'augure de votre silence ? . . . Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

(*Cécil se jette dans un fauteuil, & penche tristement sa tête sur ses mains.*)

GERMEUIL.

JE vois votre inquiétude, & j'attens vos reproches.

CECILE.

Je suis desespérée . . . Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé ; mais je suis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je crû ! Que n'ai-je suivi mon pressentiment ! . . . Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere eſt un homme juſte, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit. Il vous eſtimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces ſentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de ſa fille... Cécile eût relevé la famille de ſon ami.

GERMEUIL.

Ciel ! il eſt poſſible !

CECILE,

(à elle même.)

Je n'oſois lui ouvrir mon cœur... déſolé qu'il étoit de la paſſion de mon frere, je craignois d'ajoûter à ſa peine... Pouvois-je penſer que malgré l'oppoſition, la haine du Commandeur ?.... Ah, Germeuil ! C'eſt à vous qu'il me deſtinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez !... Ah !... Mais j'ai fait ce que je devois... Quelles qu'en ſoient les ſuites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiſelle, il faut que vous ſçachiez tout.

CECILE.

Qu'eſt-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme...

CECILE.

Qui ?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie...

CECILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Eſt aſſiſe à la porte de la maiſon. Les gens ſont aſſemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE,

(ſe levant avec précipitation, & courant pour ſortir.)

Ah Dieu ! . . . je cours . . .

GERMEUIL.

Où ?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez . . .

CECILE.

Non, Monſieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile . . . Mademoiſelle . . .

CECILE.

Que voulez vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes meſures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas ; & quand on l'introduiroit, ſi on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent ?

CECILE.

Non, Monſieur, je ne veux pas être expoſée davantage. Mon pere ſçaura tout. Mon pere eſt bon ; il verra mon innocence ; il connoîtra le motif de votre conduite ; & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asyle ?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter ?

CECILE.

Mon pere est bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.

SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, St. ALBIN.

(St. Albin entre à pas lents : il a l'air sombre & farouche, la tête basse, les bras croisés, & le chapeau renfoncé sur les yeux.)

CECILE,

(se jette entre Germeuil & lui, & s'écrie.)

ST. Albin !... Germeuil !

St. ALBIN,

(à Germeuil.)

Je vous croyois seul.

CECILE.

Germeuil, c'est votre ami ; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

(Il s'assied dans un fauteuil.)

St. ALBIN,

(en se jettant dans un autre.)

Sortez ou restez ; je ne vous quitte plus.

CECILE,

(à St. Albin.)

Insensé!... Ingrat!... Qu'avez-vous résolu?... Vous ne sçavez pas...

ST. ALBIN.

Je ne sçais que trop!

CECILE.

Vous vous trompez.

ST. ALBIN,

(en se levant.)

Laissez-moi. Laissez-nous...

(& s'adressant à Germeuil en portant la main à son épée)

Germeuil...

(Germeuil se leve subitement.)

CECILE,

(se tournant en face de son frere, lui crie.)

O Dieu!... Arrêtez... Apprenez... Sophie...

ST. ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CECILE.

Que vais-je lui dire?...

ST. ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait?... Il l'a dérobée à vos fureurs... Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir... Elle est ici, & elle y est malgré moi...

(en sanglotant & en pleurant.)

Allez maintenant; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

ST. ALBIN.

O Ciel! puis-je le croire! Sophie est ici!... Et c'est lui?.... C'est vous?.... Ah ma sœur! Ah

mon ami! ... Je ſuis un malheureux. Je ſuis un inſenſé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

ST. ALBIN.

Cécile, Germeuil, je vous dois tout.... Me pardonnerez-vous? .... Oui, vous êtes juſtes; vous aimez auſſi; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez ... Mais elle a ſçu mon projet: elle pleure, elle ſe deſeſpére, elle me mépriſe, elle me hait... Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler ſous le poids de mes torts? Mettez le comble à vos bontés ... Que je la voye... Que je la voye un inſtant ...

CECILE.

Qu'oſez-vous me demander?

ST. ALBIN.

Ma ſœur, il faut que je la voye. Il le faut.

CECILE.

Y penſez-vous?

GERMEUIL.

Il ne ſera raiſonnable qu'à ce prix.

ST. ALBIN.

Cécile.

CECILE.

Et mon pere? Et le Commandeur?

ST. ALBIN.

Et que m'importe? ... Il faut que je la voye, & j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CECILE.

Germeuil.

GERMEUIL.

Mademoiſelle, il faut appeller.

CECILE.

O la cruelle vie !

(*Germeuil ſort pour appeller, & rentre avec Mademoiſelle Clairet. Cécile s'avance ſur le fond.*)

ST. ALBIN,

(*lui ſaiſit la main en paſſant, & la baiſe avec tranſport. Il ſe retourne enſuite vers Germeuil, & lui dit en l'embraſſant.*)

Je vais la revoir !

CECILE,

(*après avoir parlé bas à Mademoiſelle Clairet, continue haut & d'un ton chagrin.*)

Conduiſez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL.

Ne perdez pas de vûe le Commandeur.

ST. ALBIN.

Je vais revoir Sophie !

(*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit.*)

J'entends ſes pas... Elle approche... Je tremble... Je friſſonne... Il ſemble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oſerai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE X.

CECILE, GERMEUIL, ST. ALBIN, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET *dans l'anti-chambre, à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE,

(*appercevant St. Albin, court effrayée ſe jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie.*)

MADEMOISELLE.

ST. ALBIN,
(la ſuivant.)

Sophie.

(Cécile tient Sophie entre ſes bras, & la ſerre avec tendreſſe.)

GERMEUIL,
(appelle.)

Mademoiſelle Clairet.

Mademoiſelle CLAIRET,
(du dedans.)

J'y ſuis.

CECILE,
(à Sophie.)

Ne craignez rien. Raſſurez-vous. Aſſeyez-vous.

(Sophie s'aſſied. Cécile & Germeuil ſe retirent au fond du théatre, où ils demeurent ſpectateurs de ce qui ſe paſſe entre Sophie & St. Albin. Germeuil a l'air ſerieux & réveur. Il regarde quelquefois triſtement Cécile, qui de ſon côté montre du chagrin & de tems en tems de l'inquiétude.)

ST. ALBIN,
(à Sophie, qui a les yeux baiſſés & le maintien ſévere.)

C'eſt vous. C'eſt vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle ſévérité! Quel ſilence!... Sophie ne me refuſez pas un regard... J'ai tant ſouffert... Dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE,
(ſans le regarder.)

Le méritez-vous?

ST. ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'eſt-ce qu'on m'apprendra? N'en ſçais-je pas aſſez? Où ſuis-je? Que fais-je ici? Qui eſt-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?... Monſieur, qu'avez-vous réſolu de moi?

ST. ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, Monsieur, j'ai des parens aussi.

ST. ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux ; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

ST. ALBIN.

Demandez plûtôt ma vie. Elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir !

(*à Cécile, à Germeuil d'un ton désolé & suppliant.*)

Monsieur... Mademoiselle...

(*& se retournant vers St. Albin.*)

Monsieur, renvoyez-moi... Renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(*Elle se jette aux pieds de St. Albin.*)

ST. ALBIN.

(*tombe aux siens, & dit.*)

Vous, à mes pieds ! C'est à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE,

(*relevée.*)

Vous êtes sans pitié.... Oui, vous êtes sans pitié... Vil ravisseur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ?... Je veux m'en aller... Qui est-

ce qui oſera m'arrêter?... Vous m'aimez?... Vous m'avez aimée?... Vous?

ST. ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE.

Vous avez réſolu ma perte... Oui, vous l'avez réſolue, & vous l'acheverez... Ah, Sergi!

(*En diſant ce mot avec douleur, elle ſe laiſſe aller dans un fauteuil; elle détourne ſon viſage de St. Albin, & ſe met à pleurer.*)

ST. ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Vous pleurez. Ah, j'ai mérité la mort... Malheureux que je ſuis! Qu'ai je voulu? Qu'ai-je dit? Qu'ai-je oſé? Qu'ai-je fait?

SOPHIE,

(*à elle-même.*)

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réſervée!... La miſere m'arrache d'entre les bras d'une mere... J'arrive ici avec un de mes freres.... Nous y venions chercher de la commiſération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté... Parce que nous ſommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repouſſe... Mon frere me laiſſe.... Je reſte ſeule... Une bonne femme voit ma jeuneſſe, & prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je ſois malheureuſe, conduit cet homme-là ſur mes pas, & l'attache à ma perte... J'aurai beau pleurer.... Ils veulent me perdre, & ils me perdront... Si ce n'eſt celui-ci, ce ſera ſon oncle.... (*Elle ſe leve.*) Eh que me veut cet oncle?... Pourquoi me pourſuit-il auſſi?... Eſt-ce moi qui ai appellé ſon neveu?... Le voilà. Qu'il parle. Qu'il s'accuſe lui-même... Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

ST. ALBIN.

Mon cœur eſt innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en ſeroit méfié ?.. Il paroiſſoit ſi tendre & ſi bon !... Je le croyois doux...

ST. ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne !

ST. ALBIN.

Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous eſtime plus. Non.

ST. ALBIN.

O Dieu, que vais-je devenir !.... Ma ſœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile & Germeuil s'approchent.*)

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'eſt un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre ſon oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoye, & je lui pardonne.

SCENE XI.

GERMEUIL, CECILE, St. ALBIN, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mademoiſelle CLAIRET,
(*à Cécile.*)

MADEMOISELLE, on vient; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiſelle Clairet. Ils ſortent tous de la ſalle par différens côtés.*)

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, *Madame* HEBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre bruſquement. Madame Hébert & Deſchamps le ſuivent.*)

Madame HEBERT,
(*en montrant Deſchamps.*)

OUI, Monſieur, c'eſt lui. C'eſt lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoye chercher un Commiſſaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à ſe prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monſieur, ne me pardez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle eſt donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR,

(*à part.*)

Elle eſt ici, ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné !

(*A Deſchamps.*)

Et c'eſt dans l'appartement de ma niece ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui ſuivoit le caroſſe, c'eſt toi ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil ?

Madame HEBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR,

(*à part.*)

Oh, pour le coup, je les tiens.

Madame HEBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me diſoit : Adieu, ma bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi.

Monſieur, que je la voye, que je lui parle, que je la conſole.

LE COMMANDEUR.

Cela ne ſe peut... Quelle découverte !

Madame HEBERT.

Sa mere & ſon frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont ? Monſieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR,

(à lui-méme.)

Cela ſe fera ; je l'eſpere.

(à Madame Hébert.)

Mais pour le préſent, allez ; allez vîte. Et ſurtout ne reparoiſſez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Madame HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS,

(en la voyant ſortir.)

Que maudits ſoient la vieille, & le portier qui l'a laiſſée paſſer !

LE COMMANDEUR,

(à Deſchamps.)

Et toi, maraut... va... conduis cette femme chez elle... Et ſonge que ſi l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou ſi elle ſe remontre ici, je te perds.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR, *seul.*

LA maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niéce!... Quelle découverte!.... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans... On alloit. On venoit. On se faisoit des signes. On se parloit bas. Tantôt on me suivoit; tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toûjours quelque chose à sçavoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons... Les coquins!... Le hasard m'a conduit là bien à propos... Maintenant voyons, examinons ce qui nous reste à faire... D'abord marcher sourdement, & ne point troubler leur sécurité... Et si nous allions droit au bonhomme?... Non. A quoi cela serviroit-il?... D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu sçais... Mais j'ai ma lettre de cachet!... Ils me l'ont rendue!... La voici... Oui... La voici. Que je suis fortuné!... Pour cette fois, elle me servira. Dans un moment, je tombe sur eux. Je me saisis de la créature. Je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... Je romps à la fois deux mariages... Ma niéce, ma prude niéce s'en ressouviendra, je l'espere... Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami... O Commandeur, quelle journée pour toi!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CECILE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

CECILE.

JE meurs d'inquiétude & de crainte.... Deſchamps a-t-il reparu ?

Mademoiſelle CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CECILE.

Où peut-il être allé ?

Mademoiſelle CLAIRET.

Je n'ai pû le ſçavoir.

CECILE.

Que s'eſt-il paſſé ?

Mademoiſelle CLAIRET.

D'abord il s'eſt fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne ſçais combien ils étoient. Ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont ceſſé. Alors je me ſuis avancée ſur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots ſans ſuite. J'ai ſeulement entendu Monſieur le Com-

mandeur, qui crioit d'un ton menaçant : un Commiſſaire.

CECILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçûe ?

Mademoiſelle CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CICILE.

Deſchamps auroit-il parlé ?

Mademoiſelle CLAIRET.

C'eſt autre choſe. Il eſt parti comme un éclair.

CECILE.

Et mon oncle ?

Mademoiſelle CLAIRET.

Je l'ai vû. Il geſticuloit. Il ſe parloit à lui-même. Il avoit tous les ſignes de cette gayeté méchante que vous lui connoiſſez.

CECILE.

Où eſt-il ?

Mademoiſelle CLAIRET.

Il eſt ſorti ſeul & à pied.

CECILE.

Allez... Courez... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vûe... Il faut trouver Deſchamps... Il faut ſçavoir ce qu'il a dit. (*Mademoiſelle Clairet ſort ; Cécile la rappelle, & lui dit :*)

Si tôt que Germeuil ſera rentré, dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CECILE, St. ALBIN.

CECILE.

OU en ſuis-je réduite !... Ah, Germeuil !... Le trouble me ſuit.... Tout ſemble me menacer.... Tout m'effraye...

(*St. Albin entre, & Cécile allant à lui :*)

Mon frere, Deſchamps a diſparu. On ne ſçait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il eſt devenu. Le Commandeur eſt ſorti en ſecret, & ſeul... Il ſe forme un orage. Je le vois. Je le ſens. Je ne veux pas l'attendre.

St. ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CECILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait.... Cet enfant ne veut plus reſter ; il faut la laiſſer aller. Mon pere a vû mes allarmes. Plongé dans la peine, & délaiſſé par ſes enfans, que voulez-vous qu'il penſe, ſinon que la honte de quelque action indiſcrete leur fait éviter ſa préſence, & négliger ſa douleur ? ... Il faut s'en rapprocher. Germeuil eſt perdu dans ſon eſprit ; Germeuil qu'il avoit réſolu.... Mon frere, vous êtes généreux ; n'expoſez pas plus long-tems votre ami, votre ſœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St. ALBIN.

Non, il eſt dit que je n'aurai pas un inſtant de repos.

CECILE.

Si cette femme avoit pénétré !.... Si le Com-

mandeur ſçavoit! ... Je n'y penſe pas ſans frémir... Avec quelle vraiſemblance & quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela dans un moment où l'ame de mon pere eſt ouverte à toutes les impreſſions qu'on y voudra jetter.

ST. ALBIN.

Où eſt Germeuil?

CECILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi, Il eſt allé chez cette femme...

SCENE III.

CECILE, ST. ALBIN. *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mademoiſelle CLAIRET, (*ſe montre ſur le fond, & leur crie.*)

LE Commandeur eſt rentré.

SCENE IV.

CECILE, ST. ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur ſçait tout.

CECILE & ST. ALBIN, (*avec effroi.*)

Le Commandeur ſçait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah !

ST. ALBIN.

Que vais-je devenir !

CECILE.

Que dira mon pere !

GERMEUIL.

Le tems preſſe. Il ne s'agit pas de ſe plaindre. Si nous n'avons pû ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du-moins qu'il nous trouve raſſemblés & prêts à le recevoir.

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez-vous fait !

GERMEUIL.

Ne ſuis-je pas aſſez malheureux ?

SCENE V.

CECILE, ST. ALBIN, GERMEUIL, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mademoiſelle CLAIRET,
(ſe remontre ſur le fond, & leur crie.)

VOICI le Commandeur.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CECILE.

Non, j'attendrai mon pere.

ST. ALBIN.

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

ST. ALBIN.

Allons ſauver Sophie.

CECILE.

Vous me laiſſez !

SCENE VI.

CECILE, *ſeule.*

(Elle va. Elle vient. Elle dit.)

JE ne ſçais que devenir...

(Elle ſe tourne vers le fond de la ſalle, & crie.)

Germeuil... St. Albin... O mon pere, que vous répondrai-je !.... Que dirai-je à mon oncle ?.... Mais le voici... Aſſeyons-nous... Prenons mon ouvrage... Cela me diſpenſera du-moins de le regarder.

(Le Commandeur entre, Cécile ſe leve & le ſalue les yeux baiſſés.)

SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,

(ſe retourne, regarde vers le fond & dit.)

MA niéce, tu as-là une femme-de-chambre bien alerte... On ne ſçauroit faire un pas ſans la ren-

contrer... Mais te voilà, toi, bien rêveuſe & bien délaiſſée... Il me ſemble que tout commence à ſe raſſeoir ici.

CECILE,

(*en begayant.*)

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR,

(*appuyé ſur ſa canne & debout devant elle.*)

La voix & les mains te tremblent... C'eſt une cruelle choſe que le trouble... Ton frere me paroît un peu remis... Voilà comme ils ſont tous. D'abord c'eſt un déſeſpoir où il ne s'agit de rien moins que de ſe noyer ou ſe pendre. Tournez la main, piſt, ce n'eſt plus cela.... Je me trompe fort, ou il n'en ſeroit pas de même de toi. Si ton cœur ſe prend une fois, cela durera.

CECILE,

(*parlant à ſon ouvrage.*)

Encore!

LE COMMANDEUR,

(*ironiquement.*)

Ton ouvrage va mal.

CECILE,

(*triſtement.*)

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere ſont-ils maintenant?... Aſſez bien, ce me ſemble?... Cela s'eſt apparemment éclairci... Tout s'éclaircit à la fin, & puis on eſt ſi honteux de s'être mal conduit!... Tu ne ſçais pas cela, toi qui as toujours été ſi réſervée, ſi circonſpecte.

CECILE,

(*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle ſe leve.*)

J'entens, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entens rien ... C'eſt un étrange homme que ton pere. Toûjours occupé, ſans ſçavoir de quoi. Perſonne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir ... Mais revenons à l'ami Germeuil ... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on ten parle .... Je n'ai pas changé d'avis ſur ſon compte au moins.

CECILE.

Mon oncle ...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'eſt-ce pas ? ... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais ſi bien connu ... C'eſt un garçon ſurprenant ...

(*Cécile ſe leve encore.*)

Mais tu es bien preſſée ?

CECILE.

Il eſt vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CECILE.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en ſuis inquiete.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, *ſeul.*

INQUIETE, je te conſeille de l'être. Tu ne ſçais pas ce qui t'attend .... Tu au beau pleurer, gémir, ſoupirer ; il faudra ſe ſéparer de l'ami Germeuil ... Un ou deux ans de couvent ſeulement ... Mais j'ai fait une bevûe. Le nom de cette Clairet eût été fort bien ſur ma lettre de cachet, & il

n'en auroit pas coûté davantage.... Mais le bonhomme ne vient point... Je n'ai plus rien à faire, & je commence à m'ennuyer...

(Il ſe retourne; & appercevant le Pere de Famille qui vient, il lui dit :)

Arrivez donc, bonhomme; arrivez donc.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de ſi preſſé à me dire?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez ſçavoir.... Mais attendez un moment.

(Il s'avance doucement vers le fond de la ſalle, & dit à la femme-de-chambre qu'il ſurprend au guet.)

Mademoiſelle, approchez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez ſemée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en ſociété avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'eſt pas moi qui les ai éloig-

nés de vous ; c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſſent éclairées de trop près. S'ils ſont, pour parler comme vous, en ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe conduite. Entendez-vous, mon frere ?... Vous ne ſçavez pas ce qui ſe paſſe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une ſécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une triſteſſe inutile, le deſordre s'eſt établi dans votre maiſon. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours... Il n'y eut jamais ici de ſubordination ; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs !

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous..... Mais non, épargnez-moi...

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas mon deſſein.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai de la peine tout ce que j'en peux porter.

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes, je n'eſpere pas que vous en conceviez le reſſentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les ſuites en retomberont ſur vous ſeul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choſes. Ecoutez. Ecoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attens.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes ſi fort en peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle ſoit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne ſçais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne ſçavez ?... Sçachez donc qu'elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtreſſe de ſon frere. Cela eſt honnête, qu'en penſez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Cécile, Cécile ! Où ſont les principes que vous a inſpirés votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtreſſe de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Germeuil !.. Ah mon fils !.. Que je ſuis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'eſt par votre faute. Rendez-vous juſtice.

LE PERE DE FAMILLE.

Je perds tout en un moment ; mon fils, ma fille, un ami.

LE COMMANDEUR.

C'eſt votre faute.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me reſte qu'un frere cruel, qui ſe plaît à aggraver ſur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

LE COMMANDEUR.

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtreſſe de votre fils... à côté de lui... dans l'appartement de votre fille... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Frere barbare, arrêtez... Mais non, achevez de m'aſſaſſiner.

LE COMMANDEUR.

Puiſque vous n'avez pas voulu que je prévinſſe votre peine, il faut que vous en bûviez toute l'amertume.

LE PERE DE FAMILLE.

O mes eſpérances perdues !

LE COMMANDEUR.

Vous avez laiſſé croître leurs défauts avec eux ; & s'il arrivoit qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vûe. Vous leur avez appris vous-même à mépriſer votre autorité. Ils ont tout oſé, parce qu'ils le pouvoient impunément.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel ſera le reſte de ma vie ! Qui adoucira les peines de mes dernieres années ? Qui me conſolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous diſois ; veillez ſur votre fille, votre fils ſe dérange, vous avez chez vous un coquin ; j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi... Ah ! Ah !

(Il pleure.)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conſeils. Vous en avez ri. Pleurez, pleurez maintenant.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai eu des enfans. J'aurai vêcu malheureux, & je mourrai ſeul... Que m'aura-t-il ſervi d'avoir été pere ?... Ah !..

LE COMMANDEUR.

Pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

Homme cruel, épargnez-moi. A chaque mot qui ſort de votre bouche, je ſens une ſecouſſe qui tire mon ame & qui la déchire... Mais non, mes enfans ne ſont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils ſont innocens. Je ne croirai point qu'ils ſe ſoient avilis, qu'ils m'ayent oublié juſques-là... St. Albin !... Cécile !.. Ger-

meuil !.. Où ſont-ils ?.. S'ils peuvent vivre ſans moi, je ne peux vivre ſans eux... J'ai voulu les quitter... Moi, les quitter !.. Qu'ils viennent... Qu'ils viennent tous ſe jetter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme puſillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accuſent... Qu'ils ſe repentent...

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fuſſent cachés quelque part, & qu'ils vous entendiſſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne ſçachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abuſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïſſe...

LE COMMANDEUR.

Eh bien voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils ſoient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai ſi loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR,
(appercevant Madame Hébert.)

FEMME maudite ! *(à Deſchamps)* ; & toi, coquin, que fais-tu ici ?

Madame HEBERT, Monſieur LE BON, & DESCHAMPS.
(au Commandeur.)

Monſieur.

LE COMMANDEUR,
(à Madame Hébert.)

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je ſçais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Madame HEBERT.

Monſieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

Monſieur LE BON.

Monſieur, Monſieur, écoutez-la.

Madame HEBERT.

Ma Sophie... mon enfant... n'eſt pas ce qu'on penſe... Monſieur le Bon... parlez... je ne puis.

LE COMMANDEUR,
(à Monſieur le Bon.)

Eſt-ce que vous ne connoiſſez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles ſçavent faire ?... Monſieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans ?

Madame HEBERT,
(au Pere de Famille.)

Monſieur, elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE,
(à part & douloureuſement.)

Il eſt donc vrai !

Madame HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la faſſe venir.

LE COMMANDEUR.

Ce ſera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de ſouliers à mettre à ſes pieds.

(Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entens du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt rien.

CECILE,
(au dedans.)

Philippe, Philippe, appellez mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt la voix de ma fille.

Madame HEBERT,
(au Pere de Famille)

Monſieur, faites venir mon enfant...

ST. ALBIN,
(au dedans.)

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

Madame HEBERT & Monſieur LE BON,
(au Pere de Famille.)

Monſieur, accourez.

LE COMMANDEUR,
(au Pere de Famille.)

Ce n'eſt rien, vous dis-je.

SCENE XI.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, DESCHAMPS, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mademoiſelle CLAIRET,
(*effrayée, au Pere de Famille.*)

DES épées, un exempt, des gardes. Monſieur, accourez, ſi vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XII. ET DERNIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, DESCHAMPS, *Mademoiſelle* CLAIRET, CECILE, SOPHIE, St. ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domeſtiques. Toute la maiſon.*

(*Cécile, Sophie, l'Exempt, St. Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte, St. Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.*)

CECILE,
(*entre en criant.*)

MON pere,

SOPHIE,
(en courant vere le Pere de Famille, & en criant.)
Monſieur.

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt, en criant.)
Monſieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Madame HEBERT,
(en s'adreſſant au Pere de Famille ; & la premiere, en ſe jettant à ſes genoux.)
Monſieur.

ST. ALBIN,
(toûjours retenu par Germeuil.)
Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt.)
Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE, ST. ALBIN, Madame HEBERT, Monſieur LE BON,
(à l'Exempt.)
Arrêtez.

Madame HEBERT & Monſieur LE BON,
(au Commandeur, en tournant de ſon côté Sophie, qui eſt toûjours à genoux.)
Monſieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR,
(ſans la regarder.)
De par le Roi, Monſieur l'Exempt, faites votre devoir.

ST. ALBIN,
(en criant.)
Arrêtez.

Madame HEBERT & Monſieur LE BON,
(en criant au Commandeur & en même tems que St. Albin.)
Regardez-la.

SOPHIE,

(en s'adreſſant au Commandeur.)

Monſieur.

LE COMMANDEUR,

(ſe retourne, la regarde, & s'écrie ſtupéfait.)

Ah !

Madame HEBERT & Monſieur LE BON.

Oui, Monſieur, c'eſt elle. C'eſt votre niece.

ST. ALBIN, CECILE, GERMEUIL, Mademoiſelle CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE,

(toûjours à genoux, au Commandeur.)

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR,

(bruſquement.)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE,

(tremblante.)

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne reſtiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant. Levez-vous.

Madame HEBERT.

Ah, Sophie !

SOPHIE.

Ah, ma bonne !

Madame HEBERT.

Je vous embraſſe.

SOPHIE,
(en même tems.)

Je vous revois.

CECILE,
(en se jettant aux pieds de son pere.)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pû délibérer ni vous consulter...

LE PERE DE FAMILLE,
(d'un air un peu sévere, mais touché.)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE,
(avec tendresse.)

Levez-vous.

St. ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez: vous n'avez pû vous éloigner de moi sans vous égarer.

St. ALBIN & CECILE,
(en lui baisant les mains.)

Ah, mon pere!

(Cependant le Commandeur paroît confondu.)

LE PERE DE FAMILLE,
(après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur.)

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Eſt-ce que Monſieur n'eſt pas le maître de la maiſon ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*à l'Exempt.*)

C'eſt ce que vous auriez dû ſçavoir avant que d'y entrer. Allez, Monſieur, je réponds de tout.

(*L'Exempt ſort.*)

ST. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE,

(*avec tendreſſe.*)

Je t'entens.

ST. ALBIN,

(*en préſentant Sophie au Commandeur.*)

Mon oncle.

SOPHIE,

(*au Commandeur, qui ſe détourne d'elle.*)

Ne repouſſez pas l'enfant de votre frere.

LE COMMANDEUR,

(*ſans la regarder.*)

Oui, d'un homme ſans arrangement, ſans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout diſſipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me ſouviens, lorſque j'étois enfant : alors vous daigniez me careſſer. Vous diſiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ſes eſpérances en vous...

ST. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR,

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PERE DE FAMILLE, ST. ALBIN, Monſieur LE BON,
(*en s'aſſemblant autour de lui.*)
Mon frere.... Monſieur le Commandeur... Mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.
C'eſt votre niece.

LE COMMANDEUR.
Qu'eſt-elle venue faire ici ?

LE PERE DE FAMILLE.
C'eſt votre ſang.

LE COMMANDEUR.
J'en ſuis aſſez fâché.

LE PERE LE FAMILLE.
Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR.
C'eſt ce qui me déſole.

LE PERE DE FAMILLE,
(*en montrant Sophie.*)
Voyez-la. Où ſont les parens qui n'en fuſſent vains ?

LE COMMANDEUR.
Elle n'a rien : je vous en avertis.

ST. ALBIN.
Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.
Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(*au Pere de Famille.*)
Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.
Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(*à St. Albin.*)

Tu la veux pour ta femme ?

ST. ALBIN.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-la ; j'y consens : aussi-bien je n'y consentirois pas qu'il n'en seroit ni plus ni moins...
(*au Pere de Famille.*)
Mais c'est à une condition.

ST. ALBIN,
(*à Sophie.*)

Ah, Sophie ! nous ne serons plus séparés.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille & de cet homme-là.

ST. ALBIN.

Justice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere, c'est à vous-même que j'en appelle.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile pense & sent. Elle a l'ame délicate. Elle se dira ce qu'elle a dû me paroître pendant un instant. Je n'ajoûterai rien à son propre reproche.
Germeuil... je vous pardonne... Mon estime & mon amitié vous seront conservées : mes bienfaits vous suivront par-tout ; mais...
(*Germeuil s'en va tristement, & Cécile le regarde aller.*)

LE COMMANDEUR.

Encore passe.

Mademoiselle CLAIRET.

Mon tour va venir. Allons préparer nos paquets. (*Elle sort.*)

ST. ALBIN,

(*à son pere.*)

Mon pere, écoutez-moi... Germeuil, demeurez ... C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ?.. C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée... Ils n'avoient qu'un instant... Elle n'avoit qu'un asyle... Ils l'ont dérobée à ma violence.... Les punirez-vous de ma faute ?... Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(*Il amene sa sœur aux pieds de son pere, & s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné ; que me demandez-vous.

ST. ALBIN.

D'assûrer pour jamais son bonheur, le mien & le vôtre. Cecile.... Germeuil.... Ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie.

(*Il court à Germeuil, il appelle Sophie.*)

Germeuil, Sophie.... Venez, venez.... Allons tous nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE,

(*se jettant aussi aux pieds du Pere de Famille dont elle ne quitte gueres les mains, le reste de la scene.*)

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(*se penchant sur eux, & les relevant.*)

Mes enfans... Mes enfans... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CECILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoiſſez pas votre pere . . . Germeuil, approchez. Vos réſerves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon ſecond fils. Je vous avois deſtiné ma fille. Qu'elle ſoit avec vous la plus heureuſe des femmes.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vû arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle ſe feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous, vous trompez, Monſieur le Commandeur.

ST. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta ſœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu.

(*Il ſort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Voyons qui de nous ſçaura le mieux réparer les peines qu'il a cauſées.

ST. ALBIN.

Mon pere, ma ſœur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, & accuſez-moi, ſi vous pouvez.

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Monſieur le Bon, amenez

mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai ſoin de vous. Soyons tous heureux.

(*à Sophie.*)

Ma fille, votre bonheur ſera déſormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui à, votre tour à calmer les emportemens d'un caractere trop violent. Qu'il ſçache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne ſon ſort à ſes paſſions. Que votre ſoumiſſion, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, ſoient à jamais le modele de ſa conduite, & l'objet de ſa plus tendre eſtime...

ST. ALBIN,

(*avec vivacité.*)

Ah oui, mon papa.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à Germeuil.*)

Mon fils, mon cher fils! Qu'il me tardoit de vous appeller de ce nom.

(*Ici Cecile baiſe la main de ſon pere.*)

Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'eſpere que vous n'en paſſerez avec elle aucun qui ne le ſoit... Je ferai, ſi je puis, le bonheur de tous... Sophie, il faut appeller ici votre mere, vos freres. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le ſerment de vous aimer toûjours. Vous ne ſçauriez en avoir trop de témoins.... Approchez mes enfans... Venez, Germeuil... Venez, Sophie.

(*Il unit ſes quatre enfans, & il dit :*)

Une belle femme, un homme de bien, ſont les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour, ce ſpectacle aux hommes... Mes enfans, que le Ciel vous béniſſe, comme je vous bénis!

(*Il étend ſes mains ſur eux, & ils s'inclinent pour recevoir ſa bénédiction.*)

Le jour qui vous unira, ſera le jour le plus ſolemnel de votre vie. Puiſſe-t-il être auſſi le plus fo.tuné !... Allons, mes enfans...

Oh qu'il eſt cruel... qu'il eſt doux d'être pere !

(*En ſortant de la ſalle, le Pere de Famille conduit ſes deux filles; St. Albin a les bras jettés autour de ſon ami Germeuil; Monſieur le Bon donne la main à Madame Hébert: le reſte ſuit en confuſion, & tous marquent le tranſport de la joie.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS DE DIX SYLLABES.

PAR M. DE VOLTAIRE;

Représentée pour la première Fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 16 JUIN, 1749.

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONAGES.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée à la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, Payſan du voiſinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, MARIN, } Domeſtiques.

La Scène eſt dans le Chateau du Compte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler ; il faut, Monſieur le Comte,
Vous expliquer nettement ſur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf,
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait ſi triſte & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable ?

LE COMTE.

Qui ! vous, Madame !

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer, nous habitons enſemble,
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah ! l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur,
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

A !....

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faiſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promeſſe à ma foi vous engage !
Vous différez, & qui differe outrage.

LE COMTE.

J'attend ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon ?

LE COMTE.

Je la reſpecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite en un mot qui m'offense,
Qui me soulève & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non ; je ne trompe pas.
Dissimuler n'est pas mon caractère :
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix dans cet heureux asyle
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquile ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flâme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans ;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur,
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez ;
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades ;
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux, la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ! non.
J'en ai, ſans doute, & pour cette raiſon
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me reconcilier,
Me corriger ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure.
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure :
Je veux aimer & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir ;
J'ai des défauts, mais le Ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs ;
C'eſt-là leur lot, & pour moi je préfère
Laideur affable, à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,

Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne en lâche complaisante
De vos amours la honte extravagante ;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur.

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort ; un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère :
Vous rougissez ?

LE COMTE.

Moi je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien !
Si je l'aimois, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierais ma flâme.

LA BARONNE.

Vous en feriez capable ?

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainsi votre naissance,
Et dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés,

Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire :
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans des blaſons ; je la veux dans le cœur ;
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentil-homme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur avec honneur reçu.

LE COMTE.

Je n'y mettrais aucune différence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme, eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité !

LE COMTE.

Non : mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'uſage !

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage ;
Je me conforme à ſes ordres gênans
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.

Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée;
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Que je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon, c'eſt ma mode & mon guide;
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Mais l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village;
Cœur noble & grand, ſoyez heureux rival
Du Magiſtrat & du Greffier fiſcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah! juſte ciel! que faut-il que je faſſe?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu toi?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrois me marier.....

LE COMTE.

D'accord,
Très volontiers. Ce projet me plaît fort,
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie ;
Et la future eſt-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah ! oui. Ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé ?

BLAISE.

Certainement.

LA BARONNE.

Et nous nommons cette beauté divine.

BLAISE.

Mais, c'eſt....

LE COMTE.

Eh bien !

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine !

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! non je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent.

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais.... Non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre
Tant ſeulement qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton ſi bon, ſi doux, ſi familier,
Elle m'a dit cent fois : cher jardinier
Cher ami Blaiſe, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puiſſent plaire
A Monſeigneur, à ce maître charmant.
Et puis d'un air ſi touché, ſi touchant,
Elle faiſait ce bouquet, & ſa vûe
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuſe, avec un certain air,
Un air, la, qui... peſte ! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaiſe, va-t-en.... Quoi ! j'aurais ſu lui plaire !

BLAISE.

çà, n'allez pas traînaſſer notre affaire.

LE COMTE.

Hem !....

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là
Entre mes mains bientôt profitera :
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eſt trop plein. Je me retire...
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine ; & comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe ?
Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur ?
Nanine ! Non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente !

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nannine eſt charmante ?

LA BARONNE. . .

Non.

BLAISE.

Eh ! ſi fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah ! quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe, mon père,
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ſerais aiſe ;
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir,

Tous deux ce soir je voudrais vous unir :
Je lui payerai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! est-il possible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, madame !

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devint ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !
A un Laquais.
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,

L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour ;
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle.
Ah ! c'eſt encore une douleur nouvelle !
J'eſpérerais s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah ! la voici, je me ſens au ſupplice :
Que la Nature eſt pleine d'injuſtice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais, eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit : j'aime . . . ah ! je ſuis à bout.
Poſſedons-nous . . . Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems, avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpece.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vétue ainſi ;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères :
De tant de ſoins vous daignez m'honorer,
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'avez protégée.
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil .... Ah ! j'enrage ... ;
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet ?

NANINE.

Il eſt intéreſſant :
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux. Mais ce ſont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire ...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! Quoi ! belle, & de l'eſprit !
Avec dépit.
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien ! voyez ſi vous les meritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi !

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous.
C'eſt un parti de tout point fort ſortable :
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable,
Et vous devez bien m'en remercier.
C'eſt, en un mot, Blaiſe le Jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ;
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais . . .

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe ;
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain :
Mais votre audace eſt trop prématurée,
Votre triomphe eſt de peu de durée ;
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour :
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire :
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer :
Tu pleureras ton orgueil, ta folie,
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un Convent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Ouï, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère ;
Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
J'y bénirai mon Maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même.
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens je d'ouir ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faitez-moi cette faveur divine,
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE.

Avec un empreſſement de tendreſſe.

Leve toi,
Que je t'embraſſe : ô jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien ! je vais, ſur l'heure,
Préparer tout pour choiſir ta demeure.
Ah ! quel plaiſir que de vivre en Couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non. C'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh ! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui. J'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte.
Un bon Couvent eſt un port aſſuré...
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime,
A la fureur, & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
Ver le minuit dans mon appartement :
Nous partirons d'ici ſecrétement
Pour ton Couvent à cinq heures ſonnantes ;
Sois prête, au moins.

SCENE VI.

NANINE, *ſeule.*

QUELLES douleurs cuiſantes,
Quel embarras, quel tourment, quel deſſein,
Quels ſentimens combattent dans mon ſein !
Hélas ! je fuis le plus aimable Maître :
En le fuyant je l'offenſe peut-être.
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible :
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi la cœur peut s'abaiſſer :
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée !
Quoi ! l'on me hait, & je crains d'être aimée
Mais moi, mais moi, je me crains encore plus ;
Mon cœur troublé, de lui-même eſt confus.
Que dans ce cœur je tremble de deſcendre,
De m'avouer tout ce qu'il a de tendre,
Et d'y nourrir, au milieu de l'effroi,

Un ſentiment qui n'eſt pas fait pour moi !
Il faut partir, j'en mourai ; mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un. Qu'on ferme cette porte.
Des ſiéges, vîte.

Il fait la réverence à Nanine, qui lui en fait une profonde.

Aſſeyons-nous ici.

NANINE.

Qui ? moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui. Je le veux ainſi.
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert,
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes !
Ah ! je le vois. Jalouſe de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non ; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable,
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte, & d'un ſexe jaloux,
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice :
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice.
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés ;
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peur, mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu.
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop : c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas :
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.
Naïvement, dites-moi quel effet
Ce livre Anglais ſur votre eſprit a fait.

NANINE.

Il ne m'a point du tout perſuadée :
Plus que jamais, Monſieur, j'ai dans l'idée

Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah! ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon ſort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille;
Ma mere arrive, elle vous voit en fille;
Et mon eſtime & ſa tendre amitié
Doivent ici vous mettre ſur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils ſont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi? quel devoir? ah! le vôtre eſt de plaire:
Il eſt rempli. Le nôtre ne l'eſt guère:
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat,
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.
Se levant.
Ah! Monſeigneur! ah! mon maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits, confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obſcur,
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiſſez moi ma retraite profonde;
Et que ferais je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop : je n'y réſiſte plus.
Qui ? vous, obſcure ! ah ! ciel !

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grace ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? Parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère ;
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent,
Et je ſuis juſte & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Nanine, elle eut des torts. Mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens ; jaurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler !

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe :
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non. Jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez ! ... Quoi, votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret :
Mais il le faut ... O ciel ! c'en eſt donc fait.

Elle ſort.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

ELLE pleurait ; d'une femme orgueilleuse
Depuis long-tems l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quel autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh !...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cens louis d'or ; n'y manquez pas :
Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'esprit lourd ! eh ! non :
C'est pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Alles, allez, laissez-moi.

Germon sort.

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse :

Je l'idolâtre, il eſt vrai : mais mon cœur
Dans ces yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage,
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état ? ... Elle eſt trop au deſſus :
Fût il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer ? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume ? ... Eh bien ! elle eſt cruelle,
Et la Nature eut ſes droits avant elle.
Eh ! quoi ! rival de Blaiſe ! pourquoi non ?
Blaiſe eſt un homme. Il l'aime ; il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul & les deſirs du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois,
Et mon bonheur juſtifiera mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, *seul.*

AH! cette nuit eſt une année entière;
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière!
Tout dort ici, Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraichit ſes attraits:
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien. Vainement je veux lire.
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un. Qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-tems?
Germon, Marin.

SCENE II.

MARIN, *derriere le Théâtre.*

J'ACCOURS.

LE COMTE.

Quelle pareſſe!

Eh ! venez vîte, il fait jour, le tems preſſe :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh ! Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'Amour.

MARIN.

Oh ! oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme :
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir au plus tard pour demain
Six chevaux neufs, un nouvel equipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne & ſage ;
Valet-de-Chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bienfaits :
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijour d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris ?
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends : Madame la Baronne
Eſt la maitreſſe aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole, & revîens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

QUOI ! j'aurai donc cette douceur extreme,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur criera.
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carosse. Oui... mais... au point du jour !
Qui peut venir ? ... C'est ma mère, peut-être.
Germon...

SCENE IV.

GERMON, *arrivant.*

MONSIEUR.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut-être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh ! qui ? par quel hazard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point, l'on part.

LE COMTE.

Comment on part ?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh ! je le lui pardonne ;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir !

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La Suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle. Elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce Couvent voiſin.

LE COMTE.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête,
Répondez-moi d'elle ſur votre tête :
Amenez-moi Nanine,

Germon ſort.

SCENE V.

LE COMTE, *ſeul.*

AH ! juſte ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !

Qu'ai je donc fait ? pourquoi ? par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait ? hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & ſans me déclarer,
Sans allarmer ſa timide innocence.
Pourquoi me fuir ? Je m'y perds, plus j'y penſe.

SCENE VI.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eſt-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ;
Ah ! répondez ; expliquez-vous, de grace :
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens,
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront, ſans doute, aigrie ?
Vous n'auriez, point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi ! je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien !

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le Couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſerait vous? qu'entends-je? ah! malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée...
Elle voulait, Monſieur, me marier.

LE COMTE.

Elle? à qui donc?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi, toute honteuſe,
Plus qu'on ne croit, peut-être, malheureuſe;
Moi, qui repouſſe avec un vain effort
Des ſentimens au-deſſus de mon ſort,
Que vos bontés avoient trop élevée;
Pour m'en punir, j'en dois être privée.
Je ſens aſſez, je ſens avec effroi,
Que j'ai, Monſieur, ſoulevé contre moi
Votre parente, autrefois ma maitreſſe.
Je lui déplais, mon ſeul aſpect la bleſſe:
Elle a raiſon, & j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il eſt peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi même,
Et déchirer, dans les auſterités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés;
Venger ſur lui ſa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE, *ſe détournant & ſe promenant.*

Quels ſentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur eſt elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon ſi je vous ai déplu:
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiette;
M'entretenir en ſecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la Baronne
Vous favoriſe, & noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi, j'en ſais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête homme, il eſt fort à ſon aiſe;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le Couvent?

NANINE.

Non, Monſieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il ſent:
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde;
Un Jardinier, un Monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Je n'y réſiſte plus. Eh bien! Nanine,
Connoiſſez donc celui qu'on vous deſtine,
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi,
Il vous adore, & cet époux... c'eſt moi....
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie:
Ah! parlez-moi; diſpoſez de ma vie:
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu !

LE COMTE.

Ce que vous mérirez.

NANINE.

Quoi ! vous m'aimez !.. ah ! gardez-vous de croire
Que j'ôſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
Qu'ainſi pour moi vour deſcendiez ſi bas :
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte,
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'ôſe à vos pieds atteſter vos ayeux...
Hélas ! ſur moi ne jettez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage.
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits ;
S'il ne ſavait, par un effort ſuprême,
Vous refuſer & s'immoler lui-même.

LE COMTE.

Quoi ! tout-à-l'heure ici vous m'aſſuriez,
(Vous l'avez dit) que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui, ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais, me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez.

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi ! malgré moi votre amour obſtiné !....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine ; adieu, vous que j'adore.

SCENE VII.

NANINE, *seule.*

CIEL ! eſt ce un rêve ? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux ;
Lui, que j'avois tant craint d'aimer, que j'aime ;
Lui, qui m'élève au-deſſus de moi-même !
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrais . . . non, je ne peux plus le fuir ;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Que devenir ? quel parti dois-je prendre ;
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faibleſſe il m'envoye un appui.
Peut-être même . . . Allons, il faut écrire.
Quelle ſurpriſe ! & que pourra-t-il dire ?
Il réglera mes vœux, mes ſentimens ;
Mais ſaiſiſſons ces précieux inſtans.

Elle ſe met à écrire.

SCENE VIII.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la Baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais. Elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaiſe, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eſt ſec, vraiment !

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant ?
C'à, je diſais . . .

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer . . . là . . . tout comme je voudrais :
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire,
Pour vous ſervir ; vîte, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, a droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas çà.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne auſſi ce paquet.
Monte à cheval pour avoir plutôt fait :
Pars, & ſois ſûr de ma reconnoiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant !
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très-averée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée ;
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu,
Peut être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE IX.

BLAISE, *seul.*

D'OU diable vient cet argent ? quel meſſage !
Il nous aurait aidés dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et çà vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.
Il met l'argent & le paquet dans ſa poche ; il rencontre la Baronne, & la heurte.

LA BARONNE.

Eh ! le butor !... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As tu rien entendu ?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère ?
Quel billet eſt-ce-là ?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage ?
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage.
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*
Oh, oh.

LA BARONNE.
De quoi ris-tu ?

BLAISE, *riant encore.*
Ah, ah.

LA BARONNE.
J'en veux ſavoir le contenu.
Elle décachete la lettre.
Il m'intereſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*
Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier :
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Phillippe Hombert : faut ſervir ſa maitreſſe.
Courons.

SCENE X.

LA BARONNE, *ſeule.*

LISONS. " Ma joie & ma tendreſſe
" Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur :
" Vous arrivez, quel moment pour mon cœur ?
" Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre,
" Entre vos bras je ne puis me jetter !
" Je vous conjure au moins de vouloir prendre
" Ces deux paquets ; daignez les accepter.
" Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
" Et dont il eſt permis de s'éblouir ;
" Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
" Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le ſtile de Nanine !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la paſſion !

En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah ! ah ! ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe !
Vous m'enleviez en ſecret mon amant,
Vous avez feint d'aller dans un Couvent,
Et tout l'argent que le Comte vous donne
C'eſt pour Philippe Hombert ! Fort bien, friponne !
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE XI.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems ;
Sage amoureux, Philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible ;
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert, votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels diſcours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon :
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire :
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.
Tandis que le Comte lit.
Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile . . .
Eh bien ! Monſieur, que penſez-vous du ſtile ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien !
Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû ? Je demeure ſtupide :
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent,
Il eſt prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE XII.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOICI dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur !

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais ... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers ; allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoye à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurai pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous, comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

Il ſort.

SCENE XIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH! je reſpire, enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raiſonnable.
Ah ! çà, voyez s'il n'eſt pas véritable
Qu'on tient toujours de ſon premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble ainſi que leur perſonne.
Le ſang fait tout, & la naiſſance donne
Des ſentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais ſoit, n'en parlons plus.
Réparons tout ; le plus ſage, en ſa vie,
A quelquefois ſes accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Eſt celui-là qui plutôt ſe repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais ceſſez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos ſermens
Souvenez vous.

LE COMTE.

Fort bien ; je vous entends :
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à ſa mère.*

MADAME, j'aurois dû...
à part. *à ſa mère.*
Philippe Hombert !... Vous m'avez prévenu,
Et mon reſpect, mon zèle, ma tendreſſe...
à part.
Avec cet air innocent, la traîtreſſe !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils ;
On m'avait dit, en paſſant par Paris,

Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée.
Mais ce mal-là . . .

LE COMTE.

Ciel ! que je ſuis confus ?

LA MARQUISE.

Prend il ſouvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Cà, je voudrois ici vous parler ſeule.
Faiſant une petite révérence à la Baronne.
Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire. *Elle ſort.*

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE,

Parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.

EH bien ! Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;

Qui, l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde ;
D'y plus souper désormais Dieu me garde.
Bavarde, moi ! je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre.
J'ai sû cela de feu votre grand père :
Il disait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du tems passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on creve, on se ruine ;
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien ! Germon ?

SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

VOICI votre Notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE.

Donne.... fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe !... Infidelle !
Tu ne dis pas la raiſon du refus.

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'eſt ſa Baronne, & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement.

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chaſſe.
Tout le Château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ! je n'entends point cela :
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappellez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine :
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.

Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle,
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent !

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon-homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi :
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi :
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplait ! Non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
Croyant s'aimer tous deux, ils ſe trompèrent,
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent.
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant ;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intriguante, & friponne parfaite.

Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus, & dettes uſuraires ;
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'Hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me ſouviens encor d'un autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire.
C'était . . .

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez . . . . O ciel ! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur ?

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table,
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

NOUS pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, & dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi ! du matin au ſoir !
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de décheoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé.
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage :
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout ; il me chaſſe aujourd'hui,

Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui,
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pû s'attendre !
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands : mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part,
A notre maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie ;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublirai .... rien .... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir :
Mais, Monſieur Blaiſe a ſu vous prévenir.
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun vaudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre . . . Ah ! Germon,
Je ſuis chaſſée . . . & par qui ? . . .

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons . . . & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...
Elle sort.

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature ?
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien ! Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer ?

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ? Quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine ;
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce Couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin.
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure :
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère :
Je te défens de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien : je vais vous obéir

Il fait quelques pas.

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faiſait bien mieux :
Ses pleurs coulaient à peine des ſes yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses ſentimens ? As-tu remarqué ?....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh ! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien ! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes ſon maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés ;...
Qu'elle oublira tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais ſur-tout garde qu'elle revienne.

Germon ſort.

Germon !

GERMON.

Monſieur.

LE COMTE.

Un mot. Qu'il te ſouvienne.
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étrivière :
Comptez ſur moi ; je ſers fidellement.
Le jeune Hombert, dites vous ?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon ! je n'ai pas l'honneur de le connaître :
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roſſé de la bonne façon ;

Et puis après il me dira ſon nom.

Il fait un pas, & revient.

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant,
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être :
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE, *ſeul.*

HELAS ! il a raiſon,
Il prononçait ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis : la Baronne eſt ma femme.
Il le faut bien, le ſort en eſt jetté ;
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt, au moins, convenable ;
Notre Baronne a l'humeur peu traitable,
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR, ça, mon fils, vous épouſez Madame.

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme ?
Elle eſt ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi.

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie ;
Je fais la nôce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiſcal,
Jean-Roch Souci : c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.
De cet enfant je ne peux me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier . . . Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,

Ne ſoyez point contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans un couvent,
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame ; une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut ; car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes ;
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ca, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine,
Et vous pourriez...

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A vos Marchands ; jai bien fait mon meſſage,
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux.
Six beaux cheveaux ; & vous ſerez contente
De la berline : elle eſt bonne & brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis ;
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant.... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE.

Oui... *(à part)* Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau caroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire
Tout prêt d'ici, griſonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN, *au Comte.*

Dans ce ſallon j'ai trouvé, tout-à-l'heure :
Un bon vieillard qui gémit & qui pleure ;
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame ;
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux ;
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure,
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
A Marin.
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.

Il ſort.

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au Payſan.*

APPROCHEZ-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, écoutez-moi, de grace:
Je suis... Je tombe à vos pieds que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous,
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable;
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,

Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte ;
Et les petits perdent bien-tôt leurs mœurs,
On les altère auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon. Mais il trompe, & Nanine
N'eſt point ſa fille ; elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la misère ;
Ne voulant pas dans mon funeſte état
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce metier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable :
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui, de ſon ſang, ſert ſon Prince & l'état,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ca, vous avez vu beaucoup de combats ?
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez moi ſeulement de vous dire

Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais ſans appui, comment peut-on percer ?
Toujours jetté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas ! Madame, non ;
Mais je ſuis né d'une honnête famille :
Je méritais, peut-être, une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivoit bien traitée & cherie :
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble, & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, loſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.
Montrant la Baronne.
Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon ; elle m'a percé l'ame :
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eu ſans crime.

Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrais de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre :
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi ; mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher fils ! je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? Eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN. *Il tire la bourſe & le paquet.*
Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprandre ? Ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ! Je demeure éperdu !

LA MARQUISE.

Et ! dites donc votre nom. Quel myſtère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père ?

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?
J'ai fait un crime, il le faut réparer :
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.
Il va lui-même à un de ses gens.
Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vîte, un carosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice ;
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendrait pour de franches folies.
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais, moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler, ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine, & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.

Que l'intérêt encore vous en revienne,
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine :
Que la raiſon faſſe, du moins, de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigreſſe ;
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi ;
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix,
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne ; non, Madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Tant de vertu qu'il faut récompenſer
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite, & voilà ſa nobleſſe.
La mienne, à moi, c'eſt d'en payer le prix ;
C'eſt pour des cœurs par eux-même annoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la regle ordinaire :
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? & que voulez-vous dire ?

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à ſa mère.*

SON ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vétue un peu meſquinement :
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage !

NANINE.

Courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah ! Monſieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui. Mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
Eh bien ! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puiſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage.
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnoiſſance...

NANINE, *à ſon père.*

Il eſt bien sûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis ;
Je vous ai vûe embraſſer votre père,
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt....à leurs yeux.... d'embraſſer.... votre époux.

NANINE.

Moi ?

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre
Que juſques-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages :
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats ;
Et conſentez...

NANINE.

Non, n'y conſentez pas :
Oppoſez-vous à ſa flamme... à la mienne ;
Voilà de vous, ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer :
Ah ! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père ;
Puis-je jamais vous appeller ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en eſt fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime,
Il eſt unique... auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe...
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LA BONNE MERE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE:

Repréſentée ſur un Théâtre de Société

le 2 FEVRIER, 1785.

PAR M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M.DCC.LXXXVI.

A SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DE CHARTRES.

J'AVOIS juré cent fois d'abandonner Thalie;
Et je vous offre en ce moment
Une nouvelle Comédie,
A vous qui n'oubliez jamais votre ſerment.
Mais c'eſt LA BONNE MERE : *acceptez-en l'hommage :*
En voyant ce titre ſi doux,
On vous ſoupçonnera d'avoir part à l'ouvrage,
Et vos enfants ſur-tout croiront qu'il eſt de vous.

ACTEURS.

MATHURINE, Fermiere du pays de Caux.
LUCETTE, fille de Mathurine.
LUCAS, payſan du village.
DUVAL, neveu du Bailli.
LE TABELLION.
UN VALET DE FERME, *joué par un enfant.*

La ſcene eſt au royaume d'Ivetot, dans le pays de Caux.

LA BONNE MERE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

ALLEZ, Madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATHURINE.

Je m'en doute bien, mon pauvre ami.

LUCAS.

Je ne m'y ferois jamais attendu de la part de Mademoiſelle Lucette. Après la promeſſe qu'elle m'avoit faite de m'aimer toujours, après la permiſſion que vous lui en aviez donnée, comment eſt-il poſſible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille, qui eſt votre fille, ſoit une perfide & une changeuſe !

MATHURINE.

Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus ?

LUCAS.

Ah ! Madame Mathurine, il y a long-temps que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir ; mais cela me creve les yeux & le cœur. On dit que l'amour ne peut pas ſe cacher ; croyez que quand on ceſſe d'en avoir, cela ſe cache encore bien moins.

MATHURINE.

Je ſerois auſſi fâchée que toi du changement de ma fille ; ton mariage avec elle étoit arrangé depuis ſi long-temps ! Lorſque ton pere vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la premiere à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des ſecours pour faire valoir ſa ferme. Je ſuis devenue veuve preſque en même temps que ta mere, Madame Roſette ; je l'aimois déja beaucoup, ta mere : mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré enſemble. Tu es ſon fils unique ; je n'ai d'enfant que Lucette ; ton caractere franc, ton bon cœur, m'ont toujours plu ; j'ai vu qu'ils plaiſoient à ma fille : âge, fortune, inclination, tout ſe rapportoit entre vous deux, tout ſembloit aſſurer votre bonheur & celui de vos meres ; car tu ſais bien que les meres ne ſont heureuſes que quand les enfants ſont contents. Juge du chagrin que j'aurois de renoncer à de ſi douces eſpérances.

LUCAS.

Eh bien, je ſuis fâché de vous dire que vous ne riſquez rien d'avoir du chagrin.

MATHURINE.

Peut-être auſſi t'affliges-tu ſans ſujet. Les amoureux & les enfants pleurent ſouvent à propos de rien : tu es bien amoureux, & tu es un peu enfant.

LUCAS.

Je ſuis oublié de votre fille, & voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce Monſieur Duval, le neveu

de notre Bailli, eſt arrivé de Paris, avec ſon catogan, ſon gillet à fleurs, ſa petite badine, & ſon air d'importance & d'impertinence, votre fille n'eſt plus la même. Elle eſt toujours avec M. Duval ; elle apprend toutes les chanſons qu'il dit ; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier ils ont toujours danſé enſemble ; moi, je pleurois derriere le joueur de violon ; elle ne s'en eſt ſeulement pas apperçue. Le ſoir, on a joué à colin-maillard ; c'étoit moi qui étois le colin-maillard ; je l'ai reſté toute la ſoirée, parceque vous ſentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on eſt sûr de n'être plus aimé. J'entendois fort bien que Mademoiſelle Lucette & Monſieur Duval ſe moquoient & rioient enſemble de moi : & quand je l'ai voulu reprocher à Mademoiſelle Lucette ; pour toute juſtification, elle m'a dit que j'avois triché, puiſque j'y avois vu clair. C'eſt-il clair, Madame Mathurine ?

MATHURINE.

Tout cela peut être un enfantillage que tu auras pris trop au ſérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudroit mieux faire ſemblant de ne t'appercevoir de rien, & redoubler d'efforts pour être aimable.

LUCAS.

Mon Dieu ! Madame Mathurine, je ne la gronde jamais ; je pleure quelquefois, parceque je ne peux pas empêcher les larmes de venir ; mais ſitôt que Mademoiſelle Lucette me regarde, je me mets tout de ſuite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, dame ! je fais ce que je peux, Madame Mathurine ; je mets tous les jours mon habit des dimanches : vous le voyez bien. Ma mere m'a donné tous ſes joyaux ; je ne les tiens pas dans mon coffre, je les porte

tous ſur moi : je me fais le plus brave que je peux ; mais je n'ai point de catogan, comme M. Duval ; je ne ſais pas ſiffler tous les petits airs qu'il ſiffle. Il a appris à Paris je ne ſais combien de chanſons, qu'il compoſe enſuite dans le moment pour Mademoiſelle Lucette. Je n'en ſais point, moi : j'ai voulu eſſayer d'en compoſer une, j'y ai paſſé toute ma journée d'hier ; mais je n'ai pu trouver autre choſe ſinon que j'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois, bon ſoir, j'ai dit tout ce que je ſavois.

MATHURINE.

Tu m'affliges beaucoup, mon ami ; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

LUCAS.

Non, sûrement.

MATHURINE.

C'eſt un aſſez mauvais ſujet.—

LUCAS.

Je vous en réponds.

MATHURINE.

Que ſon ſéjour à Paris n'a fait que gâter encore.

LUCAS.

Oh ! je le ſais de très bonne part.

MATHURINE.

Il eſt d'une jolie figure.

LUCAS.

Ma foi, comme cela ; je ne le trouve pas joli, moi.

MATHURINE.

Il a de l'eſprit.

LUCAS.

On le dit, mais ſavoir ſi c'eſt vrai.

MATHURINE.

Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

LUCAS.

Qu'elles courent, je ne m'y oppoſe pas, pourvu que Lucette ſe tienne tranquille.

MATHURINE.

Duval n'eſt pas riche.

LUCAS.

C'a n'a rien que ſon catogan.

MATHURINE.

Ma voiſine, qui le connoît bien, m'a dit qu'il étoit fort intéreſſé, & que la dot de ma fille lui plaiſoit pour le moins autant que ſon viſage.

LUCAS.

Oh! tous ces drôles-là, qui aiment l'argent, n'ont point de goût.

MATHURINE.

Ecoute, il ne faut pas encore nous déſeſpérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée M. Duval ſur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité eſt preſque toujours la cauſe de toutes nos ſottiſes. Lucette n'en eſt pas exempte : mais ſon cœur eſt bon, j'en ſuis sûre ; & avec un bon cœur & une bonne mere, une fille revient toujours. Tu ſais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui perſuader la vérité : c'eſt que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même : d'après cette idée, ſa confiance en moi eſt ſans bornes ; elle me dit tout ce qu'elle penſe. Je ſaurai bientôt quelle eſpece de ſentiment elle a pour Duval ; & ſois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raiſon & à toi.

LUCAS.

Oh ! ſi vous allez me mettre en compagnie avec la raiſon, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raiſon ; je veux que ce ſoit par plaiſir, comme c'étoit autrefois. Tenez, Madame Mathurine, je ne ſuis point du tout d'avis que vous alliez prêcher Mademoiſelle Lucette ; tous ces ſermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enſeigner la maniere d'être plus gentil que je ne ſuis ; d'avoir de l'eſprit—des petites façons—des petites graces—— enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déja prié ma mere de me les apprendre ; mais ma mere dit qu'il ne me manque rien, & que je ſuis charmant.

MATHURINE.

Elle a raiſon, ta mere ; & je t'en dirai autant.

LUCAS.

Oh ! c'eſt que vous êtes auſſi ma mere, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi, oui, voilà une belle maniere d'être charmant, qui plaît aux meres, & ne plaît pas aux filles ! Comment ! Madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis ?

MATHURINE.

Quels avis veux-tu que je te donne ?

LUCAS.

Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous ſouvenir de ce qui vous plaiſoit le mieux ; dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE.

Là-deſſus, mon enfant, il n'y a point de regle ſûre, & ce qui plaît à l'une ennuie l'autre. Mais

j'entends Lucette ; laiſſe-moi ſeule avec elle, je vais travailler pour toi.

LUCAS.

Ah çà, n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parcequ'elle m'en voudroit peut-être ; & j'aimerois mieux qu'elle me fît ſouffrir toute ma vie que de la mettre en colere un ſeul moment.

MATHURINE.

Sois tranquille, & va-t'en.

LUCAS, *regardant venir Lucette.*

La voilà qui approche. Mon Dieu, comme elle eſt jolie ! Madame Mathurine, c'eſt tout votre portrait au moins. *(Il ſoupire.)* Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE.

Eh non, te dis-je ; j'y mettrai ordre.

LUCAS.

Ah ! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ma mere, qui mourra de chagrin d'abord ſi elle ne me voit pas heureux. Adieu, Madame Mathurine. *(Il s'en va en ſoupirant.)*

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

LUCAS, *revenant.*

Eh ! comment avez-vous dit ?

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

LUCAS.

Ah ! j'aime bien cet adieu-là. *(Il ſort.)*

SCENE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUCETTE, *embraſſant ſa mere.*

BON jour, ma mere : Lucas n'étoit-il pas avec vous ?

MATHURINE.

Oui, ma fille.

LUCETTE.

Il vous a peut-être fait des plaintes de moi,

MATHURINE.

Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE.

Il ne ſait ce qu'il dit.

MATHURINE.

Je l'ai raſſuré. Tu l'aimes toujours ? n'eſt-il pas vrai ?

LUCETTE.

Depuis quelque temps il eſt bien moins aimable.

MATHURINE.

Bon ! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUCETTE.

Oh ! c'eſt que cela ſeroit bien long à vous raconter.

MATHURINE.

Mais nous avons le temps.

LUCETTE.

Tenez, ma mere, c'eſt qu'il ne faut pas croire que M. Lucas ſoit ſans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE.

Dis-les moi donc, je t'en prie.

LUCETTE.

Il a le cœur excellent, c'eſt vrai ; c'eſt le plus honnête garçon du monde, c'eſt encore vrai ; il aime ſa mere de toute ſon ame ; il vous aime de même ; il ſe jetteroit au feu pour moi : je conviens de tout cela, parceque je ſuis juſte, moi ; mais—

MATHURINE.

Eh bien ? ſes défauts—

LUCETTE, *embarraſſée.*

Ses défauts—c'eſt que—je crois que je ne l'aime plus.

MATHURINE.

Celui-là eſt le pire ; mais tu fais bien de m'en avertir ; parcequ'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous eſt impoſſible de corriger Lucas de ce défaut-là.

LUCETTE.

Que vous êtes bonne, ma mere ! j'avois peur que cela ne vous fachât.

MATHURINE.

Tu me connois bien mal, Lucette ! rien ne peut me fâcher quand c'eſt ma fille qui me le dit ; comme rien ne peut me plaire, quand c'eſt un autre.

LUCETTE, *l'embraſſant.*

Ah ! vous ſavez que je ne vous cache rien.

MATHURINE.

Revenons à ton amour : tu n'en as donc plus pour Lucas.

LUCETTE.

Je ne vous assurerai pas la chose ; mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. M. Duval est un très joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la Cour étoient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi ; toutes les filles du village en crevent de dépit, cela me fait plaisir ; Lucas en a du chagrin, cela me fait peine ; je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrois bien aimer toujours Lucas, mais je voudrois aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATHURINE.

C'est difficile, mon enfant. Mais en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te feroit-il pas quelque petit reproche ?

LUCETTE.

Non, ma mere ; parceque je vous le dirois, & dés-lors il n'y auroit plus de mal.

MATHURINE.

Il est certain que je le préviendrois, en te faisant voir combien tu serois injuste ; car chacun de tes deux amants te donneroit son cœur tout entier, & toi, tu ne pourrois donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché seroit-il égal ?

LUCETTE.

Non, assurément : je tricherois, & cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Lucas & M. Duval ?

MATHURINE.

Je le crois ; & je te conseille, quand tu te seras décidée, de ne plus changer : car ce seroit encore une injustice.

LUCETTE.

Comment cela ?

MATHURINE.

C'eſt bien aiſé à comprendre. Quand le Seigneur du village m'a donné ſa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, & vous me rendrez tant d'ecus par an. Si, au moment de la moiſſon, il venoit me dire, Je vous rends vos écus & je reprends mes journaux, n'eſt-il pas vrai qu'il agiroit en malhonnête homme ; puiſque c'eſt la moiſſon qui doit me payer, non ſeulement de mes écus, mais de mes peines & de mon travail ?

LUCETTE.

Sans doute.

MATHURINE.

Eh bien ! quand tu auras choiſi ton amoureux, & que tu lui auras dit : Je recois votre amitié & je vous donne la mienne ; ſi, au moment où il compte t'épouſer, tu vas lui dire : Je vous rends votre amitié, & je veux reprendre la mienne ; tu fais le même trait que le Seigneur, c'eſt-à-dire, une très grande injuſtice.

LUCETTE.

Vous avez raiſon, ma mere : ah ! mon Dieu ! comme il eſt difficile d'être juſte !

MATHURINE.

Pas tant que tu le crois.

LUCETTE.

Mais, ma mere, vous me faites penſer à une choſe : j'avois déja donné mon amitié à Lucas.

MATHURINE.

Je le ſais bien : apparemment que tu as de bonnes raiſons pour la reprendre.

LUCETTE.

Non, je n'en ai point de raiſons, & voilà ce qui me fache.

MATHURINE.

Conſulte bien ton cœur.

LUCETTE.

Mon cœur eſt pour Lucas, ce n'eſt pas là l'embarras : mais c'eſt que ſi je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village, qui croira me l'avoir enlevé, & à cauſe de cela être plus jolie que moi ; ce n'eſt point agréable, ma mere.

MATHURINE.

Eſt-ce là ta ſeule raiſon ?

LUCETTE.

Oh ! j'en ai encore une autre ; c'eſt que j'ai tort avec Lucas ; il faudroit en convenir ; & je ne peux pas ſouffrir cela. Cependant—Mais j'entends quelqu'un, c'eſt M. Duval qui m'apporte un bouquet.

SCENE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

DUVAL, *d'un ton très fat.*

OUI, Mademoiſelle. *(à Mathurine.)* Madame, j'ai l'honneur de vous préſenter mon reſpect. *(à Lucette.)* Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE.

Vous êtes bien honnête, M. Duval.

MATHURINE, *à part.*

Ces fleurs-là vont détruire tout mon ouvrage.

DUVAL.

J'eſpere que Madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roſes pour la mere, & de l'autre les boutons pour la fille : chacune aura ce qui lui reſſemble. Quoiqu'en vérité, quand vous êtes auprès l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux ſœurs, & j'ai de la peine à diſtinguer l'aînée.

LUCETTE.

Ma mere, entendez-vous ?

MATHURINE.

Tenez, Monſieur Duval, vous croyez me faire un compliment, & vous vous trompez. Je ſerois bien fâchée d'être ſa ſœur, car je ne ſerois plus ſa mere : & je ne connois pas dans le monde un nom plus doux, ni un plus bel état.

DUVAL.

En ce cas, les roſes vous appartiennent. *(Il chante à Mathurine.)*

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

(à Lucette.)

Ces tendres boutons s'ouvriront
Quand ſur votre ſein ils ſeront
Accompagnés de quelques autres.

LUCETTE.

Eh bien, ma mere, a-t-il de l'eſprit ?

DUVAL.

A propos, Madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avoit trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Lucas, un payſan de village, un eſpece d'imbécille, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, & vous répond de le gagner.

MATHURINE.

Monſieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL.

Cela vaut la peine d'y penſer. *(à Lucette.)* Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé ce matin ?

LUCETTE.

Non.

DUVAL.

J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros payſan—comment l'appellez-vous donc ?—qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE.

Qui ? mon oncle Thomas ?

DUVAL.

Juſtement. Sa fille, qui n'eſt pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore, que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin, qu'elle eſt fille unique & fort riche, qu'elle s'eſtimera la plus heureuſe des femmes ſi je veux bien.—*(Il s'apperçoit que Mathurine l'écoute, & il s'interrompt pour lui dire :)* Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au ſujet de ce titre, que ſon frere, Procureur à Paris, vous ſervira de tout ſon cœur ; & c'eſt un homme ſur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite, il a ruiné plus de vingt familles avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE.

Oh ! je le crois bien.

DUVAL.

Je vous conseille de vous en occuper. *(à Lucette.)* J'ai répondu que mon cœur étoit pris ; que je la plaignois de toute mon ame, mais que j'avois déja l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule, m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la premiere volée sont malades de mon absence.—*(à Mathurine.)* Que faudra-t-il dire à mon oncle ?

MATHURINE.

Vous le remercierez de ma part, & vous lui direz qu'avant toutes choses je serois bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL.

Ecoutez, c'est aujourdhui dimanche : tout le monde est déja assemblé sur la place pour danser ; je vais y mener Mademoiselle Lucette, & de là je cours chercher le titre que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE.

Mais vous reviendrez danser après ?

DUVAL, *à demi-voix.*

N'en doutez pas. *(haut.)* Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs : mais on peut tout arranger, en s'y prenant bien.

MATHURINE.

Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, *à sa mere.*

Comme il est raisonnable pour son âge, & comme il est poli !

DUVAL.

Eh bien, venez-vous sur la place ? je suis sûr que tout le monde vous desire.

(Il chante.)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette ;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déja les chalumeaux.

A tous les jeux que l'on apprête,
Vous seule donnez des appas ;
Si l'on ne vous y voyoit pas
Dimanche ne seroit point fête.

LUCETTE, *à Mathurine.*

Comme il est aimable ! Oh ! ma mere, me voilà décidée ; & vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. *(Lucette donne le bras à Duval, & ils s'en vont en chantant :)*

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette ;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déja les chalumeaux.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

MATHURINE, *seule.*

TOUT est perdu, ma fille aime Duval ; & ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulois me servir un moment de mon autorité de mere, je suis bien sûre que Lucette obéiroit. Obéir ! ce mot-là tue tout.

D'ailleurs c'eſt un mauvais moyen. En m'oppoſant à ſon amour, je ne le rendrai que plus fort ; je ferai haïr Lucas en ordonnant qu'il ſoit aimé. Ah ! Lucette, Lucette, ce n'eſt que ton bien que je veux, & pour te rendre heureuſe, il faut que je ruſe avec toi. Hélas ! que non payons cher le bonheur d'avoir des enfants ! A peine ſont-ils nés que mille maux les menacent ; ils n'en ſouffrent que lorſque ces maux ſont venus, leur mere en ſouffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeuneſſe, des dangers plus grands ; paſſionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, & ne ſe ſouvenant de leur mere que quand ils ont à l'affliger. Je ſais tout cela, je me le répete ſouvent ; & un ſourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puiſque nous les aimons tant ; il faut pourtant bien que le plaiſir paſſe la peine. Mais voici ce pauvre Lucas ; il me fait pitié.

SCENE V.

MATHURINE, LUCAS.

LUCAS, *pleurant.*

AH mon Dieu ! mon Dieu, que je ſuis à plaindre !

MATHURINE.

Qu'as-tu donc, mon ami ? tu pleures.

LUCAS.

Sans doute, je pleure ; & je n'en ai que trop ſujet.

MATHURINE.

Que t'eſt-il arrivé ?

LUCAS.

Vous ſavez bien, ce ſanſonnet que j'élevois depuis plus d'un an, & qui diſoit ſi bien ; j'aime Lucette, j'aime Lucette.

MATHURINE.

Eh bien ?

LUCAS.

Eh bien, comme Mademoiſelle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'étoit le moment de lui donner le ſanſonnet, afin qu'au moins elle ſe ſouvînt de moi, quand le ſanſonnet lui diroit : J'aime Lucette. En conſéquence, je l'ai tiré de ſa cage, jn lui ai attaché à la parte le plus beau ruban de ma mere, & j'ai été pour le porter à Mademoiſelle votre fille.—Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! c'eſt bien à préſent qu'il n'y a plus d'eſperance. *(Il pleure.)*

MATHURINE.

Eh bien, as-tu vu ma fille ?

LUCAS.

Sûrement, je l'ai vue, je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en alloit à la danſe. Pardi, ils chantoient tous deux comme deux roſſignols ; cela m'a fait un peu de peine : mais cependant je n'ai pas dit autre choſe que d'ôter mon chapeau, & j'ai préſenté le ſanſonnet à Mademoiſelle Lucette. Ah ; c'eſt-là, c'eſt-là que j'ai bien vu que j'étois perdu.

MATHURINE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille ?

LUCAS.

Ce qu'elle m'a dit ? je le ſais bien ce qu'elle m'a dit, & je m'en ſouviendrai long-temps.

MATHURINE.

Mais ſi tu veux que je le ſache, il faut auſſi me le dire.

LUCAS.

Elle m'a dit qu'elle n'aimoit point tous ces animaux là. qui diſoient toujours la même choſe ; ainſi, a-t-elle ajouté, vous & votre ſanſonnet pouvez vous aller promener, je vous donne la clef des champs. En diſant ces paroles, elle a lâché le ruban, & le ſanſonnet s'eſt envolé, en répétant : j'aime Lucette, J'aime Lucette.

MATHURINE.

Ce trait-là n'eſt pas de ma fille. Et qu'as-tu fait ?

LUCAS.

Moi, je n'ai pas pu m'envoler ; je ſuis reſté pétrifié, & malgré cela, mon cœur diſoit toujours comme le ſanſonnet, J'aime Lucette.

MATHURINE.

C'eſt ce malheureux Duval qui a ſûrement engagé ma fille à une ſi mauvaiſe action.

LUCAS.

Oh ! Madame Mathurine, tout eſt fini : ce dernier trait me fait voir clair ; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti, & il eſt pris.

MATHURINE.

Je n'oſe te donner beaucoup d'eſpérance, il ne m'en reſte guere à moi-même. Cependant—

LUCAS.

Oh ! après l'hiſtoire du ſanſonnet, il n'y a plus de *cependant :* mon parti eſt pris, Madame Mathu-

rine, mon parti eſt pris. Dès que le ſanſonnet a vu qu'on ne l'aimoit plus, il s'en eſt allé tout de ſuite ; le ſanſonnet a eu raiſon.

MATHURINE.

Ecoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution eſt difficile ; je riſque même beaucoup à l'entreprendre ; mais s'il me réuſſit, avant la fin du jour nous ſerons tous heureux.

LUCAS.

Excepté moi.

MATHURINE.

Le ſerions-nous ſans toi, nigaud ? Mais, n'eſt-ce pas Duval qui vient par là bas.

LUCAS.

Eh ! mon Dieu oui ; cette figure-là me pourſuit.

MATHURINE.

Laiſſe-nous ſeuls ; je vais lui tendre un piege où j'eſpere qu'il ſera pris. Va m'attendre chez ta mere.

LUCAS.

Oh ! je n'attends plus, je ſuis décidé. Mais je vous reverrai, Madame Mathurine, je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, & je viendrai vous dire adieu. Adieu, Madame Mathurine ; je reviendra vous dire adieu. *(Il ſort.)*

SCENE VI.

MATHURINE, *seule.*

VOICI Duval ; il doit être bien difficile de le tromper : puisse ma tendresse pour ma fille, me donner tout l'esprit dont j'ai besoin !

SCENE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATHURINE.

AH ! vous voilà, M. Duval ; je ne vous attendois plus.

DUVAL.

J'avois à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile ; vous m'avez promis de causer avec moi : voilà deux motifs bien puissants pour me rappeller près de vous.

MATHURINE.

Oui : mais vous étiez avec ma fille, & je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUVAL.

Il est certain qu'en regardant Mademoiselle Lucette, il est permis de tout oublier : elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE.

Ah ! Monſieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre choſe. Où eſt ce titre avec lequel je pourrois réclamer les biens de la famille Lucas.

DUVAL.

Le voici, Madame. *(Elle veut le prendre, Duval s'y oppoſe.)* Mais je ne peux vous le laiſſer qu'autant que vous en ferez uſage, & que mon oncle ſera chargé du procès. Telle eſt ſa volonté que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier Mademoiſelle votre fille, & que vous fuſſiez bien aiſe d'augmenter ſa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle ſe feroit un plaiſir de vous le céder.

MATHURINE.

On ne peut pas être plus obligeant. Mais, Monſieur Duval, ce titre eſt perſonnel à moi ; c'eſt à moi ſeule qu'il appartient ; il ne pourroit ſervir à ma fille que dans le cas où je la ferois mon héritiere en la mariant.

DUVAL.

Cela va ſans dire : mais perſonne ne doute de vos intentions à ce ſujet. On vous connoît trop bien, Madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à Mademoiſelle Lucette, que vous lui laiſſerez choiſir l'époux qui lui plaira, & qu'enfin vous n'avez amaſſé vos richeſſes que pour avoir le plaiſir de lui en faire une dot.

MATHURINE.

Il eſt certain que, ſans moi, ma fille n'auroit pas grand'choſe. Son pere étoit pauvre quand je l'épouſai, je fis ſa fortune. Plaiſir bien doux, Monſieur Duval, plaiſir que je n'ai éprouvé qu'une fois,

& qui eſt le plus grand, ſans doute, que la richeſſe puiſſe donner.

DUVAL.

Vous retrouverez ce plaiſir, Madame Mathurine, vous le retrouverez quand vous direz à l'époux qu'aura choiſi Mademoiſelle Lucette : Mon ami, tu es aimable, & ma fille t'aime ; c'eſt ſon métier : mais tu es pauvre, & je te donne toute ma fortune ; voilà la mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ſes mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent ; vous jouirez de ſa ſurpriſe, de ſa reconnoiſſance. Ah ! quel moment ! Madame Mathurine, quelle ſatisfaction pour Monſieur votre gendre & pour vous. Tenez, moi, je ſuis né trés ſenſible, & mon cœur eſt ému à cette ſeule idée. Il me ſemble que je vois tout cela, & je ſens la joie—les tranſports——le plaiſir—— Oh ! c'eſt un beau moment, Madame Mathurine !

MATHURINE.

J'en conviens ; mais je n'ai pas trente-quatre ans ; j'ai un cœur tout comme un autre : il eſt poſſible que je trouve quelqu'un qui me plaiſe ; il eſt encore poſſible que je plaiſe à quelqu'un. N'eſt-il pas vrai, Monſieur Duval, on a vu des choſes plus extraordinaires ?

DUVAL.

Pour cela, Madame, ce ne ſeroit point du tout ſingulier.

MATHURINE.

Eh bien, ſi après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettois d'un autre le reſte de ma fortune qui eſt quatre fois plus conſidérable, & par là-deſſus le titre que vous tenez, & que je vinſſe avec cette dot trouver un aimable garçon, comme vous, je ſuppoſe ; il ne faut pas que cela

vous fâche, ce n'eſt qu'une ſuppoſition, & que je vous diſe : Mon cher ami, vous me plaiſez, c'eſt votre métier ; je vous épouſe, c'eſt le mien, je vous donne tout ce que j'ai, c'eſt mon plaiſir ; & qu'en prononçant ces mots, je vous miſſe en poſſeſſion de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats ; c'eſt une ſuppoſition, comme vous entendez bien : mais vous conviendrez que dans cette ſuppoſition-là je jouirois bien mieux de la ſurpriſe, de la joie, de la reconnoiſſance, de celui que j'enrichirois. Ah ! quel moment ! Monſieur Duval, quelle ſatisfaction pour mon époux & pour moi ! Tenez, je ne le cache pas, je ſuis encore ſenſible, & mon cœur treſſaille un peu à cette idée ; il me ſemble que j'y ſuis——& je ſens—en vérité.——Oh ! c'eſt un joli moment, Monſieur Duval !

DUVAL.

Oui, oui, Madame Mathurine ; & plus joli encore pour celui qui le paſſeroit avec vous que pour vous-même.

MATHURINE.

Allons donc, vous vous moquez, parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille. Car, ſi je m'occupe jamais de la ſuppoſition que j'ai faire, ce ne ſera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangements ſont pris là-deſſus ; l'argent qui lui revient eſt prêt ; j'y ajouterai même quelque choſe, parcequ'une mere eſt toujours obligée de faire plus que ſon devoir : on me permettra de diſpoſer enſuite de ce qui me reſte, en faveur de la perſonne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL.

Vous raiſonnez ſi bien, Madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénetre juſqu'à mon

ame. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me conſoler, c'eſt que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat oſe vous faire ſa cour ?

MATHURINE.

Oh ! vous ſentez bien que je n'irai pas raconter ainſi toutes mes affaires à un homme qui pourroit m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parceque l'on ne peut ſe flatter de rien avec un homme auſſi couru, avec l'amant fidele de Mademoiſelle Lucette. Allons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente ; vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, & que vous l'adorez. Eh bien, tant mieux pour vous. Je vous la donne, ſa dot eſt prête, le mariage ſe fera quand vous voudrez.

DUVAL.

Mais, Madame Mathurine, qui vous dit un mot de cela ? Voulez-vous me faire la grace de m'entendre un moment & de me croire ?

MATHURINE.

Vous croire, c'eſt bien fort. Mais, voyons, dépêchez-vous.

DUVAL.

Il y a trois mois que je ſuis dans ce village & que je pourrois être à Paris, où je jouis, ſans vanité, d'une exiſtence fort agréable. Il faut donc qu'un puiſſant motif me retienne ici, & ce motif que peut-il être ſinon l'amour.

MATHURINE.

Et je le ſais, Monſieur, je le ſais, ce n'eſt pas la peine de me le répéter.

DUVAL.

Non, vous ne le ſavez pas ; je n'ai jamais oſé vous le dire ; mais daignez l'apprendre aujourd'hui

puiſque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans à peu près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze. Un viſage rond, un nez retrouſſé, des yeux vifs & ſpirituels, trente deux dents bien blanches & bien rangées, l'air de la franchiſe & de la gaieté ; avec tous ces charmes, un caractere d'or, bon, vrai, ſenſible, paſſionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête ; mais comment oſer le lui dire, moi, jeune étourdi, ſans figure, ſans eſprit, ſans aucun de ces agréments qui compenſent le défaut de fortune ? Je réſolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avoit inſpiré. Peu de jours après je rencontre une jeune fille qui lui reſſembloit à s'y méprendre ; cette ſeule raiſon me la fait préférer à toutes les Beautés du village ; je la diſtingue, je lui marque des attentions ; elle m'accueille, elle accepte mon hommage ; & moi, n'oſant porter mes vœux juſqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adreſſer au portrait. Voilà l'hiſtoire de mon amour pour Mademoiſelle votre fille.

MATHURINE.

Monſieur Duval, il eſt impoſſible de ſe fâcher d'une pareille déclaration, ſur-tout quand on n'a pu s'empêcher de laiſſer voir qu'on la deſiroit ; mais enfin c'eſt le portrait que vous voulez, c'eſt le portrait qu'il vous faut, & vous ne feriez pas homme à le ſacrifier à l'original.

DUVAL.

Ah ! dites un mot, un ſeul mot, & vous verrez...

MATHURINE.

Vous abuſez de vos avantages. Mais, écoutez M. Duval, vous m'avez raconté l'hiſtoire de vos

amours ; il faut que je vous raconte la miene. Quand mon mari vint à m'aimer, il faiſoit la cour à une petite payſanne du village, qui apparemment me reſſembloit auſſi. Je lui fis entendre que je n'aimois point ces diſtractions ; & j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçoit qu'il ne l'avoit jamais aimée, & que tout ſon cœur étoit à moi.

DUVAL.

Quel fut le prix de ce ſacrifice ?

MATHURINE.

Ma main.

DUVAL.

Vous lui ſignâtes, ſans doute, en même temps qu'il écrivit la lettre, une promeſſe de l'épouſer le lendemain ?

MATHURINE.

Le jour même.

DUVAL.

Avez-vous une plume & de l'encre chez vous ?

MATHURINE.

Tout ce qu'il faut.

DUVAL.

Donnez-vous la peine de paſſer dans votre maiſon ; nous terminerons notre converſation par écrit.

MATHURINE.

De tout mon cœur, Monſieur Duval, & que ne parlez-vous ? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille ſoit mariée, & que le titre ſoit dans mes mains.

DUVAL.

Avant tout il faut vous plaire & vous adorer à jamais.

MATHURINE.

Voici ma fille, laiſſons la ſeule nous n'avons pas beſoin d'elle.

(Ils entrent dans la maiſon.)

SCENE VIII.

LUCETTE, *ſeule.*

DUVAL eſt avec ma mere ; ſans doute, il lui demande ma main. Je ne ſais ſi j'en ſerai bien aiſe. Duval eſt aimable, mais ſon cœur ne vaut pas ſon eſprit : il a trop ri quand j'ai lâché le ſanſonnet de Lucas. Ah ! ce que j'ai fait là n'étoit pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant ſans ſe plaindre : ce ſouvenir fait couler les miennes. Ah ! qu'on eſt malheureux quand on a fait quelque choſe de mal ! on y penſe tout la journée.——C'eſt ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimois Lucas, il n'exigeoit jamais rien qui pût me donner du chagrin.—Je ne ſais que faire ; je ſuis bien à plaindre. Il faut attendre ma mere, je lui dirai tout, cela me ſoulagera.

SCENE IX.

LUCETTE, LUCAS,

En habit de dragon, en casque & un sabre.

LUCETTE.

MAIS que vois-je ? c'est Lucas. Ah ! comme il est vetu.—Oui, c'est lui.—Je ne me trompe pas. Et comment—

LUCAS, *se retirant.*

Je vous demande pardon, Mademoiselle, c'est Madame votre mere que je cherchois.

LUCETTE.

Lucas, arrêtez, répondez-moi. Que veut dire cet habit ? que vous est-il arrivé ? Je tremble de frayeur.

LUCAS.

Ne tremblez pas, Mademoiselle, ne tremblez pas, je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne que la mienne.

LUCETTE.

Mais expliquez-vous donc, & tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme ? vous êtes-vous engagé.

LUCAS.

Engagé ! je l'étois avec vous ; c'étoit tout mon bonheur, c'étoit toute ma joie.——Vous m'avez donné mon congé, vous m'avez cassé avec ignominie ; j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE.

Eſt-il poſſible que vous ayez fait cette folie ? eſt-il poſſible— ?

LUCAS.

Mademoiſelle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuſes ; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine : ce qui peut m'arriver de pis c'eſt de la perdre ; & une fois mort, on ne ſouffre plus. Mais quand on engage ſon cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que ſoi-même ; & qu'après l'avoir accepté, elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connoît les plus ſenſibles, Mademoiſelle, cela fait plus de mal que de mourrir, & cela fait mal bien plus long-temps.

LUCETTE.

Et que dira vo:re mere ? vous ne ſongez pas qu'en m'abandonnant, vous l'abandonnez auſſi.

LUCAS.

Ce n'eſt pas moi qui vous abandonne, puiſque je vous emporte dans mon cœur, & que vous m'avez dit : Va-t-en. Quant à ma mere, je n'ai point d'excuſe, je le ſais & j'en pleure. Mais Madame Mathurine la conſolera, prendra ſoin d'elle pendant mon abſence. Je venois l'en prier, je venois lui demander de remplir ma place auprès de ma mere. Ce n'étoit pas vous que je cherchois, Mademoiſelle. je voulois partir ſans vous voir.

LUCETTE.

Partir ! Quoi vous voulez partir dès aujourd'hui ?

LUCAS.

Tout à l'heure ; il le faut bien : le capitaine m'a dit que le général étoit à la veille de donner bataille, & qu'il n'attendoit plus que moi pour cela.

Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUCETTE.

Mais, Lucas, l'on vous a trompé. Soyez sûr—

LUCAS.

Oh ! je le ſais bien que l'on m'a trompé, mais ce n'eſt pas le capitaine. Mademoiſelle, ne me retenez pas plus long-temps : je vous le répete encore, ce n'eſt pas vous que je cherchois, c'eſt Madame Mathurine, votre mere, à qui je veux remettre ce papier. Eſt-elle chez elle ?

LUCETTE.

Elle eſt en affaire. (*Lucas s'en va.*) Vous me quittez donc ?

LUCAS, *s'arrête.*

Je tâche de m'en aller, mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE.

Lucas !—

LUCAS.

Eh bien ? (*Il revient.*)

LUCETTE.

Que je ſuis malheureuſe !

LUCAS.

Je n'aurois jamais cru que c'eût été à moi de vous conſoler aujourd'hui.

LUCETTE.

N'en parlons plus, puiſque votre parti eſt pris— (*Elle pleure.*) Dites-moi ſeulement ce que c'eſt que ce papier que vous voulez donner à ma mere.

LUCAS, *refuſant de le montrer.*

Oh ! ce n'eſt rien, Mademoiſelle, ce n'eſt rien.

LUCETTE.

Comment ! je ne peux pas le voir ?

LUCAS.

Vous le verrez quelque jour : ce n'eſt pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE.

Je vous en prie.

LUCAS.

Vous me priez, vous me priez de quelque choſe ! vous ! voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUCETTE.

Laiſſez-moi lire. *(Elle prend le papier & lit :)* " Mon Teſtament." Comment ! votre teſtament ?

LUCAS.

Sans doute, puiſque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ſes affaires.

LUCETTE *lit.*

Comme ainſi ſoit que dès que l'on n'eſt plus aimé dans ce monde, on n'a rien de mieux à faire que d'en ſortir, j'ai pris mon parti de profiter des bontés d'un capitaine qui veut bien m'envoyer à la bataille. J'eſpere qu'auſſitôt que j'y ſerai arrivé, mon affaire ſera finie le plus promptement poſſible, & c'eſt alors que je prie Madame Mathurine, mere de Mademoiſelle Lucette, de vouloir bien être mon exécutrice teſtamentaire.

D'abord, je demande pardon à ma mere de m'être fait tuer ſans ſa permiſſion ; mais comme c'eſt le premier chagrin que je lui ai donné, j'eſpere qu'elle me le pardonnera pour cette fois ; l'aſſurant bien, du fond de mon ame, que jamais il ne m'arrivera plus de rien faire qui lui déplaiſe, & que je ne regrette de ce monde que le bonheur & le plaiſir de l'aimer.

Je donne & legue à Mademoiſelle Lucette, tout le bien paternel dont je peux diſpoſer, ſans mettre ma mere mal à ſon aiſe ; lui pardonnant ma mort & tout ce qu'elle m'a fait ſouffrir, & deſirant de toute mon ame qu'elle ſoit heureuſe avec celui qu'elle m'a préféré. Je mets pourtant la condition à ce legs, que le premier garçon de Mademoiſelle Lucette, ſera nommé Lucas, & qu'elle penſera quelquefois à moi, en aimant & en careſſant Lucas, ce qui m'empêchera de m'ennuyer dans l'autre monde.

Je donne encore & legue une petite penſion alimentaire, au petit chien Aza, que j'ai donné à Mademoiſelle Lucette ; ſentant fort bien que ce petit chien ne ſera plus aimé de ſa maîtreſſe, quand elle aura épouſé mon rival, & ne voulant pas que ce bon petit chien, qui a été mon comrade, meure de faim pour avoir déplu comme moi.

Voilà à quoi ſe réduiſent toutes mes volontés, c'eſt la premiere & la derniere fois que j'en ai d'autres que celles de Mademoiſelle Lucette.

Signé LUCAS.

(Lucas veut reprendre le teſtament, Lucette le retient).

Lucas, gardez votre bien, mais laiſſez-moi cet écrit ; il ne me quittera jamais, je le lirai toute ma vie, du moins juſqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

LUCAS.

Vos larmes ! quoi ! vous pleurez ! & de quoi pleurez-vous ? que vous eſt-il arrivé ? Mademoiſelle Lucette ? Ah ! parlez, contez-moi vos peines, j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval, mais je ne veux céder à perſonne vos chagrins.

LUCETTE.

Mon ami.——

LUCAS.

Oui, je le ſuis votre ami, je le ſuis toujours, je le ſerai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié. C'eſt un bien grand malheur pour moi : mais ce qui l'a un peu ſoulagé, c'eſt que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc, qu'avez-vous? qu'eſt-ce qui vous chagrine ?

LUCETTE.

Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnoître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égaré, mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur vous a toujours aimé, Lucas, ſoyez-en bien sûr ; & cet amour ſi vrai.——

LUCAS.

Que dites-vous donc ? Lucette, répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez ! vous m'aimerez encore ! hélas ! mon Dieu, votre changement a penſé me faire mourir de douleur, votre retour me feroit mourir de joie ; je n'ai pas beſoin d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE.

Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé, je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu ; je te le dis, je te le répete, je trouve du plaiſir à te l'avouer dans l'inſtant où je n'eſpere plus de pardon, où je ne me flatte plus.—

LUCAS.

De pardon ! ma bonne amie, qu'eſt-ce que c'eſt que ce mot-là ? quoi ! j'allois mourir, tu m'ac-

cordes la vie, & tu me parles de te pardonner ! mais c'eſt à moi de te remercier, puiſque c'eſt moi qui reçois ma grace.

LUCETTE.

Quoi ! tu daignerois— ?

LUCAS.

Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuſer, toute perfide, toute infidele que tu étois, je n'ai jamais pu te haïr. Tu l'aurois été cent fois davantage, que je t'aurois toujours chérie, il dépendoit de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE *lui tend la main.*

Faiſons donc la paix, veux-tu ?

LUCAS.

De toute mon ame ; mais vous ne danſerez plus avec M. Duval ?

LUCETTE.

Je ne lui parlerai de ma vie ; mais tu n'iras point à la guerre ?

LUCAS.

Ah ! dame, c'eſt difficile à arranger à cauſe de ce général qui m'attend ; mais écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours ſa bataille, parceque j'ai eu des affaires, & que je me ſuis arrangé avec toi ; & s'il lui falloit abſolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place M. Duval ; ma mere arrangera tout cela avec le capitaine, qui eſt un bonne homme.

LUCETTE.

Et le ſanſonnet ?

LUCAS.

Il eſt revenu chez nous ; ce drôle-là s'eſt douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE.

Puiſque tu me pardonnes, je ſuis heureuſe, & je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi.—

SCENE X.

LUCAS, LUCETTE, UN VALET de Ferme.

LE VALET, *une lettre à la main.*

MADEMOISELLE, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE.

Je n'en ai que faire, vous pouvez le lui rapporter.

LE VALET.

Oh ! je m'en garderai bien, M. Duval me gronderoit ; il m'a dit de vous le donner, le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval ; à préſent qu'il va être le gendre de Madame Mathurine, il nous feroit enrager tout à ſon aiſe.

LUCAS.

Que parles-tu de gendre de Madame Mathurine ?

LE VALET.

Je dis ce qui eſt vrai, que M. Duval va épouſer Mademoiſelle Lucette.

LUCAS.

M. Duval va épouſer Lucette ! qui t'a dit cela ?

LE VALET.

Je le ſais bien, peut-être, puiſque j'ai ordre d'aller chercher M. le Tabellion pour le contrat de mariage, & d'amener en même tems les ménétriers. Madame Mathurine fait là une ſottiſe ; ſi elle m'avoit conſulté, je lui aurois dit de vous donner plutôt ſa fille ; car en vérité, quoique vous ſoyez un petit peu innocent, je vous aimerois cent fois mieux pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à babiller, vous avez votre lettre, bon ſoir, Dieu vous maintienne en joie.

Il s'en va.

SCENE XI.

LUCAS, LUCETTE.

LUCAS.

COMMENT ! vous ne promettez de ne plus danſer avec M. Duval, & vous allez vous marier avec lui ?

LUCETTE.

Mon ami, je te réponds, je te jure que je l'ignore, que ma mere ne m'en a pas parlé, & que rien au monde ne pourra m'y faire conſentir.

LUCAS.

Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours, voilà pourquoi ce ſeroit bien mal à vous de me

tromper. Mais lisez votre lettre, que je ne vous gêne pas.

LUCETTE.

Non, mon ami, c'est à toi de la lire, c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

LUCAS.

Point du tout ; elle n'est pas pour moi.—

LUCETTE.

Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maître de mon cœur : prends cette lettre, lis, & ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore, il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour ; pardonne-le lui, mon ami, & sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai de plaisir à te la sacrifier.

LUCAS.

Allons, voyons donc, puisque vous le voulez— cela me fait pourtant un peu de peine ; je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrois penser & dire tout seul. Mais allons, il faut s'y résoudre, quand ce ne seroit que pour m'instruire, & voir un peu avec quelles douceurs M. Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles. *(Il ouvre & lit :)*

MADEMOISELLE,

J'ai été poli & galant avec vous comme je le suis avec toutes les femmes ; & vous avez pris cette galanterie pour de l'amour. J'en suis d'autant plus fâché que vous m'avez offert votre cœur & qu'il m'est impossible de l'accepter, puisque le mien est tout entier à celle à qui je vais m'unir.

DUVAL.

LUCETTE, *riant.*

C'eſt toi qui t'amuſes à faire cette lettre-là ?

LUCAS.

Moi, je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences. Je lis ce qu'il y a.

LUCETTE *prend la lettre.*

Cela n'eſt pas poſſible.

LUCAS.

Voyez vous-même.

LUCETTE, *après avoir lu.*

Ah ! le traître ! Mon ami, ne m'accable pas ; je n'avois pas encore reçu cette lettre, je ne m'attendois pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit.—

LUCAS.

Ne parlons plus de rien, Lucette : ſi ta faute n'avoit pas été punie, j'aurois pu te la rappeller quelquefois pour te faire engager ; mais après cette lettre-ci, je mériterois que tu m'oubliaſſes tout à fait ſi je pouvois m'en ſouvenir un ſeul moment. *(Il déchire la lettre.)* Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais ; je ne t'ai jamais vue ſi belle, ſi jolie qu'aujourd'hui ; & tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté ſont revenus dans mon cœur.

LUCETTE.

Ah ! mon cher Lucas, combien je ſens ton procédé ! . . .

LUCAS.

Ne ſens que ma joie, c'eſt tout ce que je demande, & oublie a jamais tout ce qui n'eſt pas toi ou moi.——Mais voici Madame Mathurine avec M. le Tabellion, &—toujours ce Monſieur.

SCENE DERNIERE.

LUCETTE, LUCAS, MATHURINE, DUVAL, LE TABELLION.

MATHURINE.

MA fille, voici le moment de terminer bien des affaires. M. le Tabellion nous aidera ; il porte avec lui ton contrat de mariage, où le nom de ton mari eſt en blanc : c'eſt à toi, comme de raiſon, à le remplir ; vois ſi tu veux du temps pour te décider, ou ſi tu peux t'expliquer tout de ſuite.

LUCETTE.

Grace au ciel, ma mere, je n'ai pas beſoin de réflexion pour faire écrire ſur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. *(Au Tabellion.)* Monſieur le Tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Lucas.

LUCAS.

Oui, Monſieur, entendez-vous ? & n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION.

Je vous en fais mon compliment ; mais eſt-ce là votre habit de noces ?

LUCAS.

Non, non, c'eſt mon habit de la veille.

MATHURINE.

Ta mere ſort de chez moi ; elle ſavoit déja la folie que tu as faite, & elle eſt allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

LUCAS.

Elle a raiſon, ma mere ; car voici mon colonel, & je quitte le capitaine pour ſuivre le colonel. Je ſais ce que c'eſt que la ſubordination.

MATHURINE.

Ce n'eſt pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvois ruiner ta bonne mere & toi-même. Tant que tu le ſaurois dans mes mains, tu te croirois obligé de m'aimer, pour que je n'en fiſſe pas uſage. Il faut que tu m'aimes, comme tu diſois tantôt, ſeulement pour ton plaiſir : tiens, voilà ton titre. *(Elle le dechire.)*

DUVAL.

Ah, Madame !

MATHURINE.

Un moment. Sais-tu ce qu'il m'en a coûté, ma fille, pour aſſurer le repos du bon Lucas, de ſa mere, & pour faire avouer à Monſieur qu'il ne t'avoit jamais aimée ? une promeſſe de mariage, qu'il faudra bien tenir, ſi Monſieur l'exige, après certaines diſpoſitions que je veux faire auparavant. M. le Tabellion, écrivez que, outre la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je poſſede dans le monde, tout ce que je pourrois jamais poſſéder, que je me remets entièrement à ſa diſpoſition ; & expliquez cela de maniere qu'il ſoit auſſi clair que tout mon bien eſt à ma fille, comme il eſt clair qu'elle a tout mon cœur.

LUCETTE.

Ah, ma mere !

MATHURINE.

Laiſſe-moi parler. A préſent, Monſieur, qu'il ne me reſte plus que les appas qui vous ont ſéduit,

ſi vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je ſubirai mon ſort. Mais notre fortune dépendra de Mademoiſelle Lucette ; c'eſt à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteſte. Demandez-lui donc ſes intentions : voilà ma mere.

DUVAL.

Madame, il m'eſt impoſſible de vous exprimer à quel point cette plaiſanterie-là m'enchante. Je ſuis ravi d'y être pour quelque choſe. Je vous rends votre promeſſe. En vous épouſant nous ſerions tous deux malheureux ; en ne vous épouſant pas, nous ſommes tous les quatre contents : il n'y a pas de comparaiſon. Et d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE.

Vous devinez notre avis.

LUCAS *le rappelle.*

Monſieur, Monſieur !

DUVAL.

Quoi ?

LUCAS.

Comme vous avez beaucoup d'eſprit, & que je ne ſuis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets ſur mon mariage ? je vous ſerois bien obligé.

MATHURINE *à Lucas.*

Allons, mon ami, allons faire la noce chez ta mere ; je veux lui porter un bouquet & en recevoir un de ſa main : le jour du bonheur des enfants eſt la fête des bonnes meres.

FIN.

LE BON MENAGE,

OU

LA SUITE DE LA BONNE MERE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Repréſentée devant leurs Majeſtés par les Comédiens François et Italiens Ordinaires du Roi, le Samedi, 28 Décembre, 1782.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M.DCC.LXXXVI.

A LA REINE.

MADAME,

LE titre de cette bagatelle peut ſeul excuſer la hardieſſe de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ. Celle qui a porté ſur le trône les vertus douces et ſimples qui font la conſolation du pauvre doit ſourire à la foible eſquiſſe que j'en ai tracée. Le bon ménage appartient à VOTRE MAJESTE, par la même raiſon qu'Elle poſſède le cœur du Roi et ceux de tous ſes ſujets.

Je ſuis avec un profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéiſſant

ſerviteur et ſujet,

FLORIAN

PERSONNAGES.

LUCAS, bourgeois.

LUCETTE, femme de Lucas.

Deux enfans de Lucas et de Lucette, de l'âge d
fix à ſept ans.

L'AINE.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La ſcene eſt dans la maiſon de Lucas.

LE BON MENAGE,

COMEDIE.

Le théâtre repréſente une chambre meublée très-ſimplement, où l'on voit les portraits de Lucas et de Lucette. Lucette, aſſiſe, feſtonne: ſes deux enfants, ſur des tabourets, ſont à ſes pieds ; l'un feuillette un livre pour en voir les eſtampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCENE PREMIERE.

LUCETTE, SES DEUX ENFANTS.

LE CADET, *montrant à ſa mere un château de cartes.*

MAMAN, regardez donc.

LUCETTE.

Cela eſt fort joli, mon ami.

L'AINE.

Voyons. *(Il ſouffle deſſus et le renverſe, puis il rit.)* Ah, ah, ah.

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frere de me laiſſer tranquille : il faut que je recommence tout.

LUCETTE.

Pourquoi tourmenter votre frere ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuſe ?

L'AINE.

Ba ! c'eſt un enfant, il s'amuſe à des bêtiſes.

LUCETTE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon.

L'AINE.

Je m'inſtruis, moi ; je regarde des images. Quelle eſt celle-là, maman, où une femme préſente à un aveugle un petit monſieur habillé comme un chevreau ?

LUCETTE.

C'eſt une mere qui ſe ſert d'une ruſe pour faire donner l'héritage à ſon fils cadet, parce qu'il étoit plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, *voulant voir l'eſtampe.*

Ah ! voyons donc, mon frere : elle eſt bien jolie, cette image-là.

L'AINE, *tournant le feuillet.*

Non, elle n'eſt pas jolie.

LE CADET.

Maman, où eſt donc mon papa ?

LUCETTE.

Il eſt ſorti pour des affaires.

LE CADET.

Je ſuis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AINE.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi auſſi.

L'AINE.

Oh ! ſavoir.

LE CADET.

Oh ! c'eſt tout ſu.

L'AINE.

J'entends quelqu'un ; c'eſt peut-être lui. *(Ils courent, et reviennent.)* Non, c'eſt Mademoiſelle Roſalba.

(Lucette ſe leve, et va au-devant d'elle.)

SCENE II.

LUCETTE, ROSALBA, LES ENFANTS.

LUCETTE.

C'EST vous, Mademoiſelle, vous avez la bonté.—

ROSALBA.

Es-tu ſeule, ma chere amie ?

LUCETTE.

Oui, mon mari vient de ſortir. Avez-vous quelque choſe à me dire ?

ROSALBA.

Aſſurément : fais retirer tes enfants, je t'en prie.

LUCETTE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)

SCENE III.

ROSALBA, LUCETTE.

ROSALBA.

LELIO eſt de retour ; il eſt dans la ville.

LUCETTE.

Comment le ſavez-vous ?

ROSALBA.

Par la derniere lettre qu'il m'a écrite ſous ton adreſſe, et que tu m'as remiſe hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui icy et je n'oſerai le voir ! Ah ! ma chere Lucette, qu'il eſt affreux pour une femme ſenſible de ne pouvoir pas voler au-devant de ſon mari, après trois mois d'abſence !

LUCETTE.

Cela n'eſt que trop ſimple, lorſque l'on s'eſt mariée à l'inſu de ſon pere.

ROSALBA.

Ah ! tu ſais que c'eſt ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio, elle a été touchée de notre amour ; et après avoir fait inutilement tous les efforts poſſibles pour obtenir le conſentement de mon pere, elle a pris ſur elle de m'unir ſecretement au ſeul homme que je pouvois aimer.

LUCETTE.

Je ſais tout cela, mademoiſelle : mais madame votre tante eſt morte, ainſi que ma pauvre mere, et monſieur votre pere ignore toujours votre mari-

age. Je ſuis la ſeule, à préſent, chargée de ce grand ſecret, et je n'oſe vous dire combien je ſuis fâchée d'être la ſeule. Ma chere maîtreſſe, je vous dois tout. Sans vous, jaurois tout perdu en perdant ma pauvre mere, le procès que ce vilain Duval nous a fait intenter par ſon oncle, qui n'avoit confié à ſon neveu que la copie du titre qui pouvoit ruiner mon mari; ce malheureux procès nous avoit ruinés de fond en comble, nous n'avions plus rien que notre amour, et nos bras pour travailler ; enfin, j'ai retrouvé par le bonheur que j'ai eu de paſſer mon enfance auprès de vous, dans la maiſon de Monſieur votre pere, j'ai retrouvé dans vos bontés tout ce que nous avons eu le malheur de perdre, ma mere, et mon bien. Oui, vous me tenez lieu de mere, et vos bienfaits ont réparé toutes nos pertes ; c'eſt donc de vous que je tiens tout maintenant, non-ſeulement moi, mais mon époux, ce bon Lucas qui fait tout le bonheur de ma vie, je dois donc ſaiſir tous les moyens de vous prouver ma reconnoiſſance et faire aveuglement tout ce que vous deſirez. Juſqu'à préſent, vous avez reçu, ſous mon adreſſe, les lettres de M. Lélio : je n'ai jamais oſé confier à mon mari que je vous rendois ce ſervice ; mais enfin—

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chere Lucette. Lucas n'a point de raiſons pour m'être attaché ; il en a mille pour l'être à mon pere : c'eſt mon pere qu'il a ſervi, et ſon reſpect pour ſon ancien maître lui feroit trahir mon ſecret. D'ailleurs, je connois ton mari ; auſſi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puiſſe cacher quelque choſe. Tout ſeroit perdu s'il étoit inſtruit. Je te ſupplie donc, ma chere Lucette, par la tendre amitié que j'ai

toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque choſe qui puiſſe arriver, tu ne révéleras jamais mon ſecret à ton mari.

LUCETTE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Ma chere maîtreſſe, je vous conjure de faire ceſſer la peine et l'inquiétude où je ſuis. Vous ne doutez pas de mon zele, vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous.—Paſſez-moi ce terme; on n'offenſe perſonne en l'aimant. Vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire ; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le ſerai, ma chere amie, et j'ai grand beſoin de l'être, car enfin, il faut t'avouer que je porte dans mon ſein un gage de mon amour.

LUCETTE.

Je n'oſe m'en réjouir ; et ſi tout le monde le ſavoit, j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier ſervice. Lélio doit être arrivé : je ſuis sûre que ſon impatience va lui faire tout haſarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le ſupplie, que je lui ordonne de ne pas ſortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela eſt important pour le ſuccès de mes projets. Tu lui diras que je ſouffre autant que lui de ne pas le voir, que je l'aime plus que ma vie ; que—

LUCETTE.

Oui, oui, Mademoiſelle ; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il ſache, je lui dirai tout ce qu'il ſait. Je comprends cela à merveille ; dès que mon mari ſera rentré, j'irai parler à M. Lélio

ROSALBA.

J'ai encore une priere à te faire. Mon pere eſt dans l'uſage de me donner, pour en diſpoſer à ma volonté, le vingtieme de tous les profits un peu conſidérables qu'il fait dans ſon commerce. Il vient de gagner cent mille écus ; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je ſuis maîtreſſe abſolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire ?

LUCETTE.

Non.

ROSALBA.

Si je ne te devois pas tant, je ſerois bien plus hardie à te les offrir.

LUCETTE.

A moi ?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie ? ajoute ce plaiſir à tous ceux que je te dois ; ſouffre que cette bagatelle ſoit miſe en rente viagere ſur ta tête : j'ai déja donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce ſoir ton contrat.

LUCETTE.

Ma chere maîtreſſe ; je n'oſe ni accepter ni refuſer vos bienfaits ; mais—

ROSALBA.

Si tu me refuſes, je ne veux plus de tes ſervices.

LUCETTE.

Ecoutez. Je ſuis heureuſe, je ne manque de rien, et j'ai déja, grace à vous, aſſuré le ſort de mes enfants. Si mon mari venoit à me perdre, il ne ſeroit pas à ſon aiſe, que ce ſoit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicateſſe y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure : je vais dès ce moment tout arranger ſelon tes intentions. Adieu, ma chere Lucette ; c'eſt aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCENE IV.

LUCETTE *ſeule.*

JE donnerois ma vie pour la voir heureuſe ; mais nous ne le ſerons jamais tant que ſon pere ne ſaura pas tout. Mes enfants, revenez.

(Les deux enfants reviennent.)

SCENE V.

LUCETTE, LES ENFANTS.

LUCETTE.

AVEZ-VOUS été bien ſages ?

L'AINE.

Oh ! oui, maman ; car nous nous ſommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long-temps.

LUCETTE.

Il va rentrer.

L'AINE.

Ah ! pour le coup, maman, c'eſt lui ; je l'entends.

SCENE VI.

LUCAS, LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

(Lucas arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, ſur lequel il bat d'une main ; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

LES DEUX ENFANTS, *courant après lui.*

AH ! papa, papa, c'eſt pour nous ?

LUCAS, *à ſa femme.*

Veux-tu danſe une contre-danſe à quatre ?

LUCETTE.

Non, mon ami.

LUCAS, *à ſon ainé.*

Tiens, le tambour eſt pour toi, la trompette pour ton frere.

LES DEUX ENFANTS, *l'embraſſant.*

Bien obligé, mon papa. *(Il ſe retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant que Lucas cauſe avec ſa femme.)*

LUCAS, *à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.*

Tiens, voilà pour toi ; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose ; tu es le plus grand enfant de la maison.

LUCETTE.

Qu'est-ce que cela, mon ami ?

LUCAS.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtames à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-la pendant le temps qu'il auroit passé en prison à ne rien faire ; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

LUCETTE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guere.

LUCAS.

En ce cas-là, ferre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez.—(*Les enfants font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres ; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi ; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison ; je suis juste, moi. *(Le bruit redouble.)* Mais voilà des enfants bien bruyants !

LUCETTE.

Pardi, pour les faire jouer doucement tu leur apportes un tambour et une trompette. *(Les enfants continuent.)*

LUCAS, *aux enfants.*

Allez-vous en battre la générale de l'autre côté.

(Les enfants s'en vont.)

SCENE VII.

LUCAS, LUCETTE.

LUCETTE.

VAS-TU rester ici, mon ami ?

LUCAS.

Oui ; pourquoi cela ?

LUCETTE.

C'est que j'ai à sortir.

LUCAS.

Où vas-tu ?

LUCETTE.

Faire une commission pour Mademoiselle Rosalba.

LUCAS.

Qu'est-ce que c'est que cette commission ?

LUCETTE.

Je ne peux pas te le dire ; elle me l'a défendu.

LUCAS.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi : tu sais garder un secret; moi je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

LUCETTE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à Mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait, je suis obligée

de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque choſe.

LUCAS.

Ah ! je me doute de ce que c'eſt. J'ai vu ce matin M. Pandolfe ; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à ſa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiſelle Roſalba a le meilleur cœur du monde ! et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choſes, à faire en cachette.

LUCETTE, *à part.*

Hélas ! *(haut.)* Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je ſerois obligée de te mentir, et tu ne voudrois pas que ma reconniſſance pour Mademoiſelle Roſalba me coûtât ſi cher.

LUCAS.

Allons, va-t'en ; je reſterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui ?

LUCETTE.

Oui.

LUCAS.

C'eſt bon ; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

LUCETTE.

Adieu, mon ami.

LUCAS.

Allez-vous-en, Madame ; et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me paſſe de toi ; mais je ne peux plus m'en paſſer, dès que je ne cours plus : entends-tu ? *(Il l'embraſſe. Elle ſort.)*

SCENE VIII.

LUCAS, *seul.*

CETTE Mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle.—Ah ! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison ; j'en fais bien autant.—Oh ! Lucatinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie ; mais laissez votre tambour.

SCENE IX.

LUCAS, LES DEUX ENFANTS.

LUCAS.

AVEZ-VOUS bien lu, ce matin ?

L'AINE.

Oh oui, mon papa.

LUCAS.

Votre maman a-t-elle été contente de vous ?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

LUCAS.

Vous ne l'avez pas fait enrager ? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre ?

L'AINE.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

LUCAS, *les embrassant avec tendresse.*

Cela étant ; venez me baiser aussi. *(Lucas, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfants ; il les baise presque à chaque parole.)* Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mere bien contente. Elle en fait plus que nous trois, voyez-vous : ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien ; c'est tout ce qu'il nous faut : n'est-il pas vrai ?

L'AINE.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah ! oui, mon papa.

LUCAS.

Volontiers : aussi-bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. *(Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.)* Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit.—Ceci n'est pas un conte, au moins.

LE CADET.

Oh ! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AINE.

Nous vous croyons comme ſi nous le voyions.

LUCAS.

La reine étoit auſſi belle que le roi étoit bon ; mais ils n'avoient point d'enfants, et cela leur faiſoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute ſeule dans ſa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. *(Les enfants ſe ſerrent contre leur papa, qui retire auſſi ſes jambes, et continue avec la voix moins aſſurée.)* La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit deſcendre un beau petit caroſſe, traîné par ſix petits épagneuls verds avec les oreilles lilas. Dans le petit caroſſe étoit une petite vieille fée qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, ſi vous voulez conſentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y conſens de tout mon cœur. Je ſuis contente de vous, répondit la petite fée ; non-ſeulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en ſerez que plus belle. Après cette parole, les ſix petits épagneuls verds remonterent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princeſſe qui furent charmants, parce qu'ils reſſemblerent à leur mere.

L'AINE.

Ah ! mon papa, voilà une bien jolie hiſtoire ; mais elle eſt bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

Oh ! oui, mon papa, encore une, s'il vous plaît.

LUCAS.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-

temps un petit livre tout rempli d'hiſtoires : tu m'avois promis d'en apprendre quelqu'une par cœur ; m'as-tu tenu parole ?

L'AINE.

Oui, mon papa, j'en ai appris une bien belle.

LUCAS.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AINE.

Non, mon papa, et je vais vous la raconter ſi vous voulez.

LUCAS.

A la bonne heure. Tant que vous ſerez des enfants, mon métier eſt de vous amuſer ; mais quand la vieilleſſe m'aura rendu enfant auſſi, il faudra que vous m'amuſiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette hiſtoire.

L'AINE.

Ecoutez bien, mon frere. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme.—

LUCAS.

Comme vous deux.

L'AINE.

Encore plus joli que nous.

LUCAS.

C'eſt un peu fort.

L'AINE.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mere, mais ils n'avoient pas un bon pere, et ce n'étoit pas comme nous. *(Lucas le baiſe.)* La mere de ces deux petits garçons étoit très-pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramaſſer du bois pour leur mere, ils trouverent une vieille femme qui étoit tombée

dans un foſſé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du foſſé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit comme pour demander du ſecours pour la vieille : les deux petits garçons ſe jettent dans le foſſé et en retirent la bonne femme ; auſſi-tôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui étoit une fée, leur dit : Mes enfants, pour vous récompenſer de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déja donné un œuf d'or ; mais moi je veux vous donner ma poule, à une condition cependant ; c'eſt que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ſes œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un tréſor que je ne peux par partager avec mon frere. Le cadet dit : Ni moi non plus, Madame ; mais il y a maniere de nous arranger : donnez la poule à ma mere ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée.— *(L'on entend frapper.)*

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

LUCAS.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(Les enfants s'en vont.)

SCENE X.

LUCAS, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'EST-CE pas ici, Monſieur, que demeure une Madame Lucette ?

LUCAS.

Oui, Monſieur.

MEZZETIN.

Eſt-elle chez elle, Monſieur ?

LUCAS.

Non, Monſieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, Monſieur ?

LUCAS.

Non, Monſieur.

MEZZETIN.

Vous êtes ſon domeſtique, Monſieur ?

LUCAS.

Oui, Monſieur ; ſon premier domeſtique.

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle ſera ſeule. Vous entendez bien ?

LUCAS.

Non, Monſieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtreſſe le plus ſecretement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'eſt une lettre d'amour : et peut-être que Madame Lucette à quelque pere, ou quelque frere.—Je n'en ſais rien, moi ; je ne ſuis à M. Lélio que depuis huit jours. Mais vous devez être au fait de tout cela, et prendre des précautions, pour—Enfin—Vous me comprenez ?

LUCAS.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah ça, n'allez pas faire quelque étourderie : je vous ai tout confié, parce que vous ſavez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le ſecret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

LUCAS.

Sans doute.

MEZZETIN, *s'en va et revient.*

Je penſe à un choſe ; allons attendre au cabaret le retour de Madame Lucette.

LUCAS.

Je vous ſuis bien obligé ; je n'ai pas ſoif.

MEZZETIN.

Ce ſera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade.

LUCAS.

Ecoutez donc, Monſieur.

MEZZETIN.

Quoi ?

LUCAS.

Etes-vous marié ?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-temps.

LUCAS.

Et votre femme eſt jolie ?

MEZZETIN.

Très-jolie. Pourquoi cela ?

LUCAS.

Pour rien. (*Il le ſalue.*) Adieu, mon camarade (*Mezzetin ſort.*)

SCENE XI.

LUCAS, *seul.*

CE domeſtique-là eſt sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme ? Voilà bien l'adreſſe : A Madame, Madame Lucette. J'ai bien envie de la décacheter.——Non, ce ſeroit manquer de reſpect à ma femme. D'ailleurs, ſi je n'y trouvois rien, je ſerois fâché de l'avoir décachetée, et ſi j'y trouvois quelque choſe, j'en ſerois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant.—Non. Il faut être plus que sûr avant de faire voir à ſa femme qu'on la ſoupçonne. Attendons-la ; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira.—Nous verrons.—La voici.

SCENE XII.

LUCETTE, LUCAS.

LUCETTE.

JE n'ai pas été long-temps, mon bon ami ; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de ſuite. Où ſont nos enfants ?

LUCAS.

Ils ſont de l'autre côté.

LUCETTE.

Comme tu es ſérieux ! Que t'eſt-il arrivé ?

LUCAS.

Je ne ſais pas encore ce qui m'eſt arrivé.

LUCETTE.

As-tu reçu de mauvaiſes nouvelles ? Eſt-il venu quelqu'un ?

LUCAS.

Oui, il eſt venu un domeſtique qui m'a laiſſé une lettre pour vous.

LUCETTE.

Pour moi ? Et que dit cette lettre ?

LUCAS.

Je n'en ſais rien ; la voilà.

LUCETTE, *regardant.*

Ah !

LUCAS.

Reconnoiſſez-vous l'écriture ?

LUCETTE.

Oui.

LUCAS.

De qui eſt-elle ?

LUCETTE.

Elle eſt.—(*à part.*) Que lui dirai-je ?

LUCAS.

Eh bien ?—cela vous embarraſſe.

LUCETTE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

LUCAS.

Répondez-moi d'abord ; de qui eſt cette lettre ?

LUCETTE.

Je la crois de M. Lélio.

LUCAS.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(Lucette ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'emotion.

Eh bien ?

LUCETTE, *lui donne la lettre.*

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penſer ; et cependant le ciel m'eſt témoin que c'eſt la vertu la plus pure, le ſentiment le plus honnête qui m'empêche de me juſtifier.

LUCAS.

Voyons. *(Il prend la lettre en tremblant.)* Cette lettre donne le friſſon à tout le monde. *(Il la lit d'une voix altérée, jettant de temps en temps des regards ſur ſa femme.)* " Ma chere amie, j'arrive, et j'ai beſoin de " toute ma raiſon pour ne pas voler dans tes bras. " Si je ne craignois que de me perdre, rien ne " me retiendroit : mais je pourrois te compromet- " tre, et mon amour même eſt moins fort que " cette crainte. Il eſt ſi important pour nous de " tromper celui qui détruiroit notre bonheur ! " Le nom ſacré qui l'attache à toi ſuffit à peine " pour modérer ma haine. J'eſpere qu'un jour " viendra, et ce jour n'eſt pas loin, où nous pour- " rons nous livrer publiquement à notre amour, " et dévoiler à tous les yeux les nœuds qui nous " attachent l'un à l'autre. Adieu ; tâche de venir " me voir, ſi tu peux échapper aux yeux du bar- " bare qui te veille ; je t'attends ; tu ſais ſi je " t'aime. LELIO."

Je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille : mais ſi je dors, je fais un vilain rêve ; et ſi je ſuis éveillé.— Oh ! je le ſuis. *(Il relit l'adreſſe.)* A Madame Lu-

cette. *(Il ſe frotte les yeux.)* A Madame Lucette. Tenez, Madame.

LUCETTE.

Mon ami.—

LUCAS.

Je ne le ſuis plus votre ami : vous m'avez trompé ; et c'eſt d'autant plus affreux que je ne vivois que pour vous croire. Comment ! vous qui me parliez toujours de votre tendreſſe pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faiſiez ſemblant de m'aimer pour mieux me trahir ; vous m'embraſſiez pour m'empêcher d'y voir clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce n'eſt rien cela auprès de l'amour.

LUCETTE.

Eh bien !—*(à part.)* Non, je ſerai fidele à ma bienfaitrice. *(haut.)* Je vous demande, je vous ſupplie de ſuſpendre votre colere ; je me juſtifierai, ſoyez-en sûr, et vous ſerez alors.

LUCAS, *avec colere.*

Comment vous ſeroit-il poſſible de vous juſtifier ? Vous ſortez ſans vouloir me dire où vous allez ; un domeſtique apporte cette lettre ; il me recommande de vous la donner en ſecret : vous venez de l'entendre cette lettre, elle eſt claire ; il n'y a pas une ſeule phraſe, pas un ſeul mot qui ne diſe intelligiblement que vous êtes un infidele. Elle eſt bien pour vous cette lettre ; voilà votre nom, le voilà ; je le vois, je le lis ; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de la recevoir ; car vous venez de chez M. Lélio, j'en ſuis sûr, je le ſais, je l'ai vu, je vous ai ſuivie. Oſez m'aſſurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio,

LUCETTE.

Je ne veux pas vous mentir ; il eſt vrai, je viens de parler à M. Lélio, mais—

LUCAS, *au déſeſpoir.*

Et pourquoi me le dire ? Je n'en étois pas sûr.

LUCETTE.

Ecoutez-moi.

LUCAS, *furieux.*

Je ne veux rien entendre ; je veux m'en aller, je veux vous quitter.—Mon parti eſt pris ; ma colere eſt paſſée, je n'en ai plus de colere, parce que je n'ai plus d'amour ; je ſuis de ſang froid.—— Mais, comme je me ſens le plus fort deſir de meurtrir ce viſage-là qui eſt la cauſe de tous mes chagrins, vous ſentez bien qu'il faut que je m'en aille.—Vous ſentez bien.—(*Lucette effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramene fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je ſais me poſſéder.—Je ne ſuis plus votre mari, je ſuis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami.—Je vous abhorre, je vous déteſte, je vous mépriſe; je ne peux plus ſoutenir votre vue ; je ne peux plus vous regarder ſans me dire : Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faiſoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Reſtez ici, gardez vos enfants ; je ne pourrois jamais les embraſſer ſans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à les embraſſer. Gardez tout le bien, il vient de vous ; il me ſeroit odieux. Je n'ai beſoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur ; et comme, ſi je vous parlois plus long-temps, je vous le laiſſerois peut-être, je vous quitte pour jamais.

LUCETTE, *court après.*

Mon ami.

LUCAS, *la repouſſe.*
Laiſſez-moi, je ne vous crois plus.

SCENE XIII.

LUCETTE, *ſeule.*

MALHEUREUSE ! Que devenir ? que faire ? Il me croit coupable, et je ne puis.—Courons nous jetter aux pieds de Mademoiſelle Roſalba ; elle aura pitié des maux qu'elle me cauſe ; elle ira me juſtifier elle-même aux yeux de mon mari : c'eſt à elle.—Mais la voici.—

SCENE XIV.

LUCETTE, ROSALBA.

LUCETTE.
MADEMOISELLE.—
ROSALBA.
Je viens de rencontrer ton mari.
LUCETTE.
Où alloit il ?
ROSALBA.
Chez mon pere. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, ſelon

tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée ; il a pris le papier d'un air égaré, et a pourſuivi ſon chemin ſans me parler. Eh quoi !—tu pleures, ma chere Lucette ! qu'eſt-il donc arrivé ? réponds-moi vîte.

LUCETTE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit comme à l'ordinaire, ſous mon adreſſe. Mon mari a reçu la lettre ; il me croit coupable ; il m'abandonne ; et je n'ai pas trahi votre ſecret.

ROSALBA.

O ciel ! que me dis-tu ? Lucas va chez mon pere ; je le connois, il lui dira tout ; et mon pere ſera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même ſoupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir.—Ma chere amie, pardon, pardon mille fois ; mais je te ſupplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle ſort précipitamment.)

SCENE XV.

LUCETTE *ſeule.*

ET lui—reviendra-t-il ?—irai-je le chercher ?—Il reviendra, j'en ſuis sûre : mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui.—Attendons.—Je ſuis au ſupplice.—Mes enfants, revenez ; mes pauvres enfants, venez embraſſer et conſoler votre mere.

(Les deux enfants reviennent.)

SCENE XVI.

LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

LE CADET.

AH! maman, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AINE.

Ma chere maman, avez-vous du chagrin ?

LUCETTE. *(Elle pleure.)*

Non, mes enfants, non, mes bons enfants, ce n'eſt rien ; cela ſe paſſera.

L'AINE.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Eſt-ce lui qui vous fait pleurer comme cela ?

(Ici Lucas entre, et Lucette continue ſans le voir.)

SCENE XVII.

LUCAS, LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

LUCETTE.

VOUS ſavez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa ; au contraire, c'eſt toujours lui qui les diſſipe.

LE CADET.

Ah ! le voilà. *(Il court à lui.)* Venez donc vîte, mon papa ; maman pleure, et elle dit que vous ſeul pouvez la conſoler.

LUCAS, *les repouſſant tout doucement.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi.

L'AINE.

Ah ! mon frere, comme il a du chagrin ! *(Ils ſe retirent tous deux au fond du théâtre, et y reſtent pendant toute la ſcene de Lucas et de ſa femme.)*

LUCAS.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir ; je le ſuis plus que vous. mais, comme j'ai le projet de vous oblier entiérement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeller que nous nous ſommes aimés. *(Il déboutonne ſon habit, et ouvre un petit ſac qui lui pend au cou.)* Tout eſt dans ce petit ſac ; je l'avois mis là, *(Il montre ſon cœur.)* pour que tout ce que nous nous étions donné fût enſemble. Je vais vuider le ſac devant vous, afin que vous, n'imaginiez pas que je garde quelque choſe. *(Il tire un portrait.)* Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous ; il eſt toujours joli ; il vous reſſembloit encore ce matin, mais il ne vous reſſemble plus. Le voilà, Madame. *(Il le poſe ſur une table, et tire un papier plié.)* Voici le premier billet que vous m'avez écrit. Le voilà, Madame, je vous le rends ; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. *(Il tire un bouquet flétri.)* Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour ou je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jettâtes le ſoir ; j'allai le ramaſſer.— Tenez, il ſent encore bon.—Je n'aurois jamais cru

que ces violettes-là dureroient plus que votre amour. Les voilà, Madame. *(Il lui montre le ſac.)* Il n'y a plus rien ; regardez. Ce petit ſac, qui avoit été des années à ſe remplir, s'eſt vuidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah ! diable ! j'oublios ce qui doit vous être le plus cher—la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que Mademoiſelle Roſalba vient de me donner ; car c'eſt ſûrement pour vous, ce contrat-là ?

LUCETTE.

Non ; il eſt à vous.

LUCAS.

A moi ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LUCETTE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne ſoit pas le moment. Mademoiſelle Roſalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs ; je lui ai demandé que ce don fût pour vous ſeul : c'eſt le contrat que vous tenez.

LUCAS, *jettant le contrat.*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des préſents pour me conſoler ? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent de votre cœur que vous m'avez ôté ? Non, Madame, non ; perſonne n'eſt aſſez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

LUCETTE.

Mon cœur eſt toujours à vous ; il n'a pas ceſſé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage ; mais vous devriez me deviner.

LUCAS.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions : ce n'eſt que dans ce temps-là qu'on ſe devine.

LUCETTE.

Voulez-vous m'écouter un ſeul moment ?

LUCAS.

Oh ! parlez ; votre ami, M. Lélio, s'eſt donné la peine d'écrire ma réponſe à tout ce que vous direz.

LUCETTE.

Une femme aſſez malheureuſe pour tromper ſon mari n'en vient pas au dernier crime ſans lui avoir donné des ſujets de plaintes moins graves : ce n'eſt qu'à force de négliger ſes devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurois ceſſé de t'aimer toi-même, j'aurois repouſſé ta tendreſſe, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon deſir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaiſir de te revoir ? rappelle-toi tous les inſtants de ma vie, en ai-je été un ſeul ſans te dire, ſans te répéter, ſans te prouver que je t'adore ? ton cœur peut-il m'accuſer ?

LUCAS.

Il n'eſt pas queſtion de mon cœur, il ne vous accuſera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous. Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne ; cette lettre eſt de M. Lélio ; M. Lélio vous aime ; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio : tout cela eſt clair.—Et tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi ; M. Pandolfe a été plus affligé que ſurpris ; il m'a dit que M. Lélio s'amuſoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la ſeule que M.

Lélio adore. Il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci ; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à Mademoiselle Rosalba.

LUCETTE.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à Mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout ! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner Mademoiselle Rosalba ! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue ; mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauve-garde cent fois plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfere la mort à ton indifférence.—Réponds-moi.—A quoi penses-tu ?

LUCAS, *la regardant.*

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

LUCETTE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur ; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me releve pas que tu ne m'aies pardonné.

(Elle tombe à ses genoux ; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.)

LES ENFANTS.

Ah! mon papa, pardonnez à notre maman.

(Lucas, ému, releve sa femme et se met à genoux.)

LUCAS.

C'eſt à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANTS, *à leur mere.*

Ah ! maman, pardonnez à notre papa.

LUCETTE.

(Elle lui ſaute au cou.)

Enfin me voilà heureuſe. Mon ami, je te promets qu'il ne te reſtera pas le moindre nuage ; je te jure que tout ſera éclairci.

LUCAS.

Tout l'eſt, puiſque tu m'as embraſſé.

(Il remet dans ſon ſac tout ce qu'il en avoit ôté.)

LUCETTE.

Non, mon ami ; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une ſeule minute juſqu'au moment de ma juſtification.—Mais voici Mademoiſelle Roſalba. Comme elle eſt agitée ! Eh ! Mademoiſelle, qu'allez-vous nous apprendre ?

SCENE XVIII.

ROSALBA, LUCAS, LUCETTE, LES ENFANTS.

ROSALBA.

QU'IL ne manque plus rien à mon bonheur. Laiſſe-moi reprendre haleine ; je ne me poſſede pas de joie.

LUCETTE.

Je brûle d'apprendre.

ROSALBA.

Ma tendreſſe pour toi pouvoit ſeule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon pere ; Lucas en ſortoit : il lui avoit tout dit, car mon pere irrité donnoit à Lélio des noms qu'il eſt loin de mériter. Je me ſuis précipitée à ſes pieds : C'eſt moi, me ſuis-je écriée, c'eſt moi qui l'ai épouſé ; je ſuis ſa femme.—La femme de qui ? a-t-il dit en me repouſſant.—La femme de Lélio. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon pere ; il m'a relevée avec fureur et tendreſſe ; ſes mains trembloient et n'oſoient pas preſſer les miennes ; il ſembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'inſtant, j'ai tout avoué, je lui ai dit que je portois dans mon ſein le gage de notre union, que cet enfant étoit le ſien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permiſſion de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir ſa colere ; il eſt reſté un moment incertain ſur ce qu'il alloit dire ; mes yeux étoient fixés ſur les ſiens ; mon cœur battoit de toute ſa force ; je le regardois ſans parler, il me regardoit de même : enfin ce ſilence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit depuis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai ſenti qu'il alloit pardonner : je me ſuis élancée à ſon cou, et les premiers mots que ſa bouche a prononcés, en ſe preſſant ſur mon viſage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

LUCETTE, *embraſſant Roſalba, avec tranſport.*

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi ; je cours chercher Lélio ; je vais le conduire aux pieds de mon pere. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chere Lucette.

LUCAS.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio eſt donc le mari de Mademoiſelle Roſalba ?

LUCETTE.

Voilà ce grand ſecret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois ſous mon adreſſe les lettres de M. Lélio pour ſa femme. Celle d'aujourd'hui.—

LUCAS.

Chut, chut, je comprends toute ma mépriſe : je ne me la pardonnerois pas ſi j'avois eu beſoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embraſſe Lucette, et puis il prend par la main ſes deux enfants.*) Mes enfants, vous vous marierez un de ces jours ; ſi vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, ſouvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela point de bon ménage.

FIN.

L'AMANT

AUTEUR ET VALET;

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, au Mois de FEVRIER, 1740.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONAGES.

ERASTE, Neveu de Mondor.

MONDOR, amoureux de Lucinde.

LUCINDE, Veuve.

FRONTIN, Valet de Lucinde & d'Eraſte.

LISETTE, Suivante de Lucinde.

La Scene eſt à Paris chez Lucinde.

L'AMANT AUTEUR ET VALET.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *seul.*

O Ciel ! qu'ai-je fait ? Et comment me tirer de cet embarras ? Ne ſuis-je donc né que pour faire des extravagances ? Je me ſuis déguiſé pour entrer au ſervice de Lucinde, ſans vues, ſans raiſon, comptant tout gagner, ſi je pouvois la voir de plus près & lui parler quelquefois, premiere ſottiſe ; & je vais aujourd'hui me faire chaſſer par une ſeconde.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

AH ? Frontin.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur.

ERASTE.

Je ſuis perdu !

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je ſuis ſur le point de ſortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y réſoudre, & au plutôt.

ERASTE.

Ce matin, ſuivant tes mauvais conſeils....

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre Imprimeur.

ERASTE.

J'ai laiſſé dans la chambre de Lucinde.....

FRONTIN.

J'ai découvert par le plus grand haſard du monde....

ENSEMBLE { ERASTE... Qui ?
FRONTIN ... Quoi ?

ENSEMBLE { ERASTE ... Mes vers ... ;
FRONTIN ... Votre oncle...

ENSEMBLE { ERASTE ... Mon oncle ?
FRONTIN .. Vos vers ?

ERASTE.

Mon oncle, dis tu ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur votre oncle eſt arrivé.

ERASTE.

Eh ! l'as-tu vû ?

FRONTIN.

Quand je l'aurois vû, l'aurois-je pû reconnoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il eſt dans les païs étrangers ?

ERASTE.

D'où ſçais-tu donc qu'il eſt arrivé ?

FRONTIN.

J'ai rencontré dans la rue un de mes anciens camarades qui revenoit du Canada : j'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre oncle ; mais il pleuvoit, & pour lier converſation en lieu plus ſéant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille : elle arrive. Nous prenons nos verres, le bouchon ſaute. Nous buvons. Vous jugez bien qu'une ſi chere entrevue exige le récit de ſes aventures. Ah ! que les mers de ce païs-là ſont orageuſes ! Il eſſuya une tempête horrible ſur je ne ſçais quelle côte, à vingt degrès de latitude, & à quarante-deux toiſes de longitude.

ERASTE.

Sçais-tu bien que tu m'impatientes ?

FRONTIN.

Il eſt enfin arrivé avec un Seigneur originaire de Lyon, (c'eſt votre patrie, & celle de votre oncle,) d'environ ſoixante ans, (l'âge ſe rapporte) qui revient en France avec des biens immenſes : à ce trait-là, j'ai jugé néceſſairement qu'il falloit que ce fût votre oncle.

ERASTE.

Belle néceſſité ! & t'a-t-il dit le nom de ce Seigneur ?

FRONTIN.

Oui ; & c'eſt le ſeul article qui m'ait dépaïſé, ce n'eſt point Liſimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Que diantre veux-tu donc dire ? Si ce n'eſt pas Liſimon, ce n'eſt point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conſéquence ! Vous qui faites des Romans, ne ſçavez-vous pas qu'on change à propos de nom, pour préparer des événemens extraordinaires ?

ERASTE.

Comment s'appelle t il enfin ?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt un beau nom. Il finit en or. Mine d'or, Médor : aidez-moi un peu.

ERASTE.

Ne ſeroit-ce point Mondor ?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je ſçavois bien que je m'en reſſouviendrois.

ERASTE.

Je le connois, Frontin : il vient tous les jours ici ; je le crois même amoureux de Lucinde.

FRONTIN.

Peſte ! tant pis. Un rival riche eſt encore plus à craindre qu'un oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à déſirer du côté de la fortune. Veuve depuis peu d'un mari vieux, jaloux & brutal, elle goûte trop le plaiſir du veuvage pour s'engager une ſeconde fois contre ſon inclination. Mais je me ſuis perdu moi-même, pour avoir ſuivi tes mauvais conſeils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement. J'étois ſans doute à jeun, quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laiſſé dans la chambre de Lucinde les vers que j'ai faits pour elle ; elle les a trouvés, & veut

ſçavoir abſolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Liſette ou moi, & nous a fait mille queſtions d'un air ſévere qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de viſage. Enfin, ſuivant les apparences, nous allons, Liſette & moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux; car je ſerois d'avis que vous quittaſſiez le nom de l'Orange pour reprendre celui d'Eraſte, & tenter enſuite l'aventure, ſous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE.

Elle me reconnoîtroit, Frontin, & ne me pardonneroit jamais la témérité de mon déguiſement.

FRONTIN.

Eh! croyez-moi, les femmes ne ſont jamais ſincérement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier Roman, où vous avez ſi bien décrit nos aventures & les ſiennes?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages ſans ſçavoir qu'ils ſont de moi, & ſemble même les lire avec plaiſir. Elle les loue, & c'eſt le ſeul ſuffrage qui puiſſe me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puiſſe lui procurer quelque amuſement. L'envie de lui plaire me rend tout aiſé: l'amour fait diſparoître la gêne du travail, & m'inſpire beaucoup mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu! je n'ai pas de peine à le croire. Il m'inſpire bien, moi qui vous parle. Je travaille depuis quelques jours à l'Hiſtoire de ma vie. Vous y verrez des traits auſſi ſinguliers, des tournures

auſſi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force... Mais, à propos, avez-vous ſongé à gagner Liſette ? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour ſurveillante éternelle ; & ſi une fois elle s'apperçoit...

ERASTE.

Je n'oſe m'y réſoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occaſion de lui déclarer mon ſecret, & quand je l'ai trouvée, je ne ſçais quelle crainte me retient. Je la regarde, je ſoupire, & je n'oſe lui en dire davantage ; car enfin, ſi elle me découvre à ſa maîtreſſe...

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je ſuis dans vos intérêts, & attendez tout de ſon zele ; elle m'aime c'en eſt aſſez pour vous être favorable. La voici : je retourne chez votre Imprimeur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Eraſte.*

ADIEU, Camarade. *(à Liſette.)* Bon jour, mon petit cœur. Je voudrois pouvoir donner un moment d'audience à ton amour ; mais une affaire de la derniere conſidération m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine. *(Il ſort.)*

SCENE IV.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

ADIEU, mon fat. Il fait bien de s'en aller. Sa préſence commence à m'ennuyer, & je crois que je ne l'aime plus ; l'Orange vaut mieux que lui, & je crois ne lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez ſeule, Mademoiſelle Liſette ?

LISETTE.

Je faiſois une petite réflexion où vous aviez quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces vers, n'eſt ce pas ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commiſſion, & tout autre, a votre place, eſſuyeroit de ma part des reproches très-vifs.

ERASTE.

Je vous ſuis obligé de l'exception ; mais je puis vous aſſûrer que, ſi vous me connoiſſiez bien, vous ne me ſoupçonneriez pas de m'être chargé d'une commiſſion ſemblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis ; car c'eſt un talent néceſſaire dans notre état ; mais il faut eſpérer que les moyens que vous prendrez pour vous même, vous mettront à portée

de pouvoir ſervir les autres, & il paroît que vous ne débutez pas ſi mal.

ERASTE.

Comment! je ne débute pas ſi mal! Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

LISETTE.

Une choſe toute naturelle. C'eſt que vous aimez, que vous cherchez à plaire, & que vous réuſſiſſez aſſez bien.

ERASTE, *à part.*

Se ſeroit-elle apperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi? *(haut.)* Ce que vous me dites là eſt aſſurément bien flatteur. Mais ſur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étois amoureux?

LISETTE.

Mais ſur bien des apparences, des empreſſemens, des regards.... des geſtes.... des ſoupirs même quelquefois; tout cela m'a dit que vous aimiez, & tout cela m'a dit vrai.

ERASTE, *à part.*

Elle a deviné le motif de mes attentions, & de mes aſſiduités. *(haut.)* En ſorte donc que, ſi je vous faiſois confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me ſeriez point contraire!

LISETTE, *à part.*

Bon! voici qui va nous mener à une déclaration en forme. *(haut.)* Mais.... non, vous ſçavez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curioſité, où en êtes-vous?

ERASTE.

Juſqu'à préſent je me ſuis contraint, & mon amour, malgré ſa violence, n'a point encore oſé ſe faire connoître.

LISETTE, *à part.*

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la

bouche. *(haut.)* Mais vous avez tort, c'eſt aimer en pure perte. Parlez, croyez-moi, la timidité ne ſied plus à votre âge, ſurtout avec des perſonnes qui ne ſont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je. J'oſerois preſque vous aſſûrer qu'on vous écoutera ſans colere. Les femmes ont aujourd'hui l'eſprit mieux fait qu'au bon vieux tems ; elles ne ſe fâchent plus contre ceux qui les aiment, & la reconnoiſſance ſur cet article eſt la vertu favorite du ſexe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point ? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques diſpoſitions favorables ?... Ah ! que ne vous devrois-je point !

LISETTE, *à part.*

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. *(haut.)* Penſez-vous, Monſieur, qu'on voulût badiner ſur une affaire auſſi ſérieuſe ? Oui, l'on m'a fait confidence des ſentimens que vous inſpirez, & pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre rival maltraité à vos yeux mêmes. Je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire.

ERASTE, *à part.*

Elle congédieroit Mondor ! *(haut.)* Puis-je me flatter d'un pareil bonheur ? Puis-je croire qu'une ſi glorieuſe conquête ?...

LISETTE.

Glorieuſe conquête ! les Amans & les Gaſcons ſont furieuſement amis de l'hyperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toujours d'illuſion, & l'on doit excuſer les yeux que l'on ébloui.

ERASTE.

Quoi ! ſérieuſement, vous croyez que Lucinde ne s'offenſeroit point d'une paſſion...

LISETTE.

Et qu'a-t-elle d'offenſant ? Vos vues ne ſont-elles pas légitimes ?

ERASTE.

Je puis vous l'aſſûrer, & je ſuis même d'une condition...

LISETTE.

Oh ! je vous diſpenſe de faire vos preuves de nobleſſe. Ne craignez rien, ma maîtreſſe approuvera vos feux. Ce n'eſt point lui manquer de reſpect que d'avoir des ſentimens auſſi louables ; & après tout, ſi cela lui déplaiſoit, nous nous paſſerions fort bien d'elle.

ERASTE.

Nous nous paſſerions d'elle !

LISETTE.

Cela vous étonne ! Ayez meilleure opinion de vous, &, je l'oſe dire, de ma délicateſſe ; ſi vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous ſacrifie ; mais tout ceci doit ſe faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix, ſongez à le mériter.

ERASTE, *à part.*

Elle n'a pas mal pris le change, & moi auſſi ! Ah ! Je m'étonnois bien que Lucinde...

LISETTE.

J'entends quelqu'un. Peſte ſoit de l'importun. Cette converſation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles. Ah ! c'eſt Monſieur Mondor.

SCENE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE.

MONDOR.

BON jour, ma belle enfant : comment ſe porte Lucinde? Dis-moi, comment va ſon cœur? En qualité de femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monſieur ; c'eſt moi qui vous le dis.

MONDOR, *à part, à Liſette.*

Que fais-tu ici de ce garçon ? Sa phiſionomie ne me revient pas. Il refuſa l'autre jour un préſent que je voulois lui faire ; c'eſt un nigaud : il a l'air benêt.

LISETTE.

C'eſt pourtant un bon garçon ; mais il y a peu de tems qu'il eſt dans le ſervice, il ne ſçait point encore les régles. Dans le fond, il vous honore, & vous reſpecte infiniment.

MONDOR, *à Eraſte.*

Ah ! c'eſt quelque choſe. Cela eſt-il vrai?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monſieur.

MONDOR.

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air ſi extraordinaire ; je lui crois du diſcernement. Oh ! çà, Liſette, j'aime Lucinde, comme tu ſçais, & à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puiſſe me déclarer ? Je n'aime point à languir, moi. Voilà la quatrième fois que je vois ta maîtreſſe, &

je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aye aimée à la premiere vûe : ce ſilence reſpectueux mérite quelque choſe. Fais en ſorte que ta maîtreſſe m'en ſache gré, & que toutes mes viſites me ſoient comptées.

LISETTE.

Déclarez-vous, Monſieur, & je me charge du reſte. Je lui parlerai inceſſamment de vous, lui vanterai votre mérite. Il y a mille Amans qui font plus de progrès par les ſervices qu'on leur rend, que par leur préſence.

ERASTE.

Qu'elle eſt officieuſe !

MONDOR.

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, ſans compter une fortune immenſe.

LISETTE.

On pourrait dire que les biens ne ſont avantageux qu'autant qu'on en ſçait faire uſage ; mais je répondrai que vous êtes d'une généroſité....

MONDOR.

Il eſt vrai que je donne de bon cœur, & cela me fait reſſouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monſieur....

MONDOR.

Prends, te dis-je, & ne fais point la ridicule pour une bagatelle ſemblable.

LISETTE.

Vous vous moquez, Monſieur ; votre main donne un prix ineſtimable aux moindres préſens que vous faites, & je reçois celui-ci ſans ſcrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

SCENE VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

CELA m'inquiette à la fin ; voilà plusieurs galanteries de cette nature, que je reçois sans savoir de quelle part.

MONDOR.

Ah ! Madame. je vous demande pardon de ne m'être pas plutôt apperçû de votre arrivée : je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ERASTE, *à part.*

Mon cœur me l'avoit pourtant annoncée.

LUCINDE.

Comment donc ? Vous êtes galant, Monsieur.

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame ; je suis vrai. Je viens d'un pays où l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore, dans cet heureux climat, un air de cette franchise, & de cette droiture naturelle aux sauvages ; mais surtout, en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit ; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi je trouve ce procédé charmant, &, si c'étoit la mode, je vous demanderois, sans façon: Madame, suis-je votre fait ?

ERASTE, *à part.*

La délicate façon d'aimer !

LISETTE.

Que ne ſuis-je en Canada !

LUCINDE.

Que ce pays reſſemble peu à celui dont vous parlez ! La bouche eſt rarement ici l'interprete du cœur : fort volontiers chacun y penſe mal des autres ; mais par ménagement, bienſéance ou intérêt, on ſe trouve obligé de déguiſer ſes ſentimens ; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une eſpece de jargon, qu'on appelle galanterie, politeſſe, ſavoir vivre, à la faveur duquel on ſe dit réciproquement les choſes du monde les plus obligeantes ; mais c'eſt ſans conſéquence, on en eſt convenu ; & ſi quelqu'un étoit aſſez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuſeroit de ne pas ſavoir ſon monde.

MONDOR.

La parole n'eſt faite que pour exprimer ce qu'on penſe, & voici le fait. Un heureux haſard m'a fait lier connaiſſance avec vous : la lettre dont votre oncle le Gouverneur m'a chargé, me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaiſir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étois jeune, je vous crois ſi déſintéreſſée que je ne vous parlerois pas de mon bien ; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouſer, je vous l'offre.

LISETTE, *bas à Lucinde.*

Réſiſtez à cela, ſi vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propoſitions ſont ſincéres, elles ne ſont pas moins brillantes ; mais ſi j'allois vous tromper, moi ?

MONDOR.

Eſt-ce que vous ſavez votre monde ? Allez, allez, je vous connois trop pour le craindre.

LUCINDE.

Vous avez raiſon, & c'eſt parce que je ſuis ſincere que je vous conſeille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me ſuis mariée par obéiſſance ; vous voulez que je me marie par raiſon. Voilà deux motifs qui ne ſont pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuſe, & je voudrois avoir plus que de la reconnoiſſance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'eſt-à-dire que vous ne ſentez point pour moi de paſſion violente ?

LUCINDE.

Non, vraiement.

MONDOR.

Je le crois ; vous n'avez pas eu le tems : auſſi n'avez-vous point d'averſion ? . . .

LUCINDE.

J'en ſuis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari eſt trop heureux, quand on ne le trouve pas inſupportable.

LISETTE, *bas à Lucinde.*

Quel tréſor, Madame !

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas ſeulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens ſeront marqués par des plaiſirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies & perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manieres qui détruisent l'amour entre les époux, & par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Sçavez-vous bien que vous êtes dangéreux, Monsieur, & que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse ?

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh ! pas encore ; car je me défie des poëtes ; ils exagerent ordinairement, & vous faites de si jolis vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame ! si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là ?

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule ; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent ; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame ? Je vous ai donné des vers, moi ? Vous vous moquez, je n'en ai jamais sçû faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point ; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, *bas.*

Que diable veut-elle donc dire avec ses vers. [*haut.*] Mais, Madame, jettez seulement les yeux sur moi ; ai-je l'air & l'encolure d'un poëte ?

LISETTE, *à Mondor.*

Si c'eſt vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pu vous adreſſer à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE, *à Lucinde.*

[*à Mondor.*]

C'eſt Monſieur qui les a faits. Dites donc que oui.

MONDOR.

Mais, il y a conſcience; je n'ai jamais fait que des lettres de change, moi.

LUCINDE.

Tenez, liſez vous-même. Je ſuis perſuadée que vous les trouverez bons, quoiqu'ils ſoient de vous.

MONDOR, *lit mal.*

Ah! qu'il eſt douleureux de cacher ſon amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné.....

Parbleu! voilà des vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable.

ERASTE.

Monſieur, la plûpart des poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me ſuis fait une étude particuliere de la lecture, & ſi vous voulez que je vous épargne la peine...

MONDOR.

Tu me feras plaiſir, l'Orange. Voyons comme tu t'en tireras.

LUCINDE, *à Liſette.*

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

FRASTE, *lit.*

Ah ! qu'il eſt douloureux de cacher ſon amour
Pour un objet où brillent tant de charmes !
J'aime Daphné, je la vois chaque jour ;
Mais ce bonheur fait naître mes allarmes :
Il redouble les feux dont je ſuis conſumé,
Et le reſpect veut que je les dévore :
Amour ! je n'attends point le plaiſir d'être aimé ;
Mais donne-moi celui de dire que j'adore.

[Il regarde Lucinde en ſoupirant.]

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiment.

MONDOR.

Le reſpect . . . que j'adore . . . cela eſt aſſez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'eſt de vous qu'ils me viennent ?

MONDOR.

Puiſque vous le voulez abſolument, il faut bien que cela ſoit. [*bas.*] Il n'y a pourtant rien de ſi faux. [*haut.*] Parbleu ! vous ne pouvez plus vous diſpenſer de faire quelque choſe pour moi, Madame, puiſque je fais pour vous . . . . l'impoſſible.

LUCINDE, *riant.*

Je ne ſçais qu'en dire ; en vérité, je ne puis me réſoudre à vous ôter toute eſpérance ; mais ſur-tout donnez-moi ſouvent des vers, & donnez-les vous-même : ils n'en ſeront que mieux reçus.

MONDOR.

Laiſſez-moi faire ; je vous jure que vous n'en manquerez pas, ſi mon Apollon veut m'être toujours auſſi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon Banquier pour y recevoir un payement ; car on ne peut pas toujours faire des vers, je reviendrai enſuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma proſe : elle eſt plus

ſonore que ma poëſie.... Poéte! *(à part, en ſortant.)* Parbleu! je ne penſois pas, en arrivant ici, à me voir enregiſtrer au Parnaſſe: je crois qu'elle ſe moque de moi.

SCENE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

IL ſe divertit, & m'amuſe. Tâchons de ſçavoir qui de Liſette ou de l'Orange s'intéreſſe en ſa faveur, & a mis ſes vers ſur ma toilette. L'Orange les a lus d'une maniere à me faire croire que c'eſt lui. Eh bien! Liſette, que penſez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, & cela ſignifie qu'on ne peut rien ajoûter à ſon amour.

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui-même. Et vous l'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Liſette le dit?

ERASTE.

Ne me demandez point ſi l'on vous aime, Madame, ce ſentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE.

(A part.) Ils ſont d'intelligence. *(haut.)* Je ne ſuis pas encore décidée ſur ſon compte. Je vous crois tous deux attachés à ma perſonne. Dites-moi naturellement ce que vous penſez là-deſſus?

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts ſeront chers, vous conſeilleront de conclure ce mariage. Il eſt prodigieuſement riche, & c'eſt un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il eſt vrai ; mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas ſujet à ce défaut. *(en regardant le diamant.)* Il a une certaine façon de s'annoncer . . .

LUCINDE.

Je ſuis charmée de ce que tu me dis là. Mais d'où te vient ce brillant ? Il me ſemble l'avoir vu à Mondor ?

LISETTE.

Hélas ! il faut qu'il me l'ait donné ſans que je m'en ſois apperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuſe diſtraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, & je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE.

(A part.) Je n'en puis plus douter. *(haut à Eraſte.)* As-tu vendu bien cher ton ſuffrage ?

ERASTE.

Madame, je ne ſuis pas ſujet aux diſtractions. Monſieur Mondor m'a voulu faire des préſens ; mais ſes offres m'ont paru indignes de lui & de moi. Ce ſont des ſoins aſſidus, une paſſion ſincere & approuvée qui doivent conduire au bonheur d'être votre Epoux. Tout autre ſecours en dégrade le plaiſir & la gloire.

LISETTE, *d'un air de pitié.*

Le beau raiſonnement !

LUCINDE.

Laiſſez-le parler, Liſette.

ERASTE.

Et, puiſque Madame me permet de dire mon ſentiment, je lui avouerai que je ſerois ſurpris, après la triſte expérience qu'elle a fait du mariage, de lui voir épouſer un vieillard qui ne peut lui offrir que des richeſſes peu capables de flatter un cœur comme le ſien.

LISETTE.

Un vieillard ! un homme eſt-il vieux à ſoixante ans ? Et je gagerois que Monſieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conſeil à vous-même, Liſette.

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, & le ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point par intérêt. Mon zéle part d'un motif & plus pur & plus noble, & je ſacrifierois tous les biens du monde, plutôt que de lui rien propoſer qui pût la rendre malheureuſe.

LUCINDE.

J'en ſuis perſuadée. *(à part.)* Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment malheureuſe ! cinquante mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE.

Les richeſſes ſont une foible reſſource contre les chagrins domeſtiques, & une triſte conſolation des malheurs attachés à un mariage mal aſſorti. Un mari vieux eſt ordinairement un mari jaloux ; &,

quelque vertueuſe que puiſſe être ſa femme, elle n'en eſt pas moins perſécutée. La certitude où il eſt de ne pouvoir lui plaire, enfante des ſoupçons inſupportables qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui eſt ſuſpect juſqu'aux attentions d'une chaſte épouſe. Mais avec un mari jeune & tendre, on trouve un ami dans la ſociété, un conſolateur dans ſes peines, un amant dans le ſein même du mariage. Il fait ſon unique affaire de vos plaiſirs, parce que vos plaiſirs ſont les ſiens. Toujours enflammé, toujours conſtant, parce qu'il eſt toujours heureux. Voilà, Madame, l'epoux qui peut ſeul mériter votre main & votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouſe jamais d'autres, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ERASTE.

Il ne ſeroit pas ſi difficile à trouver. Je ne détaille ici que des ſentimens, & Madame eſt ſûre de les trouver, puiſqu'ils doivent être l'ouvrage de ſes charmes.

LISETTE.

Et moi, je ſoutiens...

LUCINDE.

Il ſuffit. *(à part.)* Tant d'eſprit dans un domeſtique ! cela n'eſt pas naturel. Je ſçais préſentement à quoi m'en tenir ſur le chapitre des vers. Et vous, l'Orange, je vous rends juſtice. Dans un moment j'aurai une commiſſion à vous donner.

(Elle ſort.)

SCENE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

APplaudiſſez-vous. Vous venez de faire un beau coup ! Ah ! que vous êtes heureux qu'on ne puiſſe pas vous vouloir du mal ! Prenez-y garde, au moins, ce zéle mal-entendu vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penſer ſelon ſon état. Rien n'eſt ſi mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domeſtique ; & le conſeil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un maître eſt engagé, par honneur, à faire tout le contraire ; c'eſt la régle.

ERASTE.

C'eſt pour cela, ſans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame ?

LISETTE.

Un mauvais !

ERASTE.

Mais, s'il eſt bon, Lucinde eſt engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'eſt la régle ?

LISETTE.

Cela eſt bien différent. Une femme de chambre eſt, par ſon état, le conſeil privé de Madame, & Madame, quand elle ſçait vivre, ne doit rien faire ſans l'avis de ſa femme de chambre : c'eſt encore la régle... Mais revenons à notre entretien de tantôt : nous étions convenus, ce me ſemble...

ERASTE.

Voici Frontin, & j'ai mes raiſons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, *à part.*

Il croit que je l'aime encore. *(haut à Eraſte.)* Soyez en repos. *(à part.)* Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde ; elle pourroit ſe fâcher, ſi je lui en faiſois myſtere.

SCENE IX.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

BON jour, mes amis. Eh bien ! qu'eſt-ce ? Comment te portes-tu, mon enfant ? Tu peux à préſent me faire ta cour, j'ai quelques minutes à te ſacrifier.

LISETTE, *tendrement.*

Adieu, l'Orange.

FRONTIN.

Hem !

LISETTE, *plus tendrement.*

Adieu, l'Orange.

SCENE X.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, voilà des adieux ſignificatifs.

ERASTE.

Nous nous adreſſions à merveille pour en faire une confidente ! Cette folle s'eſt imaginée que je l'aimois ; & bien plus, Frontin, elle m'aime.

FRONTIN.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur !

ERASTE.

Il eſt vrai que la préférence doit t'étonner ; mais cela ne laiſſe pas d'être.

FRONTIN.

La chienne !

ERASTE.

Raſſûre-toi, je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites-là un beau préſent ! M'abandonner une perfide ! J'enrage ! Mais je ſuis un grand ſot : je ne l'aimois pas, & ſon inconſtance me pique.

ERASTE.

Lucinde ne me paroît point diſpoſée en faveur de Mondor, cela me raſſûre. Liſette eſt chargée de l'affaire des vers. Mais mon amour, que deviendra-t-il ? & quelles meſures prendre pour le faire triompher ?

FRONTIN.

Voilà enfin l'Epreuve de votre Roman.

ERASTE.

Ah ! bon. Je puis corriger ici. Il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde eſt rentrée, & je ne crois pas qu'elle reſſorte ſi-tôt... Je reconnois là mon imprimeur ; quel papier ! quel caractere !

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois écrire. C'eſt une rage : auſſi portai-je toujours avec moi mon ouvrage. Allons, cédons au noble tranſport qui nous anime : écrivons intruiſons l'univers, trouvons d'abord un titre heureux : *Le parfait Domeſtique.* Fort bien ! ou *l'Hiſtoire curieuſe & véritable du célebre Frontin.* Charmant début !

SCENE XI.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE.

LISETTE vient de m'étonner. Les ſentimens que ce garçon fait paroître annonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des ſoupçons ſur ſa naiſſance que je veux éclaircir. Le voilà, ſi je ne me trompe, dans quelque occupation ſérieuſe. Approchons doucement, & ſçachons ce que ce peut être.

ERASTE.

Le déſagréable métier que celui de corriger des ouvrages! Voilà déjà plus de dix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras de ma part que je ſuis tout à-fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! J'écris comme un ange! Si cela continue, l'ouvrage ſera court; je n'en ai fait que trois pages, & me voilà preſque à la fin. Eh bien! il ennuiera moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler ſi haut.

FRONTIN.

Au reſte, c'eſt une belle qualité, & même aſſez rare, que de ſçavoir être laconique; mais auſſi ne faut-il rien obmettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonſtances de ma naiſſance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pere; mais ce n'eſt pas ma faute, que ne s'eſt-

il fait connoître ? Voilà mes campagnes ſur mer, de Toulon à Marſeille, & de Marſeille à Toulon.

ERASTE.

On a bien raiſon de dire qu'un ouvrage n'eſt pas encore achevé, quand il eſt entre les mains de l'imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troiſième. Comme quoi Frontin paroît à la cour, rend de grands ſervices à un jeune Seigneur, & le met dans le monde, au moyen des bonnes connoiſſances qu'il lui donne.

LUCINDE, *à part.*

Votre ſtyle me paroît beau.

ERASTE.

Trouvez-vous cela, Monſieur Frontin ? Je ſuis fort aiſe qu'il ſoit de votre goût.

FRONTIN.

Frontin entre Valet de Chambre de Monſieur * * * Il faut avoir de la diſcrétion, & ne point nommer les maſques. *Il vole ſon Maître, qui s'en apperçoit, & ne le chaſſe point.* Je connoiſſois mon homme : il m'auroit chaſſé ſi je l'avois ſervi fidelement.

ERASTE.

Il n'eſt pas permis de tenir contre tant de ſottiſes. Demande-lui s'il ſe moque de moi.

LUCINDE, *à part.*

Cela ſuffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monſieur Frontin fait l'agréable. Il adoucit ſa voix. Il en eſt, ſans doute, à quelque endroit tendre de ſon Roman ?

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma coquette. Allons, broyons du noir ; barbouillons la des plus affreuſes couleurs ; que ce tableau effraye tout ſon ſexe ;

qu'il ſoit ſemé de réflexions ; les réflexions ſont la rocambole des Romans.

LUCINDE, *à part.*

Son Héroïne ne reſſemble gueres au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un boſquet pour réver à la perfide, je la trouve ſur un lit de gazon, en pet-en-l'air.

ERASTE.

Frontin ! Frontin !

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. *Je lui jette un coup d'œil aſſez farouche : elle veut fuir mes reproches ; mais un orage épouvantable inonde tout à-coup le jardin. Déjà le boſquet eſt entouré d'eau : ma perfide en a juſqu'à mi jambe : je ne daigne pas lui donner le moindre ſecours, & je monte ſur un arbre.* Quelle magnifique deſcription ?

ERASTE.

Frontin !

FRONTIN.

Je ſuis à vous... Ah ! nous ſommes perdus !

(Il touſſe, & fait des ſignes.)

ERASTE.

Qu'as-tu donc ? Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

L'Orange, ſçais-tu bien qu'il eſt ridicule de me faire attendre ſi long tems pour une bagatelle ſemblable ?

ERASTE, *ſe retournant.*

Ah ! ciel !... Madame, je vous fais mille excuſes : je ne vous croyois pas ſi près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé ?

FRONTIN.

Madame, il eſt inutile de vous rien déguiſer ; j'ai quelque goût pour les relations, & je m'amuſe de tems en tems à en donner au public. Cela ne doit point vous ſurprendre ; car je ſuis petit-fils en ligne directe de ce cocher fameux qui a tant fait de bruit dans Paris ; mais j'ai toujours négligé l'orthographe, & l'Orange, mon camarade, me ſert pour ces minuties ; nous partageons les profits.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Miſérable ! qu'as-tu fait ? m'avoir ainſi laiſſé ſurprendre !

FRONTIN.

C'eſt l'effet de la compoſition ; j'étois dans l'enthouſiaſme. Adieu, camarade.

SCENE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE, *bas.*

QUE veut dire ceci ? il parle à Frontin d'un air d'autorité. *(haut.)* L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là ?

ERASTE.

Madame, notre connoiſſance s'eſt faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette ville ?

ERASTE.

Je crois que oui, Madame. *(à part.)* Je ſuis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez ? ce ſont de ces choſes qu'on peut

affirmer ſans aucun doute : je connois les principales maiſons de cette ville ; j'y ai même des parens. Avez-vous ſervi dans ce pays ?

ERASTE.

Non, Madame, vous êtes la premiere perſonne à qui j'ai eu l'honneur d'offrir mes ſervices.

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi ſans beaucoup m'informer de vous. Votre phiſionomie, votre façon de penſer & de vous exprimer, un certain air au-deſſus de votre état, tout m'a parlé pour vous ; je crois que je ne me ſuis point trompée, & je ſuis fort ſatisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter & de mériter vos bontés, m'aura ſans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zele par la perſonne qui le mérite le mieux !

LUCINDE.

Ce n'eſt point un compliment que je vous demande ; je veux connoître votre famille & non pas votre eſprit ; je ſçais que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui ſont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état ? car il me ſemble que vous n'avez point été elevé pour ſervir, on ne voit point de gens de votre ſorte agir avec cette liberté, cette aiſance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des ſentimens qui ne ſe trouvent gueres que dans des perſonnes bien nées, & dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ERASTE, *à part.*

Que cet examen eſt rude à ſoutenir ! *(haut.)* Madame, mes parens ne ſont pourtant pas riches ; mais ils coulent des jours paiſibles dans cet heureux état de médiocrité, où la fortune eſt trop

bornée pour inſpirer de vains deſirs, & où les deſirs ſont trop modérés pour ſouhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc ? voilà l'état du vrai ſage. Pourquoi les avez-vous quittés ? Je vous crois trop raiſonnable pour vous ſoupçonner de vous être brouillé avec eux... Vous ſeroit-il arrivé quelque affaire ? Auriez-vous des raiſons pour vous cacher ? ...Vous me paroiſſez embarraſſé ; raſſurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'auroit-il point de part à tout ceci ?

ERASTE.

L'amour, Madame ? quoi ! vous pourriez penſer ? ...

LUCINDE, *bas.*

Quelle agitation ! Liſette a raiſon, il l'aime. *(haut.)* Je ne ſuis point ſi ſévere, & je ſçais qu'à votre âge on peut ſans crime avoir une inclination : je crois même m'être apperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous eſt pas indifférent. Oui, l'Orange, vous aimez, convenez-en. *(bas.)* C'eſt pourtant dommage ; car, en vérité, Liſette ne le vaut pas.

ERASTE.

Hélas ! Madame ! il n'eſt que trop vrai qu'on n'eſt pas maître de ſon cœur ; mais je mourrois plutôt que de ſortir du reſpect que je vous dois.

LUCINDE, *bas.*

Il a peur de m'offenſer en aimant ma femme de chambre. Hélas ! il s'offenſe lui-même. *(haut.)* Puiſque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre ; car enfin avez-vous bien reflé.hi ſur l'objet, & aux ſuites de votre paſſion ?

ERASTE, *bas.*

Je n'en doute plus, elle ſçait que je l'aime.

LUCINDE.

C'eſt parce que je vous connois de ſa raiſon que je veux que vous en faſſiez uſage. Répondez-moi, l'Orange ; c'eſt chez moi que vous aimez ?

ERASTE.

Oui, Madame ; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire deſirer de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans mon cœur ! mais que dis-je ? vous ne l'ignorez pas, & vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma témérité, que pour m'en punir avec la derniere rigueur.

LUCINDE, *bas.*

L'aveu de ſa témérité ! l'amour le met hors de lui-même. *(haut.)* Non, je ne veux point vous en punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il eſt poſſible.

ERASTE.

Ah ! Madame, puiſque vous êtes inſtruite de mon ſecret, ſoyez-le auſſi de ma réſolution. Oui, quoiqu'il en puiſſe arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet...

LUCINDE.

Cela eſt un peu fort. De l'adoration ! le charmant objet ! Mais on doit pardonner ce langage à l'Amant prévenu.

ERASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame ; mes expreſſions ſont beaucoup au deſſous de ma penſée ; & la beauté, l'eſprit & le cœur de celle que j'adore ſont infiniment au-deſſus de l'un & de l'autre ; c'eſt une juſtice que vous lui rendriez vous-même, ſi l'éloge ne vous faiſoit pas rougir.

LUCINDE.

Oh! c'en eſt trop. Quoi, l'Orange, ſongez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impoliteſſe ?

ERASTE.

Moi, Madame ?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a beſoin d'un prompt remede, puiſqu'il vous fait tourner l'eſprit. Soyez tranquille ; j'approuve votre paſſion puiſque vous le voulez, & des demain vous ſerez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois, l'ironie eſt le parti que vous prenez ; je ne ſuis pas digne en effet de votre colere ; mais ſans votre ordre je ne ſerois pas coupable.

LUCINDE, *bas.*

Il traite cette affaire on ne peut pas plus ſérieuſement. *(haut.)* L'Orange, je ſçais les diſpoſitions de votre maîtreſſe, & vous pouvez compter qu'en recevant votre main, ſon ſort ſera pour le moins auſſi heureux que le vôtre.

ERASTE, *bas.*

Elle m'aime ! elle ſçait donc qui je ſuis ? *(haut.)* Ah ! Madame, eſt-il quelque mortel qui ſe ſoit jamais trouvé dans une ſituation plus heureuſe & plus charmante ? Vous approuvez ma tendreſſe ! vous ſouffrez que je vous conſacre une vie que je jure de paſſer à vos pieds ?

(Il ſe met à genoux.)

LUCINDE.

Vous pouſſez trop loin la reconnoiſſance, l'Orange, & c'eſt ſans doute encore une ſuite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, & allez trouver Liſette de ma part.

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame ?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictaſſe les choſes que vous avez à lui dire ? Arrangez-vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle eſt donc dans votre confidence ?

LUCINDE.

Non vraiment ; c'eſt moi qui ai l'honneur d'être dans la ſienne. *(bas.)* Il eſt abſolument dérangé : il me fait pitié. *(haut.)* Dites-lui donc, puiſqu'il faut que ce ſoit moi qui vous inſtruiſe, que je conſens à ſon mariage avec vous, & que je me charge même de ſa dot.

ERASTE.

Son mariage avec moi, Madame ! il n'en a jamais été queſtion.

LUCINDE.

Oh ! je m'impatiente à la fin. Quoi donc ? vous aimez une fille chez moi ſans qu'il ſoit queſtion de mariage ?

ERASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE, *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ? il aime ici, & ce n'eſt point Liſette ?

ERASTE, *à part.*

Elle me parloit de Liſette !

LUCINDE.

Vous m'en impoſez, l'Orange ; Liſette n'eſt point fille à m'avancer des fauſſetés ; & puiſque vous oſez aimer chez moi, il n'y a qu'elle & le mariage qui puiſſent juſtifier votre hardieſſe. Pe-

ſez bien ſur ce que je vous dis, & laiſſez-moi ſeule.

ERASTE.

Madame.....

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ERASTE, *en s'en allant.*

Je ſuis perdu !

LUCINDE, *ſeule.*

Je crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange, que je trouvois ſi poli, ſi ſpirituel pour un domeſtique, n'eſt autre choſe qu'un Amant déguiſé. Quelle témérité ! mais il eſt jeune, & ce n'eſt que folie. Il n'a pas ſenti les conſéquences de ſa démarche ; c'eſt quelque étourdi, quelque jeune homme de famille à qui les Romans auront gâté l'eſprit. Il en fait lui-même ; il n'en faut pas davantage pour tenter des avantures : je dois pourtant lui rendre juſtice ; ſa paſſion n'a paru qu'à titre de zele & du reſpect le plus ſoumis. Mais n'importe, malgré tout cela, je vais le renvoyer tout-à-l'heure : mais voici Mondor.

SCENE XIII.

MONDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

EH bien ! Monſieur, aurons-nous des vers ?

MONDOR.

Oh ! je vous en réponds, & des bons !

LUCINDE.

Je n'en doute point, ſi vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh ! pour cela je ne ſuis pas ſi dupe ; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits, cela eſt plus commode ; j'en ai commandé dix mille au bon faiſeur ; vous les aurez, je crois, demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un ſoin plus important me rappelle auprès de vous : puis-je enfin ſçavoir comment je ſuis dans votre eſprit & dans votre cœur ?

LUCINDE.

Comme une perſonne que j'eſtime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage ! quand une femme dit à un homme qu'elle l'eſtime ; c'eſt à peu près comme quand un homme dit à une femme qu'il la reſpecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette eſtime là ?

LUCINDE.

Quoi ! vous penſez encore à cela ? j'ai cru que c'étoit pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner ! parbleu, Madame, je défie que quelqu'un puiſſe vous aimer en badinant ; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'eſt donc tout de bon que vous m'aimez ?

MONDOR.

Oui, Madame, & de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec ſincérité. Vous ſçavez, Monſieur, que je ſuis veuve ?

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, & graces au Ciel, je ne m'en ennuye pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu, vous ferez libre avec moi plus que jamais; vous ne ferez génée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerois peut-être moi-même. Croyez-moi, Monsieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen est bien pesant. Vous vivez content, votre humeur est charmante: dès que vous seriez marié, vous deviendriez rêveur, sombre, chagrin. J'ai dans l'idée, enfin, qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé.

SCENE XIV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, voilà une lettre qui presse.

MONDOR.

C'est, sans doute, un échantillon des vers en question... Non, vraiment, c'est une lettre de mon frere. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé, & dont je suis si fort en peine, Madame... *(voulant s'en aller.)*

LUCINDE.

Non, Monsieur, lisez ici: je sçais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puiſque vous me le permettez ...

LUCINDE.

Je ſouhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah !

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

MONDOR.

Eraſte, mon neveu, eſt à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah ! je reſpire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort, ou dangéreuſement malade ... Je ne vois rien là qui doive vous affliger. Il eſt peut-être à Paris, & ne peut vous trouver, faute de ſçavoir votre nom ; car vous en avez changé, ſans beaucoup de raiſon, ce me ſemble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raiſon ! Quand on s'eſt battu, qu'on a tué ſon homme, & que l'affaire n'eſt pas encore accommodée ...

LUCINDE.

Mais votre neveu étoit-il ſeul ? N'avoit-il perſonne avec lui ?

MONDOR.

Il eſt parti, à ce qu'on m'écrit, avec un domeſtique nommé Frontin.

LUCINDE, *bas.*

Ah ! qu'entends-je ! *(haut.)* Frontin vient ſouvent ici : il eſt des amis de l'Orange, & l'un ou l'autre vous en donneront peut-être des nouvelles. Liſette ?

SCENE XV.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

LISETTE.

MADAME?

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin : il peut rendre à Monſieur un grand ſervice ; duquel il ſera récompenſé, & que l'Orange vienne ici ſur le champ. Raſſûrez-vous, Monſieur, vous apprendrez bien-tôt ce qu'eſt devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas ! Madame, que me ſerviroit de le retrouver ? Vous le dirai-le ? Il eſt perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de ſe déſhonorer, lui & toute ſa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait ? Expliquez-vous, de grace.

MONDOR.

Son pere me marque qu'il a appris, & cela par des gens qui l'ont vû en cet état, qu'Eraſte eſt au ſervice d'une dame.

LUCINDE, *à part.*

Ah ! Ciel, Eraſte eſt chez moi.

MONDOR.

Je vous ſuis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois votre bon cœur. Jugez de ma douleur. Vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais ! Un enfant de famille ! Un fils unique !

LUCINDE.

Ecoutez. Il me vient une idée : Peut-être eſt-il amoureux de la perſonne qu'il ſert ?

MONDOR.

Pableu ! que ne ſe donne-t-il pour ce qu'il eſt ? Si elle le refuſoit, elle ſeroit bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'eſprit ?

MONDOR.

Oh ! de l'eſprit, il n'en a que trop ! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il paſſoit ſon tems ? A faire des Romans. La belle occupation !

LUCINDE.

Des Romans ? mais cela amuſe.

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans, & de plus, des Vers ! Des Vers & des Romans ! N'y a-t-il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée ? Il ne lui manqueroit plus que de faire des comédies, pour être tout-à-fait joli garçon !

SCENE XVI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE.

ERASTE.

MADAME, je me rends à vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monſieur ſe trouve dans un grand embarras. Il ne ſçait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendoit. Vous pouvez l'avoir connu, puiſque vous êtes de Lyon : il ſe nomme Eraſte.

ERASTE, *à part.*

Qu'entends-je ! Mondor eſt mon oncle. Ah ! que vais-je devenir !

LUCINDE, *bas.*

Quelle ſituation ! je la partage. Le pauvre garçon.

MONDOR, *à Lucinde.*

Il paroît ſurpris : il faut qu'il ſçache où eſt Eraſte.

LUCINDE, *à Mondor.*

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Viens-çà, coquin... Non, non... Ruſſûre-toi, mon ami. Je ne t'accuſe point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc ?

ERASTE.

Oui, Monſieur.

MONDOR.

Et tu ſçais, ſans doute, la belle équipée qu'il a faite, ce fripon-là ?

ERASTE.

Je ſçais, Monſieur, ce que vous voulez dire ; mais ne l'accablez point de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commiſe, une punition plus ſévere que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il eſt mépriſé de celle qu'il adore : que faut-il de plus à votre vengeance ?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil : il s'intéreſſe furieuſement pour mon neveu. Eh bien ! fais en ſorte qu'il paroiſſe à mes yeux, d'une façon que je puiſſe le reconnoître ſans rougir. Tu ſçais où il eſt ?

ERASTE.

Non, Monſieur, je l'ignore. *(à part.)* Ah ! ſi

j'allois être découvert devant Lucinde, que deviendrois-je ?

MONDOR.

Mais, puiſque tu ſçais qu'il eſt chez une dame ... Chez une dame ! Chez quelque coquette, ſans doute ?

ERASTE.

Ah ! Monſieur, qu'oſez-vous dire ?

MONDOR.

Parbleu ! je m'en rapporte à Madame ; une femme qui a des laquais de cette eſpece ...

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah ! bon.

ERASTE.

Tout eſt perdu !

SCENE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Frontin.*

SI tu peux lui donner les nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune eſt faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occaſion. De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monſieur, voilà Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(Eraſte fait des ſignes à Frontin.)

FRONTIN, *à Mondor.*

Monſieur, il eſt bien flatteur pour moi que mon étoile m'ait procuré l'honneur de la ſatisfaction de...

MONDOR, *le prenant au colet.*

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur. *(bas.)* Quelle eſt donc cette fortune?

MONDOR.

Où eſt Eraſte mon neveu? qu'eſt-il devenu?

FRONTIN.

Eraſte, Monſieur? *(à Liſette.)* Ah! traîtreſſe!

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN.

L'Orange, ne ſçaurois tu pas où il eſt?

ERASTE, *bas.*

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un commiſſaire.

FRONTIN.

L'Orange, un commiſſaire!

MONDOR.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons! c'eſt moi qui ſuis votre neveu; voyez ſi vous voulez être mon oncle?

LUCINDE.

Le fripon!

FRONTIN.

Traiter de la ſorte un neveu! le ſang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'eſt un impoſteur ; ſon nom eſt Frontin, je le connois depuis plus de ſix ans.

MONDOR.

Comment malheureux ! tu es aſſez hardi pour prendre le nom d'Eraſte, & tu n'es que ſon valet ? Qu'on aille de ce pas ....

FRONTIN.

Eh ! non, Monſieur, que perſonne ne bouge. L'Orange, épargne-moi une indiſcretion ; avoue toi-même que tu es Eraſte, puiſqu'on ne veut pas que je le ſois.

LISETTE, *ſe jettant aux genoux de Mondor.*

Eh bien ! Monſieur, vous voyez ce neveu qui ne doit plus vous ſembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraſte ! lui ?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE, *à Eraſte.*

Eh ! par où ai-je mérité, Monſieur, une démarche auſſi hardie, & auſſi offenſante ?

ERASTE.

Ah ! Madame, ſongez du moins que je ne ſuis jamais ſorti de ce reſpect auquel je m'étois voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame ?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire ; c'eſt une réflection que je faiſois même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de ſon étourderie ; elle m'expoſe à des bruits que je n'ai pas mérités, & l'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il ſorte ſans récompenſe ;

je connois le prix des ſervices qu'il m'a rendus, & lui tiens compte de ceux qu'il auroit voulu me rendre. Prenez cette boëte ; je croirois vous offenſer, ſi je vous payois autrement.

ERASTE.

Madame.....

LUCINDE.

Prenez-là, vous dis-je. Adieu, l'Orange.

SCENE XVIII.

MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

ON ſe moque de vous, mon cher neveu ; mais conſolez-vous, elle m'a refuſé moi-même.

ERASTE.

Que vois-je ! ſon portrait ?

MONDOR.

Son portrait ! ah ! fripon, que je le voye... Oui, ma foi, tu es trop heureux ; donne-le moi, tu vas avoir l'original.

ERASTE.

Quoi ! vous croyez....., Elle ſe ſera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vîte après elle ; mais va changer d'habit auparavant ; elle a congédié l'Orange, & c'eſt Eraſte qu'ell demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaiſir plus parfait !

FRONTIN.

Adieu, fidelle Liſette.

LISETTE.

Tu es encore bienheureux, faquin, que je ne t'aye trompé qu'en herbe.

FRONTIN.

Va, je te défie de me tromper autrement.

FIN.

PQ
1221
L5
t.5

Le Texier, A.A.
Recueil des pièces de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY